

# Présence Senghor

*90 écrits en hommage  
aux 90 ans du poète-président*



**Profils**

**ÉDITIONS UNESCO**

Présence  
Senghor

# Présence Senghor

*90 écrits en hommage aux 90 ans du poète-président*

*P r o f i l s*  
ÉDITIONS UNESCO

Les opinions exprimées dans cet ouvrage sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement le point de vue de l'UNESCO.

Les appellations qui y sont employées et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'UNESCO aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones, ou de leurs autorités, ni quant au tracé de leurs frontières ou limites.

Publié en 1997 par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation,  
la science et la culture

7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP

Mise en page : Ewa Maruszewska, 38410 Saint-Martin d'Uriage

Impression : Imprimerie des Presses universitaires de France, 41100 Vendôme

ISBN 92-3-203473-5

© 1997 UNESCO

# Seuil...

« Et tout ce que je désire c'est sauver ma clarté,  
sourire à la lumière de chaque nouveau jour,  
marquer mon horreur totale pour tout ce qui meurt. »

Antonio Colinas, *Leon*, 1975

**C'est** l'honneur de l'UNESCO d'accueillir, dans son enceinte, des poètes et la poésie, le temps d'une visite, d'un hommage, d'une rencontre, d'un échange, d'une lecture.

C'est à de tels moments que le verbe se fait autre — chant ou cri, lente épellation ou urgente dictée — pour exprimer de manière particulière une parole particulière.

Lorsque le poète habite ou traverse une maison, fût-elle celle de l'UNESCO, parfois austère et fonctionnelle, le lieu soudain change d'atmosphère pour se transformer, par une sorte d'accession inexplicquée et inexplicable, en sa propre maison. Et je ne résiste pas ici, à citer René-Guy Cadou, ce poète au souffle généreux, hélas trop tôt disparu, lorsqu'il écrit :

« Celui qui entre par hasard dans la demeure d'un poète  
Ne sait pas que les meubles ont pouvoir sur lui  
Que chaque nœud du bois renferme davantage  
De cris d'oiseaux que tout le cœur de la forêt  
[...] Qu'une caresse toute plate de la main  
Redonne à ces meubles noirs et taciturnes  
La légèreté d'un arbre dans le matin. »

Que de moments essentiels en présence de la poésie, lorsque, en son temps, Roger Caillois, à tel sous-sol de la place de Fontenoy, à Paris, a dirigé la Collection des œuvres représentatives qu'il eut le génie de créer, donnant ainsi accès, par le biais de la traduction, à des chefs-d'œuvre de la littérature de partout, de tous les temps et de toutes les langues !

Ou, ces dernières années, à des occasions de choix comme, entre autres, le 600<sup>e</sup> anniversaire de la disparition du Persan Hafiz, ou le 100<sup>e</sup> de la naissance du Portugais Fernando Pessoa, ou encore, la publication d'un anthologie des poèmes du Macédonien Aco Šopov traduits en français, les soirées consacrées à d'éminents poètes d'Europe et d'ailleurs présentés par Alain Bosquet... Autant de bonnes raisons pour se réunir autour d'un essentiel sinon de l'essentiel.

Et voici qu'en octobre 1996, le monde a fêté les 90 ans du poète-président Léopold Sédar Senghor ; une célébration aussi bien qu'une aubaine, un colloque international. Dans la grande salle de l'UNESCO, une fête de la parole qui a duré plusieurs jours, avec la participation, souvent émouvante, de hautes personnalités de la culture et de la politique, de critiques, d'historiens, mais aussi de simples amis venus en grand nombre témoigner d'une vie et d'une œuvre exemplaires : la grande-palabre-Senghor sous le kaïlcédrat UNESCO, kaïlcédrat royal conviendrait Césaire.

En même temps, un peu partout dans le monde, d'Europe en Asie, d'Afrique aux Amériques et dans les îles, l'hommage unanime à celui qui a su écouter battre « le pouls profond de l'Afrique » de cette « terre qui fut ma mère » et dont il a « ressuscité les vertus », avec, aux heures d'extrême solitude, « seulement les dix sous/Pour bercer la fumée de mon rêve, et le lait à laver mon amertume bleue »...

On ne saurait oublier le pèlerinage ému de Normandie et le discours du maire de Verson, ville de la retraite tranquille de Senghor aux côtés de son épouse Colette, à feuilleter une mémoire marquée du sceau de l'enfance qui fut et demeure la saison phare, sans cesse émerveillée du poète, et où, parfois et sans doute, remontent « la vision des rôniers de Katamague et l'écho des pilons de Simal »... Discours dans lequel le maire Jean-Claude Raoult cite, à l'instar du général de Gaulle, le 13 décembre 1959, à l'endroit de Senghor, ces mots de l'Évangile : « Mane nobiscum, quoniam advesperascit » [Restez avec nous, car il se fait tard].

Pour honorer les 90 ans de Senghor et marquer de forte et durable manière ce bel événement comme il se devait, suite au Colloque international et solennel d'octobre 1996 et aux manifestations qui l'ont précédé et suivi, j'ai décidé la publication, aux Éditions UNESCO, d'un ensemble de

90 contributions signées de 90 auteurs de disciplines et d'horizons divers, mais toutes communément inspirées. J'en ai confié la coordination à un ami et confident de longue date de Senghor, le poète Édouard J. Maunick. D'un commun accord, nous avons intitulé ce volume *Présence Senghor*, en rappel significatif de *Présence africaine*, la revue culturelle du Monde Noir que fonda Léopold Sédar Senghor avec ses amis de la Société africaine de culture, sous l'égide emblématique d'Alioune Diop aujourd'hui disparu...

*Présence Senghor* : une anthologie unique pour saluer un être unique dont le nom restera, dans les temps et dans les mémoires, comme voulant dire juste fidélité et juste passion... *Ave* Léopold Sédar Senghor !

Federico Mayor  
Directeur général de l'UNESCO

# *Comité d'honneur*

Aimé Césaire (France/Martinique),

poète

Jacques Chirac (France),

président de la République

Abdou Diouf (Sénégal),

président de la République, grand prix de la francophonie

Jean d'Ormesson (France),

de l'Académie française

Maurice Druon (France),

secrétaire perpétuel de l'Académie française

Nadine Gordimer (Afrique du Sud),

prix Nobel de littérature

Barbara Hendricks (États-Unis d'Amérique),

cantatrice, ambassadrice itinérante auprès de l'UNESCO

S. M. Hassan II,

roi du Maroc

S. M. Juan Carlos,

roi d'Espagne

Alpha Oumar Konaré,

président de la République du Mali

Torben Krogh (Danemark),

écrivain, président de la conférence générale de l'UNESCO

(1995-1997)

Nelson Mandela (Afrique du Sud),  
président de la République  
Federico Mayor (Espagne),  
directeur général de l'UNESCO  
Claude Pompidou (France),  
présidente de la Fondation Claude Pompidou  
Jean-Claude Raoult (France),  
maire de Verson, Calvados  
Jean-Louis Roy (Canada/Québec),  
secrétaire général de l'ACCT (Agence de la francophonie)  
Maurice Schumann (France),  
Académie française, vice-président du Haut Conseil de la  
francophonie  
Wole Soyinka (Nigéria),  
prix Nobel de littérature  
Cassam Uteem,  
président de la République de Maurice  
Andrew Young (États-Unis d'Amérique),  
ancien ambassadeur des États-Unis à l'ONU

*Coordinateur :*

Édouard J. Maunick,  
poète mauricien

# Sommaire

## *En hommage*

- Message, par Jacques Chirac 17  
La vision d'un président-poète, par Abdou Diouf 19  
Hommage à Léopold Sédar Senghor, par S. M. Hassan II 22  
... Besoin du règne des poètes, par Alpha Oumar Konaré 25

## *Les témoins*

- L'autre Senghor, par Stanislas D. Adotevi 31  
Senghor, je me souviens..., par Boutros Boutros-Ghali 36  
Lettre à l'ami, par Aimé Césaire 39  
Parole de petit matin pour L. S. Senghor, par René Depestre 41  
Éloges de Senghor, par Jacques Diouf 45  
Le verbe, la méthode et le temps, par Philippe Gaillard 49  
Senghor et le Liban, par Charles Helou 54  
Je ne veux pas rendre hommage à Senghor..., par Ahmadou Kourouma 58  
Un témoignage personnel, par Torben Krogh 61  
Il parlait en frère..., par Werner Lambersy 65  
Mon Senghor, par Henri Lopes 67  
Action Sahel Nord/Sud, par père Michel Lunardini 69  
De la part du maire de Joal-Fadiouth, par Paul Ndong 72  
Un voyage à Dakar, par Jean Orizet 74  
Lettre de Normandie, par Joël Planque 76  
Discours du maire de Verson, par Jean-Claude Raoult 79  
Salutations !, par Jean-Louis Roy 82  
En compagnie de Senghor, par Amadou Lamine Sall 85  
Mots d'amitié, par Maurice Schumann 88

*Négritude et universalité*

- Léopold Sédar Senghor, l'Afrique, le monde et le siècle,  
par Mohamed Benaïssa 91
- Senghor : négritude, musique et planète, par Alain Bosquet 94
- Une ruse paysanne, par Mamousse Diagne 96
- L'émotion et la raison, par Mame Sow Diouf 99
- La matière africaine, par Édouard Glissant 102
- Senghor et la négritude, par Pierre Renaud 105
- Une certaine idée de l'Afrique, par Alioune Sène 107
- Senghor et le droit, par Amsatou Sow Sidibe 110
- L'enracinement, par Moustapha Tamba Dou 115
- 
- Une noix de cola dans la poche, par Esther B. de Crespo-Toral 117
- C'était au printemps 1987, par Marc Delouze 119
- Senghor : père fondateur de la francophonie, par Maurice Druon 121
- Grand prêtre de la francophonie, par Paulin Joachim 124
- Du côté du jazz, par Jean-Louis Joubert 131
- Latinophonie, par Alassane Ndaw 136
- 
- La traversée des terres senghoriennes, par Jacques Chevrier 139
- Senghor, poète de l'émotion, par Jean-Michel Devesa 143
- Lecture paradoxale d'une œuvre poétique, par André Eorty 145
- Le verbe fait l'action, par Makhily Gassama 148
- Lorsque Senghor donne le ton..., par Denise Godwin 153
- Lecture québécoise de L. S. Senghor, par Fernando Lambert 156
- Le poète faiseur de poèmes, par Amadou Ly 158

Senghor et le « <i>fin' amor</i> », par Jean-Baptiste Tati-Loutard	161
Senghor, chantre du corps de la femme, par Marie-Léontine Tchibinda	166
Au cœur d'un patrimoine, par Élisabeth des Portes	169
Senghor et l'heuristique, par Yahya Diallo	172
Un homme de bien, par Bara Diouf	174
L'homme Senghor, par Stelio Farandjis	176
Le lion, le taureau et l'arbre, par Nadine Gordimer	179
Senghor/Frobenius : une parenté spirituelle, par Hans-Jurgen Heinrichs	184
La tolérance est le propre de l'homme, par Claudine Helft	187
Léopold Sédar Senghor et l'Italie, par Marie-Josée Hoyet	188
Senghor à hauteur d'homme, par Abdou Anta Ka	191
Quand Senghor le disciple se rebelle, par Cheikh Hamidou Kane	195
Pourquoi étudier Senghor ?, par Lilyan Kesteloot	200
Senghor : l'inventaire d'un double multiple, par Bernard Magnier	205
Un moderne singulier, par Bernard Mouralis	206
Les Afriques de la modernité, par André Parinaud	210
En relation avec le cosmos, par Gloria Saravaya	213
Senghor et le Portugal, par Augusto Seabra	216
L'émotion et la raison, par Jacqueline Sorel	220
C'est le rite du recommencement, par Véronique Tadjou	222
Une magistrale leçon de sagesse, par Claude Wauthier	225

*Les poètes*

- Le chant perdu au pays retrouvé, par Noureddine Aba 231  
Si j'étais..., par Francis Bebey 234  
Voyage au Sénégal, par Tahar Bekri 236  
L'amour, par Tahar Benjelloun 238  
Trois poèmes pour un ancêtre, par Breyten Breytenbach 239  
Pour dire merci à Senghor, par Jean Brière 242  
L'appel de Gorée, par Charles Carrère 246  
A Léopold Sédar Senghor, par Georges-Emmanuel Clancier 249  
1492, par Claude Couffon 251  
Chants des eaux dormantes, par Maurice Couquiaud 252  
Retour au foyer, par Bernard Dadié 254  
Six poèmes pour Senghor, par Moncef Ghachem 258  
Carrefour, par Arthur Haulot 262  
Poèmes d'Afrique noire, par Jean-Clarence Lambert 263  
Paroles pour un ami, par Édouard J. Maunick 264  
Eaux fortes, par Federico Mayor 268  
Carthage parle à Joal, par Shams Nadir 270  
Au poète essentiel, par Jean-Jacques Nkollo 272  
Sur l'autre pré, par Jean-Claude Renard 273  
Poème, par Robert Sabatier 274  
Deux poèmes dédiés à Senghor, par Aco Šopov 275  
Don Quichotte, par Nouréini Tidjani-Serpos 276  
A Léopold Sédar Senghor pour ce poème qui célèbre le soleil et un oiseau perdu,  
par André Velter 279  
Harmoniques, par Éric Vincent 280

*Les auteurs* 282

*En hommage*

A black and white photograph of a sandy beach. The sand is textured with ripples and shadows, suggesting a gentle breeze or waves. In the distance, a small, bare tree stands on the beach. The overall scene is serene and minimalist.

# Message

Jacques Chirac (France)

**En** ce jour où nous fêtons votre quatre-vingt dixième anniversaire, il me tenait à cœur, chef Léopold Sédar Senghor, de vous féliciter et de vous présenter mes vœux les plus chaleureux.

Vous êtes à mes yeux, d'abord et avant tout, un homme d'État historique. Lorsque, au milieu des années 30, vous confiez à vos proches : « il faut qu'un jour le Sénégal soit libre et je veux être l'ouvrier de son indépendance », votre accent de conviction ne provoque qu'un sourire semi-sceptique — mais un quart de siècle plus tard, l'étendard vert, jaune et rouge, frappé en son centre de l'étoile de l'espérance, flottera au faite des édifices de votre pays. C'est vous qui, après avoir été élu à l'unanimité premier président de la République du Sénégal, guiderez, avec une fermeté paternelle, un peuple courageux sur les chemins du développement.

Mais au-delà du Sénégal, c'est l'Afrique tout entière qui a reconnu en vous son ambassadeur. Vous vous saviez investi d'une mission, vous qui avez écrit dans *Éthiopiennes* : « J'ai la confiance de mon peuple. On m'a nommé l'Itinérant. » Pétri de culture humaniste, philologue érudit, vous avez lutté avec les armes de l'intelligence : celles de la finesse diplomatique, de la patience, de la probité, animé par la conviction de défendre une cause juste. Vous avez lutté aussi avec votre plume. Dans la revue que vous fondez avec votre ami Aimé Césaire, vous employez pour la première fois ce terme de « négritude » qui, parce qu'il rencontre une vérité, vivra de sa propre vie. En chantant la noblesse du peuple noir, en magnifiant le minuscule coin de terre qui vous a vu naître, si bien que nul désormais ne pourra plus le voir qu'à travers vos yeux, vous œuvrez pour la reconnaissance et l'indépendance de

l'Afrique et vous signez quelques-unes des plus belles pages de la poésie française de ce siècle.

Du Siné à la Seine, du stalag à la présidence, vous avez connu, cher Léopold Sédar Senghor, un destin hors du commun. Un destin qui a fortement marqué l'histoire et la littérature de notre siècle et qui continuera longtemps à fasciner la jeunesse, pour qui votre nom, celui d'un grand poète et d'un grand homme d'État, est symbole de générosité, de dialogue et d'espoir.

Vous renouvelant tous mes vœux de paix et de santé, je vous prie de croire, cher Léopold Sédar Senghor, cher Maître, à l'expression de mon amitié et de mon admiration profondes.

# La vision d'un président-poète

*Abdou Diouf (Sénégal)*

**Certains** pays, dont, bien sûr, le Sénégal, ont tenu à célébrer le 90<sup>e</sup> anniversaire du poète-président Léopold Sédar Senghor. Ainsi, le mois d'octobre 1996 a vu s'organiser des colloques qui ont offert l'occasion à la communauté intellectuelle, en divers endroits, de revisiter sa pensée et son œuvre poétique, sans oublier, évidemment, le parcours politique de l'être d'exception qui a marqué l'histoire des décolonisations, ainsi que de la construction, avec la fin des empires, de jeunes États souverains pouvant tenir toute la place qui leur revient dans le concert des nations.

19

Est donc fêté le politique qui a œuvré essentiellement à la libération des peuples africains en mettant l'accent sur la culture qui rend l'homme, tout homme, à sa liberté, à sa propre humanité. Et à travers le politique, il s'agit aussi du philosophe, indéchirablement lié au penseur qui a toujours fondé son action sur la conviction qu'une indépendance véritable c'est d'abord la conscience culturelle de soi-même, non pas pour un enfermement identitaire mais pour une authentique ouverture vers l'autre et vers l'avenir.

Est fêté enfin — mais je devrais dire « d'abord et avant tout » —, est fêté donc le poète qui a chanté cette libération, qui l'a magnifiée par son verbe admirable, parfois tendre, parfois incandescent, imprimant à la langue française qu'il aime tant des images symboles, le rythme, la pulsation de l'Afrique, cette mère à qui il a dit : « Et trois siècles de sueur n'ont pu soumettre ton échine. »

Pour ceux de ma génération qui ont pensé, qui ont vécu l'Afrique de l'Ouest comme un espace unique, la balkanisation, contre laquelle le président Senghor s'est toujours exprimé avec vigueur et à laquelle il s'est opposé

avec la dernière énergie, a constitué un véritable déchirement. En adhérant sans réserve à sa démarche exigeante, fondée sur des principes clairs de vérité, de démocratie, de justice, mais aussi de dialogue, à la fois pour l'édification d'un État souverain et respecté et pour la construction de l'unité africaine, nous avons conscience donc de notre fidélité à nous-mêmes.

Cette vision en laquelle nous continuons de nous reconnaître, car elle oriente toujours le combat de l'Afrique, cette vision qui fait de Léopold Sédar Senghor un homme de l'avenir, lui-même a quitté la voie royale d'une brillante carrière universitaire pour se mettre à son service. Ainsi est-il devenu un poète tombé en politique, comme il s'est défini.

20 Ce qui ne veut pas dire qu'il s'est égaré, bien au contraire ! Avec méthode et réalisme, il a poursuivi une action éclairée par la farouche volonté de développer son pays et de contribuer à la création d'espaces politiques, économiques et culturels de solidarité et de partenariat, sur la base des notions constitutives de son credo philosophique et que le colloque d'octobre 1996, à l'UNESCO, s'est judicieusement proposé d'évoquer : la négritude, la francophonie, l'humanisme. Pour autant, il n'a jamais cessé d'être celui qui, toujours, pose sur ce qui fait l'ordinaire et le quotidien de l'administration de la chose politique, de la chose économique, le regard lucide, pénétrant et prospectif du poète.

Et jamais il n'a cessé, non plus, de garder à l'esprit, l'action qu'il aurait aimé conduire dans le monde de la science et de la culture, que symbolise si bien le Palais de l'UNESCO. A cet égard, je vous ferai part, pour finir, d'un propos qui montre tout le prix qu'il attache à la mission de cette institution. Je me souviens ainsi de l'avoir entendu nous dire, en 1963, à Jean Collin, alors secrétaire général de la Présidence de la République, et à moi-même, qui étais son directeur de cabinet, combien il aurait souhaité, dès qu'il aurait mené à bien la tâche qu'il avait entreprise, être représentant permanent du Sénégal auprès de l'UNESCO.

On voit bien pourquoi. Il projetait en cette institution tout ce en quoi il croit profondément, et tout particulièrement cette exigence éthique qu'il assigne à notre siècle, pour mieux entrer dans le prochain : poser les fondements d'un véritable dialogue des cultures, où chacune d'entre elles, ayant compris qu'elle était d'abord profondément métisse, aurait mieux entendu sa

vocation d'aller, avec les autres, vers ce que Léopold Senghor, reprenant Teilhard de Chardin, aime appeler la « civilisation de l'universel ». Pour cela, il appartient à notre siècle, nous enseigne-t-il, de prendre toute la mesure de la révolution spirituelle qui a marqué sa naissance, en particulier sur le plan esthétique, où l'art nègre a manifesté, dans les œuvres de poètes et d'artistes de tous les continents, la force de création. Nous étions, je le répète, en 1963.

Les événements, l'histoire, la vie enfin, ont disposé autrement de la destinée exceptionnelle de Léopold Sédar Senghor. Et voici qu'aujourd'hui, académicien, consacrant son temps à la langue française et soucieux d'y faire toute leur place aux mots d'une francophonie créatrice et vivante, il a placé son activité sous le seul regard des muses.

Puissiez-vous, très longtemps, cher Léopold Sédar Senghor, immortel parmi vos amis immortels, continuer ainsi de vivre votre amour de la langue, votre passion de poète !

# Hommage à Léopold Sédar Senghor

*S. M. Hassan II (roi du Maroc)*

<sup>22</sup> **Homme** de culture et homme d'État, le président Senghor a réalisé une œuvre d'une élévation égale à la noblesse de sa vision d'homme d'action. Tous ses efforts expriment la tension du continent africain dans sa soif de dignité, dans son attachement à un monde tenté de l'ignorer et auquel il fallait rappeler sans relâche que l'Afrique est le berceau de l'humanité.

Solidement enraciné dans la terre africaine, lié au Sud du Sahara et en particulier au Sénégal par une longue histoire spirituelle, le Maroc, qui a accueilli la Conférence de Casablanca dont notre père, feu Mohammed V, fut l'inspirateur, a toujours été sensible aux appels du grand fils de l'Afrique en faveur de l'unité du continent et de sa place dans le cours de l'histoire du monde.

Le président Senghor sut, à cette fin, enrichir les humanités universelles en puisant dans les traditions authentiques de l'Afrique ; ce que faisant, il a épanoui en lui un autre génie : celui de l'homme pacifique et modérateur, toujours hostile à « la pire des solutions », toujours dressé contre les extrêmes, toujours présent, au moment opportun, pour concilier et réconcilier, avec sérénité, conviction et fermeté, les frères africains entre eux. Animé d'une double fidélité : à l'identité culturelle la plus propre à l'ouverture du partage et de la compréhension, il a voulu que l'Afrique fût une ressource pour une civilisation sans égoïsmes ni souffrances.

Poète, il a exprimé, avec une vivacité très communicative, le fait que le passé et la grandeur d'une culture sont ses ailes vers l'avenir. Sa foi en l'homme a renforcé sa confiance en l'efficacité de l'apport de chaque conti-

ment, de chaque région, de chaque tradition et de chaque nation. Son patriotisme s'est mué naturellement en humanisme approfondi, en mémoire élargie du monde nouveau, en harmonie entre des ordres de valeurs différents et convergents.

L'action de l'homme d'État fut justement marquée par le sens de l'accord et de l'équilibre. Grand intellectuel épris de liberté, il montra que l'esprit critique lesté de jugement et de sens moral est constructif, car la vie personnelle est l'ingrédient de l'évolution la plus propice aux droits et aux libertés.

Sincère et résolu dans la défense des valeurs africaines, notre grand ami sut faire de l'indépendance de son pays l'outil efficace de son émancipation. Considérant à juste titre les sacrifices de l'Afrique pour la victoire de la liberté sur l'oppression totalitaire comme la base de la solidarité morale de l'humanité, il a conçu la coopération pour le développement comme le devoir sacré de tous.

Dans cette perspective, la revendication des spécificités africaines ouvrit la voie de nouvelles relations entre l'Afrique et l'Occident. En effet, seules coopèrent des identités en dialogue. La négritude elle-même, dans la vision du président Senghor, devint le garant de l'esprit de concertation. Nous devons nous en féliciter. C'est parce que l'Afrique s'est sentie elle-même, s'est retrouvée et s'est nourrie de son propre passé, que l'émancipation des peuples africains s'est accomplie. L'esprit nouveau qui a animé le dialogue et la réciprocité des services doit beaucoup à cette personnalité africaine, capable de profiter des apports positifs, ainsi, comme il le dit, que « l'arbre qui, planté dans un riche humus, s'épanouit, fleurit à l'eau et au soleil ».

Léopold Sédar Senghor a de cette façon revivifié l'identité des peuples africains. Il a assuré la survie des cultures africaines ; il a œuvré pour l'entente africaine. Poète et homme d'État, ses mots expriment des engagements et des décisions, mais ses actes s'épanouissent en formules d'une calme et supérieure mansuétude, quelque chose de la grande patience et de la bonté exprimée par les règles de la sagesse africaine.

Grâce au président Senghor, les cultures et les langues africaines, la manière de voir et de sentir qu'elles véhiculent, les valeurs de création qu'elles mettent en œuvre se sont universalisées, en nous rappelant, par ce proverbe

digne de toutes les nations et de tous les temps cette vérité : « Quand on commence par le dialogue, on aboutit à la solution. »

Il a fallu, pour y croire, la force et la vigueur du poète qui nous enseigne que « l'arbre ne tombe pas s'il est l'esprit de l'arbre ». Et l'esprit de l'Afrique, à travers nous tous, est désormais présent et prêt à la mission d'humanité qui est la sienne.

# ... Besoin du règne des poètes

*Alpha Oumar Konaré (Mali)*

25

**Béni** soit ce moment qui nous permet d'honorer de son vivant l'un des ancêtres de l'émancipation de l'homme noir.

En ces temps troublés, dominés par les idéologies de fracture et par « l'industrie du vide », nous tenons à souligner l'actualité intelligente de la pensée senghorienne.

Intellectuel engagé depuis longtemps dans le combat politique pour une société démocratique et humaniste, nous ne saurions prendre le risque de nous renier en cédant ici au panégyrique, à la célébration apologétique sans rappeler ici ce qui, de notre point de vue, est la quintessence du message senghorien.

Pour beaucoup, tout a déjà été dit sur le chantre de la négritude.

Que n'a-t-on d'ailleurs écrit, chanté, dit et même médité sur un homme dont la pensée, fort riche et complexe, est marquée par un universalisme et un humanisme, fruits d'une grande élévation morale et spirituelle.

Je ne crois pas pouvoir célébrer Senghor mieux que ces dizaines de milliers de pages qui lui ont été consacrées par des hommes de toutes qualités. Je ne saurais produire, en cette occasion, de meilleurs poèmes que n'en a révélés son œuvre immense.

Une chose me fascine pourtant dans le trajet exemplaire de cet

homme, autant qu'il m'avait fasciné chez Ahmadou Hampaté Bâ, son camarade de génération. C'est que, comme toutes les grandes figures qui nous sont venues de ce siècle qui s'achève, son être et son œuvre portent les caractères dominants de cette époque aussi troublée que porteuse d'espoir.

L'homme est né avec notre siècle par les guerres, ployant sous le poids de l'aventure historique et qui appréhende avec inquiétude le prochain millénaire.

S'il est vrai que l'histoire a apporté à l'humanité quelques bienfaits, on constate malheureusement qu'elle est surtout dominée par les grands génocides, les pogroms, la traite négrière et la colonisation. Elle a montré les limites de notre civilisation. Deux mille ans d'histoire et de malheurs n'ont pas suffi à rendre l'homme « humain », et malgré les progrès scientifiques et technologiques, nous demeurons à la lisière de la préhistoire humaine.

C'est pourquoi nous « devons interroger les monuments anciens sur la sagesse des temps passés », comme nous le recommande un éminent académicien. Ce monument qu'un destin exceptionnel a voulu à la fois poète conteur, homme politique, puis homme d'État, rendu à la sagesse aujourd'hui, n'est-il pas un repère et une référence pour nos sociétés ?

Sa vie est le reflet d'un *aggiornamento* connu de tous : la négritude ; ce système de pensée, conçu selon Jean-Paul Sartre comme « un racisme anti-raciste » et qui, par conséquent, a paru suspect aux peuples qui ont voulu nier le fait noir dans la civilisation universelle. S'il a choisi de porter haut l'injure faite à sa race et assumer le blasphème « nègre » en tant qu'identité revendicatrice, c'est pour réhabiliter et donner la parole à ceux qui, dit-il, « n'ont point de bouche ». Il ne s'est pas voulu idéologique, et la négritude non plus n'est pas devenue idéologie.

Progressivement, elle s'est assumée et étendue comme un syncrétisme recherchant la symbiose entre la culture européenne et les cultures arabes et noires.

Et c'est ainsi qu'elle est devenue cet humanisme dont les enseignements teintent l'imaginaire de nos élèves et de nos étudiants dans les facultés.

J'ai voulu savoir quelle est la fondation de cet humanisme chez un homme qui a affronté les stalags du nazisme, les « rires Banania » dans les rues de Paris. La réponse se trouve dans l'exil de son royaume d'enfance de Joal.

M'est venue à l'esprit cette conversation entre Jean-Claude Carrière et le Dalaï Lama : « Il me semble, dit-il, que le *XX<sup>e</sup>* siècle a été celui de l'exil. On l'a souvent caractérisé d'une autre manière, par les guerres totales, les holocaustes, par le progrès technique... Mais on oublie souvent l'exil, volontaire ou forcé, de dizaines de millions d'individus [...], de soldats coloniaux enrôlés de force, de travailleurs émigrés réclamés par l'Europe, laquelle aujourd'hui les rejette. Jamais, conclut-il, aucun siècle n'arracha autant de racines. »

Je choisis précisément cette allusion à l'exil, parce que le thème me semble typique du parcours du président Léopold Sédar Senghor. L'exil comme déracinement physique de Joal à Dakar, de Dakar à Paris ; mais l'exil comme surtout déracinement moral de l'enfant d'un peuple colonisé au nom de la Civilisation. Et pour Senghor et ses compagnons de la négritude, il devait y avoir enfin une sorte d'exil psychologique au regard des privilèges qui leur étaient accordés par ce système qui oppressait précisément leur race.

Or s'il existe une certitude qui naît de l'exil, c'est celle de la nécessité de défendre son peuple contre l'indignité. L'injustice faite par une civilisation orgueilleuse au génie du peuple noir était déjà un sentiment partagé par quelques Européens avisés. Il ne s'agissait pas de le savoir pour s'y appuyer comme sur un argument.

Il s'agissait d'en tirer prétexte pour asseoir sa propre philosophie de l'homme noir et, au-delà, une philosophie de l'homme tout court, fondée sur la rencontre, le donner et le recevoir. Bref, il s'agissait de rendre possible un nouvel humanisme, dans la foulée de tous ces courants émergents (existentialisme, phénoménologie, communisme...) qui se donnaient pour tâche de redéfinir l'homme et sa société.

De fait, la quête fondamentale du président Senghor, plus que tout autre, c'est l'homme, même s'il utilise, pour y parvenir, une commodité d'expression : le dialogue interculturel des civilisations.

On comprend donc que la thèse maîtresse de Senghor ait été celle du métissage culturel. Métissage négro-berbère, négro-arabe, indo-africain, négro-juif ; métissage biologique, métissage culturel aux sources de l'humanité comme en étaient profondément convaincus ses maîtres de l'École des langues orientales et ses éminents professeurs d'ethnologie, discipline qu'il

finit par aimer plus que celle à laquelle il se destinait, parce que l'histoire de la culture humaine conduit aux portes de l'humanisme.

La négritude apparaît donc comme un auto-exorcisme qui réduit la dimension de l'exil intellectuel. Car ces normaliens de France, nourris aux plus brillantes sources de la civilisation occidentale, sont profondément fascinés par la culture qui les a asservis. D'où toute la vie du poète aura été une navigation constante d'une rive à l'autre ; comme pour dire que la mesure du Beau et du Bien ne saurait se trouver que dans la synthèse entre l'Occident et l'Afrique, mais encore plus, entre la civilisation blanche et la civilisation noire.

28 Sans doute avons-nous besoin du règne des poètes pour conjurer l'infâme bêtise de tous les stalags et de tous les goulags de l'histoire.

Le Rwanda récent nous rappelle, comme Bertholt Brecht, « que la bête est encore vivante qui a donné naissance au monstre ». Nous devons donc rester vigilants.

Malgré ces rappels douloureux, nous n'aimerions pas que l'on nous rangeât parmi les contempteurs d'une civilisation dont nous nous plaignons tous à ignorer les tares.

A l'heure où se révèlent les idéologies d'exclusion, nous vous convions à méditer la substance de la pensée senghorienne. Ce message est simple :

*Dire à l'Afrique* qu'elle ne doit pas oublier, qu'elle doit pardonner, s'assumer et se dépasser pour prendre sa place dans le monde libre, digne et responsable.

*Dire ensuite au monde* qu'une civilisation qui exclut le berceau de l'humanité n'est pas digne d'être.

*Dire enfin aux hommes* qu'ils ne s'accompliront que dans l'humain, le riche, le pauvre, l'autre, l'étranger !

Et cela nous conduit à conclure sur cette pensée d'André Gide parlant de l'oracle de Thèbes et du Sphinx :

« J'ai compris.

Moi seul ai compris. »

A black and white photograph of a dog lying on a patterned rug. The dog is lying on its side, facing towards the left of the frame. The rug has a complex, repeating pattern of dark and light shapes. The dog's fur appears to be a mix of dark and light patches. The overall scene is captured in a soft, slightly out-of-focus manner, giving it a candid and intimate feel.

*Les témoins*

# L'autre Senghor

Stanislas D. Adotevi (Bénin)

**Poète** de la lumière, surgi des profondeurs du continent noir, fierté de la race des humiliés, Léopold Sédar Senghor prend place parmi les plus grands de ce XX<sup>e</sup> siècle. Poète, il l'est. *Éminemment*. On n'y ajoutera pas.

J'aimerais pouvoir, aussi brièvement que possible, apporter un autre témoignage sur cet autre Senghor. Ce Senghor avec qui j'étais constamment en débats et non en conflit. Ce Senghor que j'ai découvert dans les années 70 au Sénégal, où au premier contact j'ai été saisi par ce qui, profondément et sans retour, nous liait et qui s'appelle *l'essentiel*. L'affection entre deux hommes travaillés par deux passions : l'Afrique et un certain regard sur cette Afrique. Ce Senghor accoucheur d'Afrique et d'Africains ! Avec toutes ses contradictions et ses fulgurances. Qui croit au rôle et à la place des intellectuels africains dans l'Afrique d'aujourd'hui et de demain. Dans les débats qui les concernent et qui concernent les *autres* dans un monde où ils doivent se faire entendre. Où ils doivent savoir aboyer et bien aboyer, c'est-à-dire juste et vrai. Ce Senghor qui m'a appris à travailler, orienté mes lectures, ravivé ma foi, poussé à aller encore plus loin dans mes propres convictions en me parlant constamment de la radicalité abrupte des positions de Césaire et de lui lorsqu'ils étaient étudiants. Bref, le Senghor magicien de la politique que j'ai rencontré plusieurs fois chaque mois, sept années durant : un homme penché sur soi ; le poète du terroir, le poète des racines, le poète des vibrations : le poète de Joal, celui qui a déjà ordonnancé ses funérailles : « Quand je serai mort, mes amis, couchez-moi sous Joal l'ombreuse [...] qu'au loin j'entende rouler l'eau la nuit bercement doux de l'océan... »

Il y a ceux qui contemplent et ceux qui agissent, voilà un beau

truisme ! Mais il y a ceux qui arrivent à faire les deux ! Capables de mobiliser les amis ou d'adouber les hésitants dès les premières conversations. Capables de mettre en mouvement une nation malgré les contradictions, les énormes différences et ruptures de toutes sortes et malgré les forces centrifuges. Senghor était de ces hommes-là. Il était né pour faire de la poésie, mais dans la collusion de la poésie avec la politique, sa politique se mua en poésie. Il devint alors un magicien de la *res publica*. A ceux qui n'y comprenaient rien et qui s'étonnaient de sa virtuosité en la matière, il ne cessait de répéter la signification grecque de la poésie : « *poiesis* », disait-il, c'est-à-dire action, c'est-à-dire, je traduis, ... politique : le poète agissant dans la cité.

32

J'étais fréquent au Sénégal entre 1972 et 1981. Je m'y suis installé en 1974. J'y vivais au milieu de mes anciens camarades de lycée. J'avais des amis de tous bords politiques : ceux avec qui on me voyait constamment : Bara Diouf, Mame Bassine Niang et Philippe, le fils du Président, qui venait souvent chez moi place Tacher ; puis le groupe des Landing-Savané. J'étais parmi eux tous comme un poisson dans l'eau. Parmi mes aînés, l'aîné des aînés, Birago Diop « ... Les morts ne sont pas morts... » Et tout le groupe de mes amis haïtiens et antillais. Mais je ne saurais oublier notre doyen, le ministre Assen Seck.

Si n'ai cité tous ces noms, évoqué toutes ces diversités, dont la profusion des paroles inusitées, c'était pour traduire l'atmosphère qui régnait alors dans ce Sénégal des dix premières années d'indépendance africaine. Au temps où l'Afrique s'ébrouait dans ce que nous appelions alors les indépendances octroyées.

J'avais écrit un livre intitulé *Négritude et négrologues* où je mettais en cause les insuffisances de la négritude. Un concept qu'un Nègre ne peut ne pas avoir rencontré dans sa vie. Même et surtout s'il ne veut pas voir. Même et surtout s'il ne veut pas entendre. Je critiquais avec conviction et véhémence l'« inachèvement théorique » du concept. Je lui reprochais de n'avoir pas été loin, plus loin, encore plus loin : là où il est impossible de ne pas aller ! ... Ma conviction est toujours aussi forte, aujourd'hui plus que jamais. Mais ma rhétorique était par endroit quelque peu chargée d'invectives que je trouve maintenant avoir goût de soufre. Ce qui faisait trembler certains de mes amis qui me conseillaient d'éviter à tout prix Dakar. Ils croyaient qu'on avait

affaire au Zaïre ou à la Guinée de Sekou Touré. Ils avaient tort. Ils se trompaient de pays !

J'arrivai à Dakar un après-midi de février et fus reçu avec chaleur et enthousiasme par Senghor pour un entretien de plus d'une heure. On a beaucoup glosé sur cette rencontre. On a prétendu que j'avais succombé au charme de Senghor et que j'étais passé avec armes et bagages dans le camp senghorien. Que j'aie subi le charme de Senghor, cela est absolument certain et je n'en ai jamais fait mystère. En revanche, tout ce qui se disait à côté était simplement hors sujet et n'avait même pas valeur de balivernes.

J'ai souvent été reçu chez Senghor pour de longues discussions. Nous avions l'un et l'autre des obsessions convergentes. Les miennes étaient connues de lui dès notre première rencontre. Nous étions comme on le dit sur les « mêmes longueurs d'onde ». Nous parlions le même langage puisque plus rien ne m'interdisait d'aller « plus loin ». Nous portions *nos mots communs* au-delà des phantasmes du présent.

Un jour cependant nous eûmes une discussion assez « forte » dans un climat, il est vrai, d'élégance et de délicatesse propre à lui, sur le concept de « métissage ». Si sur le métissage physique nous nous accordions aisément, en revanche sur le plan de la théorie du métissage culturel la différence se creusait au fur et à mesure que nos paroles s'entrecroisaient. Je lui disais que nous ne pouvions pas nous permettre, maintenant surtout, de parler de métissage culturel alors que nous étions en train de courir tragiquement après nous-mêmes, alors que nous n'avions pas de point d'ancrage, que nous étions culturellement et économiquement dominés. Qu'il était, bien qu'il s'en défendît âprement, responsable de la déstabilisation du Nègre par la défense forcenée de la francophonie et cette passion encore plus forcenée d'une double fidélité qui n'a de sens que pour lui seul. Une fidélité vis-à-vis d'un pays, la France, dont la vertu théologale est l'ingratitude et qui, dans la pratique, n'a jamais eu rien d'autre à proposer que le « nœud coulant de l'assimilationnisme » est pour le moins incompréhensible et dans tous les cas sans rime ni raison pour l'ensemble des Nègres qui constituent cette autre passion qui lui collait à la peau. Le ton montait. Je m'essoufflais. Car je savais, comme on dit savoir, qu'au fond de lui-même, sans approuver mes excès, il me donnait raison. J'en avais pris conscience à travers nos discussions antérieures et

certaines confidences. Mais j'avais aussi en moi le sentiment qu'il s'était lui-même, par décision, fixé des bornes qu'il ne devait pas dépasser. Je m'en irritais. Cela l'amusait parfois. Mais cette fois il avait gardé le silence. Je finis par me taire. Lui, très calmement, avec l'accent qu'on lui connaît lorsqu'il cherche ses mots ou veut insister sur les choses, me dit :

— « Et si, Adotevi, nous allions continuer cette discussion... Cette fois pas ici, mais chez vous... ! »

— « Chez moi, Monsieur le Président ! Et le protocole ? »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Mais la réplique fut immédiate et définit la vérité de l'homme que j'avais en face de moi :

— « Adotevi, je crois au protocole. Mais faire avancer tout ce dont nous venons de discuter par un dialogue avec nos intellectuels me paraît encore plus important. »

Il viendra chez moi à Ouakam dans un après-midi de saison fraîche. La nouvelle fera le tour de Dakar. On prétend qu'elle se répandit aussi dans plusieurs capitales. Mais cela, je ne peux le confirmer.

Comprendre ces anecdotes c'est les comprendre non pas seulement à titre anecdotique mais à titre symbolique. Le symbole d'un homme qui a toute sa vie cru en la force de ses idées mais qui savait aussi que ces idées ne pouvaient se développer qu'incarnées dans des hommes et des femmes qui ont pour mission de les faire bouger. Il croyait aux intellectuels en tant que porteurs de messages et d'espérance et, à ce titre, susceptibles d'être protégés envers et contre tout et tous. Envers et contre lui-même.

Cet homme, comme tous les chefs d'État d'alors, avait tous les pouvoirs. Il n'en utilisa aucun en dehors de ce qui fut la loi. Alors que partout en Afrique, les cadres, les intellectuels, les médecins, les ingénieurs, les instituteurs, les professeurs étaient jetés dans les prisons, assassinés ou exilés, le Sénégal, très souvent, leur servait de pays d'accueil. Il y eut sans doute des erreurs imposées par les nécessités de l'alchimie politicienne, mais il n'y eut jamais de crime contre l'intelligence.

Parce qu'il n'était pas un charlatan au point de croire qu'il pouvait seul diriger le pays ou penser tout seul pour son peuple, il fit de sa capitale une ville où parler était bon. C'était, avait dit très justement Édouard Maunick, un « donneur de parole ». Mais il ne voulait pas seulement laisser

parler, il exigeait en plus que nous allions au-delà de la parole : critiquer, inventer.

Je ne sais pas ce qu'on dira dans les siècles à venir des théories de Senghor sur le socialisme africain. Elles furent, à mon avis, malgré l'érudition présente à chaque page, écrites trop vite et sous la pression des événements du temps. Mais je sais à coup sûr et avec conviction que du poète Léopold Sédar Senghor les générations continueront de parler avec amour comme celui qui exprima sans retenue la passion de toute une race en essayant de donner un contenu à ses espérances.

Ouagadougou, le 20 mai 1997

# Senghor, je me souviens...

*Boutros Boutros-Ghali* (Égypte)

<sup>36</sup> **En** intitulant l'un de ses recueils de conversations *La poésie de l'action*, le président Senghor a bien montré combien, en lui, ce que je voudrais appeler ses deux pulsions — « la pulsion poétique » et « la pulsion politique » — s'accordaient en un battement puissant, formaient l'un de ces rythmes chers à son cœur parce que chers au continent africain, et scandaient profondément la cadence même de son existence. C'est là, me semble-t-il, l'une des grandes leçons que nous devons tirer de l'expérience de Léopold Sédar Senghor.

Cette expérience, le président Senghor l'a toujours conduite en visionnaire. Toute son œuvre et toute sa carrière en témoignent. L'une et l'autre veulent, chacune à leur manière, proclamer haut et fort que si la poésie a besoin d'une vision pour être authentique, la politique en exige tout autant pour être légitime.

Lorsque, en 1945, les pères fondateurs de l'Organisation mondiale inscrivent, dès les premiers mots du préambule de la Charte, la célèbre formule « Nous peuples des Nations Unies », Léopold Sédar Senghor avait alors 39 ans. Et il venait, cette même année, d'entrer en politique avec sa nomination par le général de Gaulle au sein de la Commission chargée d'étudier la question de la représentation coloniale dans la nouvelle constitution de la IV<sup>e</sup> République.

Dès ces premiers moments, Léopold Sédar Senghor a donc été confronté au décalage flagrant entre une conception absolue de l'universel et le refus qui était fait à certains peuples de disposer d'eux-mêmes.

Dès lors, l'un des axes essentiels de sa mission était tracé : celui d'introduire l'Afrique dans le concert universel des nations ! Celui de rendre

à l'Afrique toute sa dignité ! Celui de proclamer au monde entier que l'on ne saurait concevoir d'universalité en excluant l'Afrique !

Dans les multiples occasions où j'ai eu le privilège et l'honneur de côtoyer le président Senghor ou de croiser son chemin, j'ai pu le constater. Je veux notamment me souvenir des efforts qu'il a déployés, à partir de 1975, dans le cadre de ce qui allait devenir plus tard l'Internationale socialiste africaine.

J'étais alors, en Égypte, au sein de l'Union socialiste, le responsable des relations avec les partis politiques de l'extérieur. C'est à ce titre qu'avec Léopold Sédar Senghor et les responsables tunisiens nous avons voulu institutionnaliser les mêmes aspirations sociales qui étaient les nôtres et qui, tout à la fois, appartenaient à l'Afrique et se rattachaient au mouvement mondial de l'Internationale socialiste.

Plus tard, après les Accords de Camp David, et au moment où l'Égypte était fort isolée sur le continent africain, c'est encore le président Senghor qui m'a aidé à renouer ces liens premiers. Par la suite, le mouvement est devenu l'Internationale socialiste et démocratique. Car notre volonté était alors d'étendre le mouvement à l'ensemble des partis politiques du continent africain. Le président Senghor a pris, dans cette action, la première place. Et le président Abdou Diouf en a été le fidèle continuateur.

Dans le même esprit, je voudrais rappeler aussi le rôle essentiel joué par le président Senghor lors de l'élaboration de la Charte africaine des droits de l'homme et des peuples. Là encore, je peux témoigner, pour avoir participé moi-même de près à l'élaboration de ce texte essentiel, combien la dialectique entre l'Afrique et l'universel a été au cœur de la réflexion menée par le président Senghor. Tous ceux qui ont eu la chance d'être présents ce jour-là gardent en mémoire le discours qu'il prononça à Khartoum, lors du Sommet de l'OUA en 1978. Il y plaida, avec vigueur, conviction et éloquence, en faveur d'une charte des droits de l'homme pour l'Afrique.

Quelque temps plus tard, à Dakar, en novembre 1979, lors de la conférence souhaitée par les chefs d'État africains pour préparer l'élaboration de cette charte, le président Senghor affirma la nécessité d'élaborer un texte reflétant tout à la fois la conception africaine des droits de l'homme et le rattachement de cette conception aux valeurs universelles de l'humanisme.

Déjà, insistant sur le principe de non-discrimination et sur le devoir de solidarité, il esqua une conception des droits économiques, sociaux et culturels annonçant, de façon quasiment prophétique, ce droit au développement qui allait devenir, quelques années plus tard, l'une des valeurs cardinales de la communauté internationale dans son ensemble.

Bien d'autres souvenirs me rattachent encore au président Senghor. Et je pourrais m'étendre plus longuement sur de multiples épisodes où nos vies politiques se sont entremêlées. Toujours, en chaque circonstance, j'ai pu retrouver cette morale de l'action.

38 Mais je voudrais ajouter encore un mot. De la même manière qu'il ne peut concevoir l'universalité sans l'Afrique, le président Senghor ne peut la concevoir sans la diversité. Cette diversité, pour lui, est toujours synonyme de tolérance, de respect des autres, d'acceptation de la différence. Là encore, c'est le sens qu'il donne à son action en faveur de la francophonie.

C'est dans cet esprit que nous avons décidé de donner à l'université francophone, installée à Alexandrie, le nom de Léopold Sédar Senghor. Désormais, l'Université Senghor accueille des étudiants de troisième cycle et forme des cadres et des experts dans les domaines prioritaires du développement africain.

Je me souviens encore de sa présence émue lors de l'inauguration de cette université, au côté du président Abdou Diouf et de grands dirigeants de la communauté francophone. Là encore, il s'agissait d'un vieux rêve devenu réalité. Il s'agissait d'une vision qui prenait corps. Il s'agissait aussi d'un espoir poétique que la politique permettait d'incarner.

C'est assez dire combien le grand nom de Léopold Sédar Senghor s'inscrit au croisement de la réflexion et de l'action, de l'intuition et du concept, de la sensibilité et de la raison.

# Lettre à l'ami

*Aimé Césaire (Martinique)*

## *Léopold*

39

En ces heures de célébration que te dédie la communauté des hommes et des nations, je ne souhaite que te dire une fois encore l'immense fraternité de l'âme qui nous unit depuis bien plus d'un demi-siècle.

T'en souvient-il, Léopold, de ces fiévreuses années où dans le monde de l'avant-guerre, à l'âge où l'on se forme et l'on peut rêver sa vie, nos cœurs et nos esprits cherchaient à démêler les fils d'une histoire universelle où la page africaine restait vide, et où l'on déniait à l'homme noir le droit à l'humanisation ?

Nous avons alors vécu près de dix ans sans jamais nous quitter, échangeant nos réflexions, échangeant nos livres, nous disputant, concevant ensemble l'avenir que notre jeunesse nous promettait d'embraser par notre feu commun : la parole poétique. Avec toute sa valeur opératoire, avec son double visage de nostalgie et de prophétie, salvatrice, récupératrice de l'être, intensificatrice de vie. Plus de six décennies nous séparent aujourd'hui de ces moments d'enthousiasme fondateur de nos œuvres respectives et de nos destins croisés. Mais tu le sais autant que moi : notre foi en l'homme, d'où qu'il vienne, reste intacte, même s'il est douloureux de devoir avec les maux de l'âge mûr accepter l'autre visage de la nostalgie, celui que nous imposent les pesanteurs et les déconvenues à l'aune desquelles il nous faut mesurer la folie de notre utopie nécessaire.

Intacte, aussi, notre amitié. Indélébile, têtue, malgré l'éloignement et l'absence, arrachant à la vie le mystère de notre don réciproque.

Léopold, tu restes pour moi le frère fondamental, celui qui a apporté au jeune déraciné que j'étais quand tu m'as ouvert les bras au lycée Louis-le-Grand, en ce jour de septembre 1931, la clé de moi-même : l'Afrique, les Afriques, Notre Afrique avec sa philosophie et son humanisme profond. Cette fin du siècle que nous avons cheminé ensemble y est grave, lourde et parfois triste. Mais ce n'est pas l'Afrique perdue. Refusons de le croire.

Plus qu'hier encore, il est place pour tous au rendez-vous de la conquête, car l'universel à refondre questionne l'urgent dépassement des identités particulières. Que resterait-il à l'histoire si l'homme abdiquait à l'impasse et au renoncement ?

40 Contre la désespérance perdue notre foi d'antan et continuent les combats d'aujourd'hui ancrés dans l'éternité de la Terre-Nourricière.

Alors la solitude aura beau se lever  
d'entre les vieilles malédictions  
et prendre pied aux plages de la mémoire  
parmi les bancs de sable qui surnagent  
et la divagation déchiquetée des îles  
je n'aurai garde d'oublier la parole  
du dyali  
dyali  
par la dune et l'élimé  
convoyeur de la sève et de la tendresse verte  
inventeur du peuple et de son bourgeon  
son guetteur d'alizés  
maître de sa parole  
tu dis Dyali  
Et Dyali je redis  
Le diseur d'essentiel  
le toujours à redire  
et voilà comme aux jours de jadis  
l'honneur infatigable  
Voilà la face au temps  
un nouveau passage à découvrir  
une nouvelle brèche à ouvrir  
dans l'opaque dans le noir dans le dur.

# Parole de petit matin pour L. S. Senghor

*René Depestre (Haïti)*

L'année où le président Senghor quitta volontairement la vie publique du Sénégal on épilogua sans fin sur le sens qu'il fallait donner à une conduite d'homme d'État plutôt exceptionnelle dans les mœurs du siècle. Le temps écoulé depuis 1980 permet de trancher : cette année-là, Léopold Sédar Senghor avait appuyé sa haute échelle de président à la sagesse du poète qui avait un jour confessé que « la splendeur des honneurs est comme le Sahara... un vide immense ».

41

Ce sage retrait de la scène politique me fascina. Il me donna aussi à réfléchir. Je devais réévaluer les approximations que j'avais autrefois alléguées contre la négritude senghorienne. Mon erreur de jugement, ce fut de mesurer le magistère intellectuel de Senghor uniquement à l'aune des dogmes de ma tribu.

La vie et l'œuvre de Senghor légitiment les cultures de l'Afrique noire au-delà des limites idéologiques de telle ou telle orthodoxie. Dans sa superbe complexité, le fait Senghor, fait décolonial majeur, fait fécond des temps forts de la francophonie, transcende les méthodes classiques de l'anthropologie et les mythes de la philosophie qui a échoué dans sa tentative de changer le monde, la vie, la condition humaine.

L'aventure de Senghor est celle d'un poète souverain qui a su garder racine dans le passé et le terreau quotidien d'une Afrique elle-même fortement enracinée dans ses traditions agraires. L'évocation des faits de civilisation propres à l'histoire des sociétés africaines ne procède pas chez Senghor d'une vision spéculative de la culture. C'est au contraire l'expression de la liaison physique, mystique, charnelle, et surtout poétique d'un individu d'ex-

ception avec les formes, les couleurs, les sens et les rythmes qui ont émerveillé son enfance. Matière, son, lumière, rite, danse, ont préparé l'énergie à la fois païenne et catholique du jeune Senghor à une interprétation magistralement personnelle des spécificités psychologiques et culturelles de l'Afrique subsaharienne.

L'esthétique de Senghor, sa poétique, n'est pas un enjoliveur de son action politique ni un appoint décoratif à sa théorie du droit et de la société civile. Les impératifs du pouvoir n'ont eu raison ni de la fraîcheur de son émerveillement, ni des élans de sa tendresse, ni de ses dons de gouverneur ébloui des charmes de la langue française. Ses idées sont toujours irriguées de goût sensuel de la vie et de sens mesuré du sacré. Le grand poète chrétien a traversé « l'étroit pont de l'art » sans laisser tomber à l'eau trouble de la raison d'État les outils de la fantaisie et de la beauté.

L'homme au doux rayonnement éthique, l'homme naturel, visionnaire et savant, « l'homme des signes et des nombres, fait d'unité et de pluralité », comme dirait Saint-John Perse, a réussi à donner une harmonie sans précédent aux trois ressources principales de son destin : la négritude-debout, l'action décoloniale, la création poétique. Il s'agit d'une confluence jamais vue entre le réel merveilleux à l'africaine et l'esprit de méthode des enseignements de la Sorbonne. A ces hauteurs du savoir et de l'art, Senghor s'inscrit, et inscrit les meilleurs rêves du XX<sup>e</sup> siècle dans la modernité démocratique.

La négritude de Senghor et de Césaire vint à point nommé réinsérer fièrement l'histoire de l'Afrique et de la Caraïbe dans la condition humaine universelle. Le mérite majeur de ces deux grands poètes, c'est qu'ils se sont gardés d'ériger la négritude en « pouvoir noir », et d'avilir leur aspiration à la justice et à la dignité dans une opération à caractère messianique ; intégriste, ou dans un pan-négrisme totalitaire, comme ce fut le cas en Haïti avec les tontons-macoutes de Papa Doc Duvalier.

Pour Léopold Sédar Senghor, étant donné son ascendant intellectuel et civique en Afrique et dans le monde, c'eût été un jeu d'ouvrir à Dakar un enseignement écumant de « racisme anti-raciste », une église pan-africaine de combat, une mosquée armée jusqu'aux dents, où se mettrait à officier une négritude revancharde sans foi ni loi, en proie jusqu'au délire à la haine des autres humanités de la planète. Hommes de poésie et de culture, frères vrais

de tout l'homme, Senghor et Césaire ont eu la sagesse de maintenir l'anthropologie critique de la négritude — et la mutation d'identité qu'elle orchestrait — dans une généreuse perspective seulement esthétique et morale.

La pensée de Senghor nous donne une meilleure connaissance de notre passé africain et nous fait vivre la passion de la négritude comme une force spirituelle d'identification de nos racines. Elle partage en même temps avec tous les hommes la foi dans la capacité des divers modèles historiques de l'homme à faire triompher dans le monde, non l'expression de tel ou tel particularisme ethnique, mais la civilité, sans violences « raciales » ou religieuses, le respect réciproque entre les diverses civilisations, l'art de vivre ensemble à l'échelle du chez-soi et du chez-autrui, dans le renouvellement sans fin des valeurs et des sens émancipateurs de la démocratie.

43

Le merveilleux parcours de Senghor, l'aura de vie et de bonheur dont reste baignée sa poésie, est l'un des trésors que possède la culture mondiale pour résister à la sorcellerie séditeuse du racisme qui, à l'école nazie de la barbarie, essaye, ces jours-ci, d'avoir pignon sur les rues adorablement françaises des droits de l'homme et du citoyen. C'est pourquoi (et pour mille autres raisons de poète francophone) je me fais une fête solaire de dire :

A mesure que passent les années, ma vie  
regarde son parcours avec des yeux tout autres :  
ce matin d'été dans la garrigue Senghor  
est présent au soleil qui honore la maison.  
Salut ! mon frère en clarté, bienvenus  
soient vos poèmes qui ont célébré  
la chair la plus noire de la beauté !

Honneur à l'homme qui protège du danger  
mon mimosa et mes pieds-d'alouette en fleurs,  
l'homme des atomes crochus avec mes canaris,  
l'homme de passion, honoré de ses lumières,  
je chante l'Éclairé des temps forts de l'espoir  
qui essaime la joie solaire de l'avenir  
dans le pain noir qu'il partage avec notre vie.

Honneur et respect au poète tôt levé  
dont la tendresse et la rosée de sa parole,  
à l'homme d'un si haut lignage en poésie,  
à Senghor, dans son grand lyrisme de chrétien  
augmenté des meilleurs rites païens du feu !

Léopold Sédar Senghor

O poète que le Christ tient en état d'alerte  
dans son marathon sans fin sur la terre !  
puissant grammairien des fleuves, nègre  
fait à la flamme et au labour de l'histoire,  
dompteur joyeux et fier de ses diplômes,  
mon frère de sang élu à l'académie  
des blés et du vin de palme,  
votre aventure du soir escorte la sève  
d'un matin pour toujours ferment de liberté.

# Éloges de Senghor

*Jacques Diouf (Sénégal)*

**Si** j'étais poète, si j'étais de ces magiciens de la parole capables de faire danser et chanter les mots au gré de leur inspiration, je célébrerais cet instant solennel dans l'horizon des temps, au rythme des tam-tams du Joal natal, un soir de clair de lune.

Si j'étais sculpteur, si j'étais de ces maîtres des formes, capables d'exprimer avec du volume et du vide la magie plastique de l'univers, j'utiliserais le moulage de la terre cuite de Nok et la ciselure du bronze d'Ifé pour accentuer le contraste de vigueur et de sérénité d'un visage d'ébène aux cheveux d'albâtre, salés au tanns du Saloum.

Si j'étais artiste, si j'étais de ces esthètes de l'harmonie gestuelle et de la rythmique sonore, capables de provoquer le jaillissement lumineux d'œuvres de beauté dans le ciel couleur de nuit des ritournelles coutumières de la vie, je rendrais grâce au mécène éclairé qui créa le théâtre Daniel-Sorano et le Musée dynamique.

Si j'étais un homme de lettres, si j'étais de ces féconds voltigeurs de l'écriture, capables de recréer sur le théâtre des passions et des aspirations la tragédie et la comédie humaines, j'offrirais à la jeunesse d'Afrique, désorientée par les images de détresse et de misère du continent, l'exemple d'un enfant du fin fond du Sahel, entré vivant dans la légende en devenant un immortel de l'Académie française.

Si j'étais un homme de culture, si j'étais de ces mages de la versatilité artistique, capables de retrouver, par la puissance du génie humain, le fil d'Ariane dans le labyrinthe des expressions multiformes de la pensée et des sens, avec Malraux, je dirais de l'organisateur du Festival des arts nègres « que

pour la première fois, un homme a pris entre ses mains périssables le destin culturel d'un continent ».

Si j'étais humaniste, si j'étais de ces preux chevaliers, apôtres des exclus et proscrits du village planétaire, capables de faire renaître l'espoir dans le cœur des démunis et des spoliés mais aussi d'éveiller la conscience des puissants et des possesseurs, je bénirais le chantre des causes douloureuses de la « trilogie des peuples souffrants ».

Si j'étais philosophe, si j'étais de ces « amis de la sagesse » de Pythagore, capables « d'activité réflexive et critique » sur des propositions dogmatiques à l'intérieur de systèmes de thèses, je louerais la générosité intellectuelle de l'hôte prodigue qui, délaissant la famine des antagonismes stériles, nous a convié à la convergence féconde du « banquet de l'universel ».

Si j'étais idéologue, si j'étais de ces virtuoses de l'augure, capables de donner une cohérence épistémologique à un ensemble de perceptions tendues vers le discours et l'action, j'exalterais le défenseur inlassable de la « négritude » qui a permis à des générations culturellement écartelées de s'enraciner dans leurs valeurs de civilisation pour s'ouvrir à la diversité et à la richesse du dialogue transcontinental des peuples.

Si j'étais politologue, si j'étais de ces illustres descendants de la lignée de Platon, capables de spéculer sur la dialectique du pouvoir dans la cité, je rendrais hommage au bâtisseur qui, fidèle aux conseils prophétiques du général de Gaulle, a érigé sur la terre de Lat Dior, de Comba N'Doffene, d'El Hadj Omar et d'Aline Sitoe, un État « qui s'est donné les moyens de se faire obéir ».

Hélas, hélas, je ne suis rien de tout cela.

Mais parce que je suis de père sérère, je dirai d'abord : « *Nafio Léopold* — Salut Léopold. »

Parce que je suis de mère wolof, je dirai ensuite : « *Sa dian wac na Sedar* — Quelle belle œuvre accomplie Sédar. »

Parce que je suis Saint-Louisien, je dirai mon appréciation à Senghor, pour avoir immortalisé les « signares » à la démarche altière et fait découvrir au monde la finesse des manières et l'urbanité des comportements d'une cité, « microcosme du Sénégal ».

Parce que je suis Sénégalais, je dirai toujours : « Gloire à Léopold

pour avoir conduit mon pays à la souveraineté internationale et rappelé aux tenants du racisme que le sang chaud et rouge de nos tirailleurs a coulé sur les champs enneigés et les verts pâturages de l'Europe, pour que le monde fût libéré du nazisme. »

Parce que je suis Africain, je dirai encore : « Merci à Sédar pour avoir, avec Kwame Nkrumah et Gamal Abdel Nasser, concrétisé l'idéal du panafricanisme en créant l'Organisation de l'unité africaine, symbole de l'aspiration des peuples du continent à un mieux-être, dans la liberté et l'unité. »

Parce que je suis du Tiers Monde, j'applaudirai à la vision de celui qui a milité en faveur de la solidarité des pays en développement dans le cadre d'un « Bandœng économique », précurseur du Groupe des 77, et qui tout au long de sa vie n'a cessé de dénoncer l'injustice de la « dégradation des termes de l'échange ».

Parce que je suis à la tête d'une agence spécialisée du Système des Nations Unies, je rendrai grâce à l'avocat de la civilisation pan-humaine et du « métissage culturel » qui, dans ses discours à l'Assemblée générale, a toujours su dépasser la dichotomie des conflits Est/Ouest pour mettre en exergue l'unicité de destin des habitants d'une même planète Terre.

Parce que je suis croyant, je dirai simplement : « Paix à Senghor pour avoir enseigné l'esprit de tolérance, pratiqué le respect des croyances et encouragé l'entente entre les religions qui toutes prônent une morale commune de coexistence pacifique et fraternelle dans la société. »

Parce que j'ai été abreuvé à la langue de Voltaire dans mon enfance et chanté la Marseillaise dans mon adolescence, je dirai mon admiration à Léopold pour avoir cimenté la solidarité de la France avec les pays d'Afrique, d'Europe, d'Amérique, des Caraïbes, d'Asie et d'Océanie en portant sur les fonts baptismaux des instances internationales la bannière vibrante de la « francophonie ».

Parce que je suis maintenant hôte de cette ville éternelle, des thermes de Caracalla et du Colisée, qui évoque dans nos mémoires assoupies l'écho sonore des marches martiales des centurions victorieux, je dirai sûrement « Ave César » à Sédar pétri de latinité, pour son discours inoubliable « Florence, as-tu la paix ? ».

Parce que je suis un démocrate, je dirai surtout ma reconnaissance

à Senghor pour avoir construit, à l'extrême occident de l'Afrique, une nation où a pu fleurir la loi et éclore la liberté d'expression, à un moment où les populations du continent, enjeu des ambitions internes et des rivalités mondiales, souffraient cruellement sous le joug de la dictature et de l'arbitraire.

Parce que je suis un disciple de ce grand homme d'État, je dirai ma gratitude à Léopold pour m'avoir enseigné la force de la rigueur, la valeur de la méthode, l'efficacité de l'organisation, l'importance du détail et surtout la primauté déterminante du travail et de la patience.

Mais les propos d'un agronome par essence terrien, étranger au temple des muses et éloigné des hauteurs du Parnasse, ne peuvent s'élever à la verve poétique qui sied aux éloges dus à un homme d'équilibre, porté aux cimes de la grandeur, à force de tempérance et d'humilité, d'intelligence et de connaissance, de courage et d'honnêteté. Aussi je vous prierais d'avoir l'indulgence d'accepter qu'à la place de l'art ce soit le cœur qui ait parlé.

# Le verbe, la méthode et le temps

*Philippe Gaillard (France)*

Une voix. Une silhouette aussi, bien charpentée, une démarche de paysan urbanisé — « policé, rectifierait-il, de *polis*, la cité » —, un visage trahissant peu les sentiments et l'âge encore moins, éclairé par un regard pénétrant. Une rigueur en acier trempé dans une discipline quasi militaire et ciselée par la plus courtoise civilité. La malice, l'esprit, plus pratiqués et appréciés que l'humour. Une culture, est-il besoin de le dire, irradiant et enrichissant le propos. Oui, le verbe. D'abord une voix.

En fermant les yeux, je revois, évidemment, l'homme que j'ai eu le privilège d'avoir en face de moi, exactement une demi-heure par semaine, derrière son bureau, pendant sept ans. Mais surtout je l'entends. La parole de Senghor est une harmonie particulière, élaborée par une greffe de la phonétique française, en son exacte pureté, sur le rameau sérère. Le débit est lent, les syllabes sont articulées, comme modelées une à une par un artisan ; l'étymologie, au besoin, est évoquée par l'accentuation : les liaisons sont soignées. On pense au vers de Boileau parlant de Juvénal : « Les mots ont dans sa bouche une emphase admirable. »

Artifices d'orateur, astuces de pédagogue ? Sans doute, mais tout cela maîtrisé et naturel. Le style senghorien est identique dans le discours ou dans la conférence et dans la conversation. Toute négligence, toute trace de débraillé en est exclue comme de l'habillement ou du rangement des dossiers. Style clair, limpide, style simple finalement, et les détours obligés par les travers d'une rhétorique sentencieuse fleurie de senghorismes ne sont, en somme, que la signature de l'homme de lettres — puriste assurément.

Dans les premiers temps que j'étais au cabinet, ayant relevé dans un

texte signé du Président une tournure bizarre et, me semblait-il, fautive, je m'en suis ouvert à M<sup>me</sup> Bonnet, sa secrétaire : « Qu'est-ce que je fais ? Je corrige ? — A votre place, je lui en parlerais d'abord. » J'ai suivi le conseil et ce me fut une occasion d'enrichir ma connaissance de la syntaxe. Conclusion du cours particulier : « Bien sûr, si vous croyez que tout le monde y verra une faute, arrangez cela. » Ce que je fis. Le lendemain matin, je trouvai sur mon bureau trois citations pertinentes d'auteurs classiques, relevées de la main du chef de l'État.

50 Le modèle étant immuable, l'imitation était assez facile, pour peu que l'on résistât à la tentation du pastiche. Senghor n'avait pas de nègre. Il dictait, relisait et corrigeait les textes dactylographiés à très grand interligne avec de larges marges sur un papier glacé de couleur crème, relisait encore et recorrigeait. Il m'arrivait quand même parfois d'avoir à « faire du Senghor ». Sur le fond, un homme politique qui écrit et parle beaucoup n'innove pas à chaque fois ; je savais quoi dire et, au besoin, je lui demandais une orientation ou une précision. Pour la forme, j'avais un truc : je relisais quelques pages de l'auteur et je me mettais le rythme, la musique dans l'oreille. Je ne lui ai jamais avoué que je me livrais à un petit jeu auquel j'ai toujours gagné. Je censurais les poncifs senghoriens qui me venaient sous la plume ; le projet rédigé, je le montrais à mes collaborateurs en leur disant : « Ici le Président ajoutera une référence au cahier de doléances des habitants de Saint-Louis aux États généraux de 1789, là telle citation de Teilhard de Chardin ou, s'agissant d'un sujet économique, de Galbraith, à cet autre endroit une comparaison entre les cultures arabo-berbère et négro-africaine, une évocation de la civilisation de l'universel... » Le texte revenait avec ou sans quelques corrections de fond ou de forme ; de la grande écriture du chef de l'État, les ajouts attendus étaient à leur place.

« Français noir... » La critique mille fois répétée était aisée, semblait étayée, pour ne parler que de cela, par un protocole copié, jusqu'à la caricature, sur celui de l'Élysée. Mais un seul de ceux qui raillaient « le nègre blanc » était-il aussi enraciné que Senghor dans sa culture africaine, aussi à l'aise que lui, de plain-pied, avec les chefs traditionnels, avec le paysan rencontré au cours d'une tournée en brousse, avec l'électricien venu réparer une lampe dans son bureau ou l'éclairagiste réglant son matériel avant une interview

télévisée ? Témoignage *a contrario* du collaborateur *toubab*, hélas fort ignorant de l'Afrique profonde : quand « le patron » m'expliquait, avec sa logique toute cartésienne, telle décision qu'il avait prise, telle question qu'il étudiait, j'aurais été bien sot si je n'avais pas compris. Je percevais pourtant, dans le non-dit, des raisons qui m'étaient inintelligibles et que m'expliquerai... ou non mon secrétaire, voire mon planton.

Justement, dira-t-on, les assistants techniques, n'est-il pas vrai que Senghor leur donnait un rôle excessif, qu'il leur accordait un préjugé favorable par rapport à un Sénégalais également qualifié ? Je serais de bien mauvaise foi si je répondais qu'il n'en était rien, puisque, du début à la fin, mon seul désaccord avec le Président porta là-dessus. Mais il faut l'entendre.

« Je ne vous connais pas », me dit Senghor en m'accueillant, en janvier 1969. « Si mes renseignements sont exacts, vous avez les qualifications que j'attends de vous. Sinon, nous nous séparerons ; il n'y a rien d'autre que je puisse dire là-dessus. Maintenant, écoutez-moi et souvenez-vous, tant que vous serez ici, de ce que je vous aurai dit. Le Sénégal a besoin d'assistants techniques afin de leur confier certaines fonctions pour lesquelles il n'y a pas de Sénégalais qualifié et disponible. Cela veut dire que nous attendons de ces expatriés qu'ils fassent bien leur travail en attendant la relève. Mais ce n'est pas l'essentiel. Parce qu'en une génération nous pouvons former des Sénégalais qualifiés — il y a des écoles pour cela. Ce qu'on n'apprend pas dans les écoles est la conscience professionnelle. C'est une affaire de culture et cela prend du temps. Nous devons nous en préoccuper constamment. Je crois que je donne l'exemple. Je demande aux ministres, aux hauts fonctionnaires, aux cadres supérieurs d'en faire autant, avec plus ou moins de succès. Ceux qui ne le font pas ont des excuses. Les Français n'en ont pas, puisqu'ils ont hérité cette vertu de leurs aïeux. Alors, soyez exemplaire et exigeant sur ce point. Vous serez parfois déçu ; souvent. Soyez persévérant. »

Persévérant... Le Président m'a donné d'autres leçons sur le temps. Comme je lui parlais d'envoyer des stagiaires en France pour trois mois, il se récria : « Mais non, ce n'est pas assez ! Vous êtes trop jeune, peut-être, trop Européen surtout, donc trop pressé. En trois mois, ces jeunes gens apprendront sans doute quelque chose d'utile pour leur métier ; ils manqueront l'essentiel, qui est d'assimilation culturelle. Pour cela il faut au moins un an : le

tour des saisons. » A l'aune des fonctions que Senghor lui assignait, l'assistance technique pouvait s'éterniser. Ma relève étant en place et légitimement impatiente, il me fallut deux ans pour convaincre Senghor, non que j'avais raison de considérer ma mission comme achevée, mais de me laisser partir en admettant que je n'avait peut-être pas entièrement tort.

Un autre aspect du même et unique désaccord date du début et il est peut-être encore plus significatif. « Vous serez mon conseiller, chef du service de presse et de documentation de la présidence, m'annonça le chef de l'État, et mon porte-parole. » Je contestai la dernière fonction, arguant qu'il y avait un ministre de l'information, porte-parole du gouvernement, et que de toute façon, plus de huit ans après l'indépendance du Sénégal, ce n'était pas la place d'un expatrié. Senghor refusa d'en convenir, mais, dans la pratique, cela s'arrangea. Je ne fus pas appelé à faire des déclarations officielles ; dans ce domaine, je fus chargé surtout des contacts avec la presse étrangère. A la longue, je compris les raisons : journaliste, j'entretenais une certaine connivence avec mes confrères ; assistant technique, j'étais plus libre de ma parole qu'un fonctionnaire sénégalais soucieux de sa carrière. Ce n'était peut-être pas une situation très saine, mais c'était efficace.

« Ah Gaillard, vos journalistes ! » Je connaissais la réplique qui m'attendait quand je transmettais une demande d'interview émanant d'un confrère annonçant son arrivée dans quarante-huit heures, et la suite : « Quand je dois aller à Paris ou ailleurs, je prends mes rendez-vous au moins deux mois à l'avance... » Je savais que, si c'était possible, il y aurait une solution, car le Président aimait beaucoup s'entretenir avec des journalistes. Je savais aussi que l'indignation n'était pas feinte, de la part du chef d'État le plus appliqué de la planète à l'établissement et au respect de son emploi du temps. Jusqu'à la manie, cela venait de la volonté d'être exemplaire, quitte à exagérer.

Une fois, une seule, en sept ans, mon audience du mercredi à 15 heures eut plus de dix minutes de retard. Senghor s'en montra fâché contre lui-même, de n'avoir pas été capable de mettre fin, au terme de la demi-heure précédente, aux propos d'un bavard. Ces audiences, il faut en parler.

Entre 14 h 55 et 15 h 5, la sonnette retentissait dans l'antichambre. Privilège des proches collaborateurs et de quelques familiers : je n'avais pas

attendu dans le sinistre salon, mais dans le bureau de l'aide de camp ou dans celui des secrétaires. A part cela, le protocole était le même que pour tous les visiteurs. L'huissier ouvrait la porte et m'annonçait. Le Président se levait pour m'accueillir ; à la fin de l'entretien, il me raccompagnerait jusqu'à la porte. Précision : lorsqu'il m'appelait ou que je voulais lui parler d'une affaire urgente entre deux audiences, point d'huissier : je passais par la porte du secrétariat...

Presque toujours, la demi-heure commençait par un monologue de Senghor, prélude à une conversation sur n'importe quel sujet : une affaire politique ou économique qui le préoccupait, mais aussi bien un livre qu'il lisait, l'actualité mondiale, un voyage qu'il préparait, l'insouciance des Bantous, l'inefficacité moralisante de la gauche française... Souvent une confiance, ainsi, rentrant d'un voyage officiel en Suède, alors que, par le hasard de l'agenda, j'étais son premier visiteur, ce cri du cœur : « Écoutez, si c'est cela la société socialiste vers laquelle nous tendons, vive le sous-développement ! » Parfois, le temps passait ainsi, et je restais avec ma liste d'affaires en cours : « Y a-t-il quelque chose d'urgent, ou tout cela peut-il attendre la semaine prochaine ? »

Qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agissait pas d'éluder ou d'ajourner. La capacité de Senghor de se montrer attentif à n'importe quel sujet dont voulait l'entretenir un visiteur comme s'il se fût agi de l'affaire la plus importante du mois était prodigieuse. En juin 1969, je n'étais pas à Dakar depuis longtemps quand une grève générale dégénéra en début d'émeute. Mon audience venait immédiatement après une réunion de la cellule de crise. Je trouvai le président de la République, qui venait de décréter l'état d'urgence, pleinement disposé à s'intéresser à tous les détails de je ne sais quel problème de statut des journalistes ou de diffusion de la revue de presse de la présidence.

Ouverture, disponibilité, organisation et méthode. Le verbe, toujours, avec la redondance qui sied au professeur, mais jamais gratuit : pour expliquer, pour convaincre, pour faire agir ou réagir, pour faire parler aussi. Car le maître de la parole, s'il lui arrivait de s'écouter parler, savait entendre la voix des autres.

# Senghor et le Liban

*Charles Helou (Liban)*

<sup>54</sup> **En** 1966, Léopold Sédar Senghor nous avait fait une visite au Liban. Dès son arrivée chez nous, il répondit à son discours de bienvenue en rendant hommage à nos Libanais installés au Sénégal : « Le Liban a joué un très grand rôle, vous le savez mieux que moi, dans l'élaboration de la culture méditerranéenne, et pendant six ans, j'ai été professeur de langues classiques, de grec et de latin. Et puis, il y a le rôle que vous jouez ici dans cette partie du Proche-Orient : vous êtes les plus arabes et en même temps, vous êtes les plus universalistes... »

Je lui répondis : « ... notre rencontre affirme surtout une communauté de vues sur l'homme et sur le monde. Élargies aux dimensions d'un humanisme intégral, comment nos relations ne seraient-elles pas ce qu'elles sont puisque, à nos latitudes respectives, nous avons, vous et nous, assez de clairvoyance et de tendresse pour admirer et pour aimer ce que vous appelez "l'arc-en-ciel des visages neufs de nos frères"... Nous avons écouté avec admiration les messages par lesquels vous invitez vos compatriotes musulmans et chrétiens "à fonder leur indépendance et leur unité sur leur foi commune en un Dieu unique". C'est une erreur de croire que le problème est de domestiquer la nature et non de perfectionner l'homme. A travers bien des vicissitudes, en dépit des épreuves — dont la plus cruelle persiste à nos frontières du Sud —, notre Orient arabe, sans cesse convoité, a toujours triomphé des tentatives d'hégémonie sous quelque forme qu'elles se soient présentées... »

Le président Senghor répondit : « Tour à tour doucement ou violemment sollicité par le désert et la montagne, par la montagne et la plaine, par la plaine et la mer, par le marin et le commerçant, par le paysan et le pas-

teur, par le poète et le philosophe, par le christianisme et l'islam, plus dramatiquement par l'Orient et l'Occident, comment le Liban n'aurait-il pas choisi de rester lui-même ? De rester au carrefour de tous les appels et de répondre, en même temps, à tous : pour partir à la conquête de toutes les richesses du monde. »

Dans sa nomination de docteur *honoris causa* à Beyrouth, Léopold Sédar Senghor dit : « Votre projet est de redonner aux Arabes, avec la connaissance et la fierté de leur passé, le goût de l'expansion ; mieux : de l'approfondissement spirituel. L'Afrique a toujours fait partie de la Méditerranée. Ibn Khaldoun était Africain et Averroès à moitié. Vous pouviez d'autant moins, vous, Libanais, vous désintéresser de la question que, de tout temps, vous avez fondé, en Afrique, des colonies, dont la plus célèbre fut Carthage, qui m'a fait, avant-hier, son citoyen d'honneur, et dont la troisième est, aujourd'hui, la colonie libanaise du Sénégal. »

55

Je retrouvai le président Senghor six ans après, à Dakar ; j'avais terminé mon mandat présidentiel, devenant président de l'Association des parlementaires de langue française. Le président Senghor m'accueillit en même temps que mes collègues en nous disant dans un brillant discours : « L'Europe tente de réaliser son unité sur la base d'une communauté économique fondée sur la complémentarité de ses cultures et la mise en commun de ses ressources matérielles comme de ses inventions techniques. L'Afrique rassemble, du Nord au Sud, les énergies créatrices de ses peuples pour sortir progressivement d'un état de sous-développement qui, pendant plusieurs siècles, a ralenti sa marche vers le progrès. L'Amérique et l'Asie, très précisément les USA, l'URSS et la Chine, prenant enfin conscience des méfaits de la guerre, chaude ou froide, amorcent un rapprochement positif malgré les soubresauts actuels en Indochine et au Moyen-Orient... »

Dans une conférence faite à Beyrouth, Léopold Sédar Senghor disait aussi : « La négritude n'est ni racisme ni négation de soi. Elle est enracinement en soi et confirmation de soi : de son être. [...] il s'en suit que, dans le pré-vivant, les lois physico-chimiques demeurent valables tandis que dans le vivant, à mesure que nous montons de la plante à l'animal et de celui-ci à l'homme, la psyché se hausse en conscience pour se faire et s'exprimer dans la liberté. "Se faire", c'est-à-dire se réaliser, au-delà du bien-être matériel,

dans le plus-être spirituel. Se réaliser, je veux dire développer harmonieusement les deux éléments complémentaires de l'âme : le cœur et la tête, la raison intuitive et la raison discursive. La culture sous-tend toutes les activités humaines. Nous la trouvons au commencement et à la fin du développement comme raison et but ultime de ce même développement. Voilà pourquoi la coopération sénégalaise est, dans tous les domaines et avec tous les peuples, en même temps politique et culturelle, économique et encore culturelle. Le Sénégal, terre du dialogue, est une triple coopération noire, africaine et internationale. »

56 Le président Senghor cite Heisenberg qui nous a appris, comme Pierre Teilhard de Chardin, que l'objectivité était une illusion et que nous ne pouvions observer les faits sans les modifier ; d'autres, qu'à l'échelle de l'infime, comme de l'immense, les particules agissaient les unes sur les autres. Dès lors, les lois physico-chimiques, pas plus que les choses, ne pouvaient nous apparaître comme immuables. Même dans le seul domaine et à la seule échelle où elles étaient valables, elles n'étaient que des approximations assez grossières, voire des probabilités. Il suffisait de gratter l'écorce des choses, des faits, pour ouvrir des horizons d'instabilité, qui défient nos instruments de mesure, sans doute parce que ceux-ci ne sont que mécaniques : matériels.

Depuis les *Chants d'ombre* aux *Hosties noires*, depuis les *Éthiopiennes* aux *Nocturnes*, et en prose depuis la première *Liberté* jusqu'à la cinquième, je crois avoir relu tout Léopold Sédar Senghor. Il y a autre chose encore. Au Liban, un éditeur libanais avait déjà édité un ouvrage remarquable de Léopold Sédar Senghor intitulé *Négritude, arabité, francité*.

Déjà, dans un de ses premiers recueils sur la négritude et l'humanisme, le président Senghor écrivait : « la négritude est l'ensemble des valeurs culturelles du monde noir... pour le présenter au monde comme une pierre d'angle dans l'édification de la civilisation de l'universel... ».

Et même avant son départ pour l'Académie française, Senghor avait accepté de publier, avec moi, un communiqué commun sur la guerre du Liban. Nous étions pleinement d'accord sur le texte, nous n'avions qu'un problème, celui du nombre et de l'emplacement des virgules (oui des virgules) ; le président Senghor leur donnait une importance majeure.

Puis-je ne pas le trahir en citant ses propos tirés des *Épîtres à la*

*princesse* : « O ma nuit ! O ma blonde, ma lumineuse sur les collines. Mon humide au lit de rubis, ma Noire au secret de diamant... » Et ceci, des *Éthiopiennes* : « Je sais ses ressources pour l'avoir goûté, mâché, enseigné et qu'il est la langue des dieux... le français, ce sont les grandes orgues, qui se prêtent à tous les timbres, à tous les effets, des douceurs les plus suaves aux fulgurances de l'orage. Il est, tour à tour ou en même temps, flûte, hautbois, trompette, tam-tam et même canon... »

Léopold Sédar Senghor ? Un maître.

# Je ne veux pas rendre hommage à Senghor...

*Ahmadou Kourouma (Côte d'Ivoire)*

<sup>58</sup> **Mes** relations avec le président Senghor ont connu des hauts et des bas ; elles n'ont pas toujours été idylliques.

Jeune, j'ai beaucoup aimé l'œuvre du grand poète. J'avais dix-huit ans, j'étais à Bingerville, à l'école primaire supérieure. Bingerville était le centre d'une région de vastes plantations coloniales dans lesquelles besognaient les indigènes, travaillant de force. Bingerville était le centre de la répression coloniale et du racisme. Notre professeur de français disait que nous, Nègres, ne pourrions jamais maîtriser le français. Parce que la maîtrise du français passait par la distinction dans la prononciation des *é* et *e*. Distinction que nous ne réussirons jamais à réaliser, à cause de nos lèvres lippues. Nous étions désespérés, quand un de nos camarades nous a rapporté l'information qu'un Sénégalais, aussi noir et lippu que nous, était agrégé de grammaire et enseignait le français aux Français de France. Pour nous c'était un espoir, une revanche. Senghor était un messie. Activement, nous nous sommes mis à rechercher les poèmes de Senghor, à les apprendre, à les déclamer, à les conserver sur nous comme des gris-gris. Nos recherches nous amenèrent à rencontrer, à connaître le poème de *Hosties noires*, « Prière à la paix », dans lequel Senghor écrit :

« Seigneur, pardonne à l'Europe blanche...

Oui, Seigneur pardonne à la France...

Oh ! Seigneur éloigne de ma mémoire la France qui n'est pas la  
France... »

Ce n'était pas possible ! Nous étions déçus. Pour nous qui vivions la répression coloniale la plus abjecte, c'était une trahison. Nous ne pouvions pas pardonner. Nous nous sommes dit que Senghor, qui était un Sénégalais, citoyen français, ne connaissait pas les travaux forcés, ne vivait pas les peines et les humiliations de l'indigénat. Il ne connaissait pas nos réalités, nos souffrances. Senghor n'était pas des nôtres.

Ce poème m'a éloigné de Senghor. Cet éloignement a continué pendant mes années universitaires en France. Je suis d'une génération qui avait considéré la négritude comme une doctrine dépassée. L'éloignement s'est poursuivi dans la politique. Senghor était socialiste ; nous étions pour la collectivisation, la libération par la violence.

59

C'est quand Senghor a institué le multipartisme, et surtout quand il a abandonné le pouvoir pour se consacrer à la culture, que j'ai repris Senghor. Senghor le visionnaire. Senghor le précurseur. J'ai à nouveau aimé Senghor, à nouveau apprécié Senghor. A la parution de mon dernier roman, Senghor m'a écrit pour me féliciter. Je devais lui rendre une visite lors d'un déplacement à Paris.

Cela étant dit, je ne veux pas rendre hommage à Senghor ; je ne rendrai pas hommage à Senghor pour deux raisons.

Le première est que je suis Malinké et chez nous, les Malinké, à l'occasion des anniversaires des princes comme Senghor, ce sont les griots qui disent le *fassa*, qui rendent hommage. Pas des hommes de mon clan. Le prince offre à chaque griot une femme et un cheval. Je ne suis pas un griot.

La seconde raison est la vanité, l'inanité de mes hommages à Senghor. Je le sais d'avance. Que peuvent ajouter, apporter mes hommages à qui Dieu déjà a tout donné ? Dieu l'a gratifié de la longévité, du pouvoir suprême, du talent, de la fortune, des enfants, de nombreux disciples, du respect universel. Le monde entier le sait et le dit. A quoi peut servir de le dire encore, de le répéter à mon tour ?

En revanche, plus qu'une femme et un cheval, plus que les hommages, je demanderai des bénédictions à Senghor. Nous devons solliciter des bénédictions de Senghor.

Senghor a obtenu tout ce qu'on peut demander à Allah. Il est vieux, il est devenu un vieillard, un messie. Ses paroles ne peuvent pas tomber.

Toutes ses bénédictions sont sûrement entendues et agréées par le Tout Puissant...

Senghor ! Dieu vous a gratifié de l'intelligence et de la chance. Répandez sur nous, Senghor, des bénédictions afin que nos enfants aient de la chance et de l'intelligence égales à celles qui ont été les vôtres quand vous étiez jeune. Amen !

60 Senghor ! Dans les années 30 et 40, les Nègres étaient considérés comme des sous-hommes, sans culture, sans dignité. Avec d'autres intellectuels nègres vous avez forgé le concept de négritude qui a permis aux nègres de lever la tête, d'être fiers de leur race et de leur pays. Nous sommes actuellement, en Afrique, rongés par l'afropessimisme, nous doutons de nos possibilités de maîtriser la conjoncture, de nous en sortir seuls. Senghor ! appelez sur nous des bénédictions afin que Dieu inspire d'autres Africains comme il vous a inspiré, pour que naisse un nouveau concept qui nous permettra de balayer le doute qui nous empêche de nous attaquer aux obstacles qui entravent notre développement. Amen !

Senghor ! dans les années 80, tous les chefs d'État africains étaient des dictateurs, des présidents de partis uniques. Tous appliquaient le pouvoir personnel, tous considéraient le pays comme leur propriété. Ils étaient tous, plus ou moins, des présidents à vie. Vous avez démissionné, Senghor, pour montrer l'exemple et aider à l'avènement du multipartisme. L'Afrique, aujourd'hui, vient de s'apercevoir que le multipartisme n'est pas la démocratie. Senghor ! Appelez sur nous des bénédictions, afin que les chefs d'État actuels au pouvoir, par des exemples de comportement, aident l'Afrique à marcher vers la vraie démocratie. Amen !

Senghor ! Dieu vous a gratifié de quatre-vingt-dix ans, de la longévité. Le sida, aujourd'hui, en Afrique, fauche beaucoup de nos jeunes. Bénissez nos jeunes pour que Dieu leur accorde la longévité. Éteins le sida. Amen !

Abidjan, le 5 octobre 1996

# Un témoignage personnel

*Torben Krogh (Danemark)*

... Un témoignage pour dire comment un jeune étudiant au lycée de Copenhague, au Danemark, a rencontré la poésie de Léopold Sédar Senghor, il y a presque quarante ans. Ce que cela a signifié pour lui, et comment cette poésie a modelé son esprit et ses pensées alors qu'il continuait à suivre de loin ce qui se passait sur le continent africain.

Léopold Sédar Senghor a été traduit très tôt au Danemark. De même que Césaire. C'est, je suis fier de vous l'apprendre, une solide tradition dans le monde des lettres danoises. Parmi plusieurs autres auteurs qui ont été ainsi traduits, j'aimerais citer Henri Lopes.

La traduction de Senghor et de Césaire, faite par un éminent poète danois, est agréable. Nous étions un petit groupe d'amis — de 15, 16 ou 17 ans — à partager une passion commune pour la poésie. Lire et découvrir Léopold Sédar Senghor fut pour nous une révélation. Nous en fûmes profondément impressionnés et profondément émus.

Mais pourquoi donc ? Jeunes, nous étions d'une culture très différente, vivant dans une société des rives nord du continent européen. Quelles furent les raisons de notre fascination pour ce grand poète de la négritude ?

Je suis déjà convaincu que, pour y répondre, il faut évoquer la notion d'humanisme.

Ces poèmes résonnaient d'un appel profond à la dignité, à la fierté d'appartenir à la race humaine. C'étaient là des poèmes empreints d'un sens aigu de fraternité, d'amour et de respect envers chaque homme, envers chaque femme. Les ayant lus, nous les avons bien accueillis non sans en avoir âprement discuté. C'était vers la fin des années 50. Nous étions des adoles-

cents en pleine émancipation, cherchant comment nous situer en tant qu'individus. Ce que nous avons lu était un autre message d'émancipation. L'émergence de l'Afrique continent libéré.

C'était aussi un message de la fierté d'être. On l'avait baptisé négritude bien avant que nous ayons entendu parler du slogan « c'est beau d'être noir ». Mais c'était, pour sûr, un message de résonance universelle : soyons fiers de qui nous sommes.

Mais toutefois, ce n'était pas qu'un message. C'était aussi le rythme. Léopold Sédar Senghor avait noté : « Je m'habille en Européen et les Américains dansent au son du jazz qui est né de nos rythmes africains. »

62

Toutefois, ce n'étaient pas que les Américains. Nous, jeunes Européens, nous avons aussi, à l'époque, dansé en écoutant les rythmes d'origine africaine, à l'instar de la jeunesse d'aujourd'hui.

Nous étions aussi, sans conteste, séduits par le rythme de ces poèmes. Le rythme est intimement lié au battement du cœur. Et chez l'être humain, quoi de plus universel que le battement du cœur ?

Parmi ces poèmes demeurés présents dans ma mémoire, j'aimerais en citer un. Je prends la permission de le faire directement en français pour rendre hommage à cette si belle langue. Il s'agit du « Chant du printemps » que le poète a écrit « pour une jeune fille noire au talon rose » :

Des chants d'oiseau montent lavés dans le ciel primitif  
 L'odeur verte de l'herbe allègre monte, avril !  
 J'entends le souffle de l'aurore émouvant les nuages blancs de mes  
     rideaux  
 J'entends la chanson du soleil sur mes volets mélodieux  
 Je sens comme une haleine et le souvenir de Naëtt sur ma nuque  
     nue qui s'émeut  
 Et mon sang complice, malgré moi, chuchote dans mes veines.  
 C'est toi, mon amie — ô ! Écoute les souffles déjà chauds dans  
     l'avril d'un autre continent  
 Oh ! Écoute quand glissent, glacées d'azur, les ailes des hirondelles  
     migratrices  
 Écoute le bruissement blanc et noir des cigognes horizontales à  
     l'extrême de leurs voiles déployées

Écoute le message de l'Afrique lointaine et le chant de ton sang  
J'écoute la sève d'avril qui dans tes veines chante.

Peu de temps après la découverte de cette belle poésie survint la grande vague des indépendances africaines. Nous vîmes dans Léopold Sédar Senghor le portrait *du* chef de file de l'Afrique francophone. A la fois poète et homme d'État. C'était la combinaison même qui incarnait l'humanisme.

Et, à la différence de bien d'autres, il n'a pas trahi les espérances placées en lui. Aujourd'hui, le Sénégal porte la marque de son esprit d'ouverture, de justice et de tolérance.

Après deux décades comme président, il arriva à la conclusion, sage et clairvoyante, qu'une passation de pouvoir était nécessaire. Il a ainsi démontré qu'il était possible que cela se passe dans la sérénité.

Ce processus datant de 1980 au Sénégal m'est revenu à la mémoire plus de dix ans plus tard, lorsque le célèbre écrivain allemand Hans Magnus Enzensberger publia un essai bien réfléchi sur ce qu'il qualifia de « héros de la retraite ». Mikhaïl Gorbatchev, qui a eu le courage de faire ce qui aurait dû être fait depuis longtemps déjà, Frederic de Klerk, qui a fait montre du même courage en Afrique du Sud, et Vaclav Havel également — un dramaturge-président —, qui veilla à ce que la partition de la Tchécoslovaquie se passe de manière pacifique et civilisée.

Dix ans avant, Léopold Sédar Senghor a démontré ce que c'est d'être un « héros de la retraite ». Il n'y a aucun doute que cela requiert plus de courage et plus de sagesse que d'être un « héros de la conquête ». En d'autres mots, il incarne la véritable pensée humaniste appliquée à des affaires de l'État de la plus haute importance politique.

Ainsi, la notion de négritude n'était d'aucune manière une notion de conquête ou de domination. Au contraire, c'était une arme pacifique, humanitaire et artistique pour combattre la domination.

Léopold Sédar Senghor a brandi l'idéal de la « civilisation de l'universel » sans jamais fléchir. Mais une telle civilisation n'est possible que si elle s'établit dans une foule de cultures à la rencontre des esprits et des âmes sur une base d'égalité.

Je conclurai en combinant deux brèves citations de Léopold Sédar

Senghor : « Pour participer à cette civilisation, quelqu'un doit *être*. Mais pour être davantage, quelqu'un doit *s'ouvrir aux autres*. La civilisation au XX<sup>e</sup> siècle est universelle. Aucun peuple ne peut vivre sans les autres. »

Ces mots, très certainement, se sont révélés vrais pour le XX<sup>e</sup> siècle. Mais ils sont également valables pour tous les temps.

# Il parlait en frère...

*Werner Lambersy (Belgique)*

**I**l est né d'une terre que je ne connais pas, dont je ne sais rien, où jamais je ne suis allé. D'un continent aux forêts, aux savanes, aux odeurs d'origines et d'humus, aux fleuves comme des verges vers la mer, aux eaux comme des promesses sous le désert, dont je n'ai pu frémir et rêver grâce à lui qu'en naufragé, devant, dans le lointain, la ligne tremblée d'une île vaste et verte, qu'un souffle, fraternel et profond, annonçait parmi les chants solitaires de l'immense et l'hyménée mêlée des voix menaçantes du monde.

Il parlait en frère à ses frères avec lucidité, franchise et sans désespérer, en frères aussi à ceux qui n'étaient pas ses frères parce qu'ils étaient encore dans l'aveuglement et la surdité de n'être pas eux-mêmes, mais des machines de pouvoir, de richesses et d'égoïsmes.

Il éveillait les rythmes, ceux que chaque mère a pour l'enfant, chaque amante pour l'amant, et chaque être en lui-même pour achever sa naissance à peine commencée. Il réveillait les cycles endormis, où l'homme, qu'il ait face de jour ou face de nuit, mais né des mêmes étoiles, dansait pour la part qui lui manquait de l'autre qu'il l'appelle dieu, amour ou simplement humanité.

Il remettait les peuples dans les traces perdues l'un de l'autre par le trop, et parfois le trop peu de passages. Il était — temps qui dure —, il sera — temps sans fin —, le père, le sage, le vieux, « l'ancien » hors d'âge et du remueménage des circonstances : dans le mariage en somme du moderne et de l'immémorial. C'est ainsi que je le vis, il y a trente ans à Knokke, Président, entouré d'une garde noire impressionnante de beauté, d'élégance et de fierté, poussant lui-même les portes pour s'asseoir, poète parmi les poètes, au milieu

du cercle des plus jeunes, et parlant poésie comme celui que le mystère habite tout entier et rend plus modeste. C'est ainsi que je l'ai revu en France, repoussant les fastes reconnaissants et les honneurs familiers. Encore là ne donnait-il pas de leçon, mais sa lecture des griots africains comme des aèdes grecs, des carillonneurs de mots surréalistes comme des tambourinaires plus secrets du verbe.

Sa silhouette s'inscrit désormais dans le théâtre d'ombres de tous nos poèmes, l'écho de sa voix dans toutes les vallées où marche sans fin la longue cohorte de ceux qui font de la parole le frisson du silence des astres et du murmure obstiné de la mémoire la gloire anonyme de notre précarité.

# Mon Senghor

Henri Lopes (Congo)

**I**l est entré dans ma vie à la fin des années 50, au temps des études en Europe. Je savais presque tout de la littérature française, beaucoup de la gréco-latine et des bribes de la littérature mondiale. Nul ne m'avait dit que des Nègres avaient écrit.

Je découvris, dans la bibliothèque du foyer des étudiants de l'Afrique-Équatoriale française, la fameuse *Anthologie de la poésie nègre et malgache*. Elle ne m'a jamais quitté depuis.

C'est en lisant Senghor que ma génération a pris conscience de ce qu'on nomme aujourd'hui notre identité. Sans doute y a-t-il eu des malentendus et nous sommes-nous empressés de critiquer le maître. C'était avec la violence, le bouillonnement et la présomption de nos vingt ans. Lorsque, plus tard, procédant à la relecture du sage de Joal, à la lumière de la vie et de l'histoire de notre continent, lorsque, pour tout dire, nous avons mieux soupesé sa parole, nous sommes venus en pèlerinage l'écouter avec plus d'attention. C'était pour constater alors qu'il avait le triomphe discret, ou plutôt qu'il se gardait de tirer motif de victoire. Modestie dans le triomphe ? Plus que cela : il nous infligeait une leçon de noblesse. Senghor, c'est l'aristocrate dans l'acception grecque du terme, je veux dire « le meilleur ». C'est pourquoi, en célébrant sa fête à Joal puis à Dakar, ensuite à l'UNESCO et à Verson, c'est plus qu'un hommage que nous lui avons rendu, c'est notre profonde affection à l'aîné que nous avons voulu exprimer.

Les vers et la pensée de Senghor sont nègres. Ils célèbrent le Sénégal et l'Afrique, mais ils ont aussi une résonance métisse, une substance qui les rend précieux à des sensibilités moulées dans d'autres cultures. Quand

Senghor se dit Nègre, insensé qui ne comprend pas qu'il est aussi Amérindien, Indien de Calcutta, Européen et Arabe.

Léopold Sédar Senghor c'est peut-être, au bout du compte, l'ouverture à tous les vents. Il n'est aucun message du patrimoine culturel de l'humanité qu'il ait refusé d'entendre. Il a fait son miel de toutes les philosophies et de tous les témoignages depuis Aristote jusqu'à Teilhard de Chardin et Karl Marx, en passant par Hérodote, la Bible, le Coran, la tradition orale négro-africaine. Mais il n'a reçu aucun d'eux passivement. Il a filtré leurs messages et en a dégagé une matière qui constitue sa signature inimitable, irremplaçable, irréductible.

68

Il serait périlleux de vouloir ici concurrencer tous ceux qui l'ont connu et ont témoigné durant ces journées, ou tous ceux qui se sont consacrés à étudier son œuvre durant des années et nous ont livré le résultat de leurs recherches.

J'ai écouté avec attention les uns et les autres.

Tous m'ont appris des aspects de l'œuvre et de l'homme que j'avais mal perçus, tous m'ont donné envie de le relire mais aucun n'a dit mon Senghor intérieur.

En résumant le poète de manière trop lapidaire, je dirai qu'il est celui qui m'a le premier fait parvenir à la maturité de mon être. Il est ce passeur grâce à qui j'ai assumé mon métissage, grâce à qui ma condition a cessé d'être une déchirure pour se muer en richesse. De lui je tiens le seul message que j'aime à répéter obstinément à mes enfants et à leurs enfants : où que vous soyez, qui que vous deveniez, n'oubliez jamais nos ancêtres, nos frères noirs, notre Congo et nos royaumes bantous.

Dieu a prêté longue vie à Léopold Senghor, la postérité offrira une vie encore plus grande à son œuvre.

# Action Sahel Nord/Sud

*Père Michel Lunardini (France)*

**Nous** étions en 1972. Comme tous les missionnaires étrangers, je venais d'être expulsé de Guinée fin mai 1967 par le président Sékou Touré et, après un bref passage au Mali, je me retrouvais au Sénégal attelé à la tâche de promotion religieuse et sociale des ménages-catéchistes : agricole pour les hommes et ménager pour les femmes.

Brusquement, on me demanda de devenir le secrétaire national de Caritas-Sénégal, au moment précis où l'hivernage n'ayant presque pas eu de pluie, les récoltes étaient quasi inexistantes. Durant cette période de quatre ans, j'ai eu la chance de connaître le président Senghor et, j'ajoute, son épouse. Nous avons créé une structure assez stricte de délégués régionaux de Caritas à travers les régions pour assurer le suivi des aides alimentaires, et progressivement une grande confiance nous fut accordée par le Gouvernement, le premier ministre Abdou Diouf et le président Senghor.

Peu à peu, tous les donateurs américains, russes, européens ont reconnu le sérieux du suivi associatif discret et efficace qui voulait honorer la confiance du Président, du Premier Ministre et du Gouvernement.

Dans les trois années les plus cruciales, aucune anomalie de la part de nos délégués, sauf à la veille de Noël, où il semble bien que quelques sacs de lait en poudre se soient répandus insidieusement chez un commerçant de Dakar. L'affaire eut une suite... positive.

Le bras du Président et de son épouse Colette fut encore actif lors de l'arrivée d'une foreuse (allant jusqu'à 600 mètres de fond) pour donner des points d'eau potable à travers le pays, côte à côte avec le Ministère de l'hydraulique.

Fiers d'avoir été sélectionnés parmi toutes les Caritas du Sahel, nous pensions avoir la partie gagnée.

Arrive un courrier de Caritas-Suisse mandatée pour cette action Sahel. Onze questions assez trapues. Que fait un secrétaire général qui a besoin d'une demi-douzaine de ministères pour répondre ?

Réponse : voir le président de la République et son épouse.

Ce qui fut fait.

Dans la journée, la présidente Colette s'empara du dossier et avec la complicité de Son Excellence Abdou Diouf, alors Premier Ministre (et beaucoup de contacts téléphoniques), la Présidente nous fit amener la réponse dans les 48 heures. J'avais déposé le dossier un mercredi et le samedi midi un motard de la Présidence arrivait avec la réponse aux onze points dûment signée par les autorités.

En Suisse, les gens ont dû penser qu'à Dakar les responsables de Caritas-Sénégal (Dr François Dieng) étaient vraiment forts.

La vérité vraie est que le Président, son épouse et le Premier Ministre veillaient.

Cette communication n'a rien à voir avec la grammaire et la poésie mais veut montrer que le député-paysan Léopold Sédar Senghor, le président-paysan Léopold Sédar Senghor, voulait rester paysan, proche des populations.

Et il savait demander conseil.

Au point qu'un jour on m'adressa un message du palais : « Que faut-il faire pour les sinistres de la sécheresse ? Si vous avez des propositions à faire c'est le moment. »

J'ai répondu une page, aidé d'un expert, mais ça n'a pas marché.

L'année suivante même question du Président et cette fois cela a marché.

D'où création du Commissariat à l'aide aux sinistrés devenu ultérieurement Commissariat à la sécurité alimentaire.

Tout ne fut pas parfait mais il faut reconnaître qu'il y eut là grâce au président Léopold Sédar Senghor et à son équipe (il se souvient certainement d'une partie de tout cela) un pas réel en avant au bénéfice des populations en difficulté.

Ultérieurement j'eus bien souvent à m'ouvrir au président Senghor de divers problèmes.

Et je me vois arriver au 9<sup>e</sup> étage du building administratif dans le bureau du « bras droit » Son Excellence Abdou Diouf et m'entendre dire au nom du Président : « Tout est accordé. »

# De la part du maire de Joal-Fadiouth *Déclaration de Joal-Fadiouth*

72

*Paul Ndong* (Fadiouth/Sénégal)

« Une collectivité, pour être nation, n'exige pas que tous ses membres soient toujours d'accord : ce n'est pas une série de robots. Elle exige que malgré les différends et différences de ses membres, leur vie en commun soit préférée à toute autre vie, que ces différends et différences soient utilisés au départ pour leur suppression et le renforcement de la vie communautaire. »

(L. S. S., message, 31 décembre 1960)

**Fidèles** à ces vœux du président-poète, nous jeunes de Joal-Fadiouth en union avec les jeunes des 10 régions du Sénégal, réunis à l'occasion des manifestations marquant le 90<sup>e</sup> anniversaire du président Léopold Sédar Senghor, en ce jour solennel du 10 octobre 1996 autour d'un forum sur le thème : « l'unité nationale dans la diversité : ethnies et nation au Sénégal ». A l'issue des communications et des échanges, faisons la déclaration suivante :

Conscients,  
de l'importance du patrimoine culturel que le président-poète a légué aux  
jeunes générations à travers ses œuvres littéraires et son engage-  
ment politique ;  
du besoin de plus en plus important d'un dialogue permanent entre adultes et  
jeunes dans une reconnaissance de l'identité culturelle ;  
du rôle moteur de la jeunesse pour faire face aux défis auxquels notre pays  
est confronté par une implication effective aux solutions du chan-  
gement ;  
nous engageons à perpétuer l'idéal senghorien fondé sur l'enracinement dans  
nos propres valeurs pour consolider la paix et la solidarité nationale dans la  
pluralité et participer à l'édification de la civilisation de l'universel.

73

Joal-Fadiouth le 10 octobre 1996

# Un voyage à Dakar

*Jean Orizet* (France)

<sup>74</sup> **En** décembre 1980, Léopold Sédar Senghor, alors président de la République du Sénégal, eut l'idée inattendue et généreuse d'inviter l'Académie Mallarmé, dont il est membre, à se rendre à Dakar pour y tenir son assemblée générale. Cas unique dans les annales de l'Académie, l'événement mérite d'être rapporté à l'occasion de l'hommage rendu au grand poète pour ses 90 ans.

Tous les académiciens ne purent se déplacer ; seuls douze d'entre eux nous firent le voyage : le regretté Guillevic — il était alors président de notre compagnie —, Jean-Claude Renard, Pierre Oster-Soussouev, Robert Mallet, Georges-Emmanuel Clancier, Marcel Béalu, Anise Koltz, Jacqueline Frédéric-Frié, Denis-Paul Bouloc, Robert Sabatier, Pierre Seghers et moi-même enfin, qui, après Guillevic et Alain Bosquet, préside aujourd'hui aux destinées de l'Académie Mallarmé. Presque vingt ans ont passé. Je voudrais, ici, me souvenir.

Nous prîmes place dans le Boeing présidentiel, et jamais avion officiel ne dut résonner de tant de rires et de poèmes joyeux ; le champagne qui nous était servi concourait, sans nul doute, à cette bonne humeur ! Dès l'arrivée, puis pendant les trois jours que dura notre visite, nous vécûmes ainsi qu'en un rêve : tapis rouge, garde d'honneur sabre au clair, limousines avec escorte, séance solennelle dans la salle du Parlement sénégalais, dîner d'honneur au palais présidentiel, réception à l'université, résidence dans un somptueux hôtel, visites en grand appareil. Jamais, de mémoire de poète, on ne vit baladins — fussent-ils de l'Académie Mallarmé — traités à l'égal de chefs d'État.

Notre hôte, dont nous hésitions toujours sur la façon de s'adresser

à lui, passant du « Monsieur le Président » au « cher collègue » ou encore, et plutôt « cher Léopold Sédar Senghor » fut avec nous d'une gentillesse et d'une civilité exquises. A travers l'Académie Mallarmé, c'était la poésie tout entière qu'il voulait honorer, qu'il entendait mettre à la première place. Il en fut ainsi. Pour cela, je le remercie de nouveau. Jamais nous ne l'oublierons.

Après l'ouverture de l'Assemblée générale par le président Guillevic, Léopold Sédar Senghor prit la parole et, une fois de plus, ses mots devinrent poésie puis oiseaux prenant leur envol. Cet amour de la langue, cette passion lyrique associée à la rigueur du grammairien nous furent offerts ce jour-là dans la salle des séances du Parlement où étaient présents, autour des poètes, ministres, députés et hauts dignitaires de l'État. Cela aussi est inoubliable. Nous écoutions le poète-président se laisser envahir par cette magie du verbe amoureux qui lui est propre ; elle nous gagnerait bientôt, nous bercerait de ses images :

Je t'ai accompagnée jusqu'au village des greniers, aux portes  
de la nuit.

Et j'étais sans paroles devant l'énigme de ton sourire.

Un crépuscule bref tomba sur ton visage, un caprice divin.

Du haut de la colline refuge de lumière, j'ai vu s'éteindre l'éclat  
de ton pagne.

Et ton cimier tel un soleil plonger dans l'ombre des rizières

Quand m'ont assailli les angoisses, leur peurs ancestrales plus  
traîtresses que panthères

— L'esprit ne peut les écarter au-delà des horizons diurnes.

Est-ce donc la nuit pour toujours oh ! le départ sans au revoir ?

Je pleurerai dans les ténèbres, au cœur maternel de la Terre

Je dormirai dans le silence de mes larmes

Jusqu'à ce qu'effleure mon front l'aube laiteuse de ta bouche.

Dans les années qui suivirent, le poète nous fit l'amitié de participer à plusieurs de nos séances. Chaque fois il prenait la parole et la magie opérait de nouveau.

Que la poésie vous accompagne à jamais, cher Léopold Sédar Senghor. Que votre poésie nous soit à jamais présente.

# Lettre de Normandité

Joël Planque (France)

<sup>76</sup> **Sans** crier gare, confiez-vous, « tout le temps que je passe de mes amours à mes racines, des palmiers aux pommes et de la tristesse à la joie ».

Bien avant de vous défaire des emblèmes du pouvoir, vous choisissiez mon pays, la Normandie, comme retraite, vers laquelle il est vrai les raisons du cœur vous appelaient.

De ce pays où souffle le noroît, vous alliez recevoir successivement trois influences sur vos chemins de la vie. Voici des décennies, en pays séréne balayé d'alizés, un missionnaire originaire de Tinchebray entourait l'enfant noir appelé à l'immortalité d'une « affection lucide à la normande ». Puis au collège-séminaire de Dakar, vous porterez même vénération à un spiritain venu de chez nous.

Vint enfin le temps d'aimer, de prendre l'épouse chantée aux *Lettres d'hivernage* à l'*Élégie des alizés* :

« Tes yeux vert et or comme ton pays, si frais au solstice de juin.  
Où es-tu donc, yeux de mes yeux, ma blonde, ma Normande, ma conquérante... »

Dans le lyrisme d'un parc normand la Normandie vous habite.

... Et vous vous souvenez.

Des navigateurs partis de Normandie pour y fonder, bien avant l'arrivée des Portugais, la ville de Saint-Louis. Ils jouèrent un rôle essentiel dans votre histoire nationale, ils ont donné leurs noms aux signares objets de votre admiration.

Or, dites-vous, la Normandité est lyrisme lucide construit sur

l'ethnotype des introvertis, de sensibilité riche mais à réaction lente, avec sa prépondérance de sang O, sa langue agglutinante, son chant polulaire polyphonique...

Et vous vous souvenez.

De ces heureuses fêtes d'Assomption où vous entonniez le *Salve Regina* en l'abbaye du Bec-Hellouin.

Ce duché dont, le prince des poètes, vous alliez devenir le Prince, vous séduisit. Car chez nous un prince n'est jamais un horsain. Il vous séduisit par son tempérament sanguin, sensible et sensuel, la face rouge de ses armoiries, l'autre, la blanche, étant celle de son style forgé depuis la nuit des siècles au carrefour d'apports multiples.

Ici, vous avez choisi de vivre votre aventure ambiguë.

Vous m'écrivez qu'on ne saurait vous comprendre si l'on ignore que vous avez épousé une Normande dont l'ancêtre Daniel était parmi les quarante-cinq barons qui entouraient Guillaume le Conquérant à la bataille de Hastings.

Mais je vous comprends mieux d'avoir emprunté semblable chemin, de mes pommiers vers vos palmiers. De vous avoir respectueusement quêté, de Verson à Joal sur la route du sud, vos livres à la main. Passant vite M'Bour pour mieux m'abandonner au pèlerinage de la maison natale sous la luxuriance de la bougainvillée, relisant les maximes sur les vieux murs, dans le muet compagnonnage du gardien veillant jalousement sur le royaume d'enfance que jamais votre esprit n'a quitté.

Je vous comprends pour avoir laissé vos poèmes me guider lorsque je pris un jour, en Sénégal, épouse.

... A l'ombre de vos élégies, nous osons le métissage culturel que vous avez défini et entendrons entrer dans la civilisation de l'universel qui vous est chère.

Nous entrons confiants du fait même que vous nous avez ouvert la voie.

Captivé par les sortilèges de votre Sine, de votre Saloum, par la noblesse de la femme sénégalaise dont vous n'êtes pas seulement le chantre inspiré mais, et tout votre action politique le prouve, l'ardent défenseur, j'unissais à mon tour la vieille Normandie au bouillonnant Sénégal.

Sans votre influence, sans votre autorité douce que vous avez jetée sur ce siècle, sans doute m'eût-il été intellectuellement difficile d'y consentir.

Aussi, revenant de l'UNESCO où le monde accourait pour l'hommage unanime et le concert des nations, il me fallait vous dire en cette rose-raie où ma lettre vous trouve, que nous sommes

Vos enfants.

# Discours du maire de Verson

*Jean-Claude Raoult (France)*

Mesdames et Messieurs les ambassadeurs de la Civilisation de l'Universel,

79

Nul d'entre vous ne réfutera, j'en suis sûr, ce qualificatif qui me permet de vous accueillir tous sous un titre syncrétique dans un métissage peu protocolaire.

Il est vrai qu'à l'instar du plus cher de mes administrés, Monsieur le Président Senghor, « je me sens un goût prononcé pour l'hérésie ».

Même quand on sait que, d'ici à demain, nous n'atteindrons l'aube qu'en empruntant le sentier de la nuit, il faut avoir, dans notre monde déboussolé, toute la foi de Pierre Theilhard de Chardin pour conserver aujourd'hui la vertu de l'espérance : jamais l'humanité n'a mis autant d'imagination et de raffinement au service de la barbarie, et la distance entre l'alpha et l'oméga s'accroît chaque jour et nous éloigne autant de la parousie annoncée.

Nul lieu se se prête mieux pour évoquer un tel sujet que cet espace culturel L. S. Senghor, lieu exceptionnel de vie, de convivialité, d'échanges, de tolérance, d'ouverture sur l'extérieur. J'espère que votre visite des locaux et des expositions vous en a convaincus.

Deux de nos ambitions méritent toutefois d'être soulignées : grâce à l'appui de nombreux amis, cet espace doit devenir une belle vitrine régionale de la francophonie et nous comptons sur l'Agence pour y organiser chaque année une réunion d'écrivains francophones. Par ailleurs, nous entendons constituer un pôle actif du Centre de ressources pour la coopération décentralisée en Basse-Normandie et nous ne nous laisserons jamais de répé-

ter qu'il faut d'abord avoir bien saisi toutes les dimensions du développement et les raisons du mal-développement ici pour devenir un partenaire crédible du développement là-bas.

Pour construire un monde meilleur, « ceint d'une ceinture de mains fraternelles », il faut chacun à notre niveau, avec nos moyens aussi faibles soient-ils, contribuer à une révolution culturelle des grands de ce monde, car, me semble-t-il, le triomphe des technocrates ne traduit jamais qu'une faillite des politiques, le massacre quotidien d'innocents n'est que le fruit de l'hypocrisie et de la lâcheté des princes qui gouvernent le monde et quand le quart de l'humanité est dans le dénuement le plus total sans la moindre perspective d'avenir, il est urgent de dénoncer la rigueur de la raison et la froideur de l'intelligence : ne laissons pas étouffer la générosité du cœur, la force de la volonté, la joie de l'amour partagé. Je cite : « gérer dans la rigueur ne doit pas empêcher de réduire la misère et la pauvreté ».

80

Au cours de l'hommage solennel à l'UNESCO, l'éloquence n'a pas occulté l'admiration, l'affection, l'émotion. J'ai partagé cette émotion. Fièrement, car Verson est non seulement la deuxième capitale du Sénégal, mais aussi le centre conceptuel de la Normandité.

En puisant dans cette Normandité que vous définissez comme « un lyrisme lucide », vous nous avez donné des pages parmi les plus belles de votre œuvre poétique. Mais le binôme « muse-poète » est indissociable.

Ayant relevé une omission magistrale sous les lustres du Palais universel de la science et de la culture, je tiens, en saluant respectueusement Madame Colette Senghor, à l'associer publiquement à l'hommage rendu à son auguste époux. En vous apprenant sans doute que le 18 octobre, très précisément, M. et M<sup>me</sup> Senghor sont entrés dans leur quarantième année de mariage, je vous propose un grand rendez-vous pour leurs noces d'or.

Durant trois jours, vous avez fait l'objet, Monsieur le Président, de dissections savantes. Et chacun de mettre, avec bonheur et bon goût certes, entre deux tranches de vie, une rondelle de poésie, de politique ou de philosophie. Et beaucoup de s'interroger : « Senghor appartient-il au Sénégal ou à la France, à l'Europe ou à l'Afrique ? »

Une seule réponse s'impose : ils analysaient ce que vous fûtes ; nous savons ce que vous êtes : vous êtes Versonnais, à part pleine et entière ;

Versonnais, seul terme définitif et définitoire qui traduise parfaitement l'universalité de votre polyculture.

Nous autres, habitants de Verson, qui vous connaissons mieux que certains, nous savons qu'il est au moins une erreur que vous avez maintes fois répétée. C'est pourquoi nous tenons à vous redire ce que nous vous avons exprimé ici même le 9 octobre : notre respect filial et notre chaleureuse affection pour un être de chair plein d'humanité et visionnaire exceptionnel d'un humanisme universel. Et c'est bien là l'erreur maintes fois répétée que j'évoquais : Monsieur le Président, vous avez souvent eu le grand tort d'avoir raison trop tôt.

Pour conclure, j'emprunterai la fin du discours du général de Gaulle du 13 décembre 1959 quand, à Dakar, il vous disait, citant l'Évangile : « *Mane nobiscum, quoniam advesperasci* » [Restez avec nous, car il se fait tard].

Je sais que vous m'avez promis devant Madame Senghor et de nombreux Versonnais d'être avec nous, dans le parc de la mairie, pour la Saint-Germain, le dernier dimanche de mai en l'an 2000.

Bien au-delà de l'an 2000, aussi longtemps qu'il vous plaira, auquel cas cela ne saurait déplaire à Dieu, restez avec nous, pèlerins permanents sur le chemin de la vie, restez avec nous pour prolonger sans fin « notre rendez-vous du donner et du recevoir ».

« Je vis, donc je suis heureux », dites-vous dans votre message à l'UNESCO. De Verson jusqu'aux plus lointains horizons qui crucifient le monde, je souhaite que cette vie et cette joie de vivre éclatent aux yeux de tous.

Joyeux anniversaire, Monsieur le Président.

# Salutations !

Jean-Louis Roy (Québec/Canada)

82 **Il** convient d'abord de saluer la contribution exceptionnelle de Léopold Sédar Senghor à la pensée humaine, la première dignité et première responsabilité de l'homme. Ce n'est pas diminuer les autres entreprises du Président, mais les mieux comprendre que d'insister sur cette production de pensée vaste et féconde, au fondement d'une œuvre civilisationnelle, spirituelle, culturelle et politique au plan national, continental et mondial.

D'où cette trilogie senghorienne : la parole comme pensée, la parole comme émotion, la parole comme action.

D'où cette primauté reconnue à la parole, et permettez-moi cette citation, d'où « ce pont de douceur » entre « le verbe de Dieu, c'est-à-dire la parole rythmée et la création du monde ».

D'où la réponse du président Senghor à ce qu'il a nommé en 1939 les radiations du monde, réponse, mieux création. Il a évoqué dans un poème célèbre les matériaux de cette création : sa tête comme un vieux parchemin de Djenné, l'âme de son village battant à l'horizon, l'heure où l'on voit les esprits, l'enfance et l'Éden confondus.

Vous avez résumé, Monsieur le Président Diouf, d'une manière admirable dans votre discours de Joal, le 9 octobre dernier, la place centrale de la culture sérère, sa qualité de source dans l'œuvre de votre prédécesseur.

Et voilà que ce trésor s'enrichit des riches connaissances d'autres cultures et que se manifeste la fécondité de « la raison nègre » selon l'expression de l'auteur de *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, « raison nègre » qui se loge au cœur vivant du réel.

Et voilà que se manifeste l'unique grâce, l'unique gratitude, la ren-

contre des autres pour qui pousse loin la recherche de soi-même, le passage de l'exigence de singularité à celle de la plus grande universalité.

Et voilà l'Afrique rattachée à nouveau à la famille humaine, les spiritualités et les cultures de l'Afrique reconnues, révélée « la mémoire irréductible » selon la forte expression du poète-président... et en conséquence, fondée à nouveau cette idée fragile et première, l'idée que tous les peuples du monde, que tous les hommes forment une seule humanité.

D'autres, mieux autorisés, diront la place de Léopold Sédar Senghor dans la naissance et la mise en place de l'État qu'il a dirigé durant deux décennies.

Permettez-moi en terminant de rappeler son rôle de bâtisseur de la francophonie nommée par lui dès 1969 « levain culturel en même temps que levier politique dans la nouvelle définition des termes de la coopération internationale, via les communautés d'affinités et d'identités », francophonie dont les actions devront s'articuler avec celles des autres zones de solidarité culturelle en vue d'édifier la civilisation de l'universel.

Dans un message prophétique adressé aux représentants des États et gouvernements francophones réunis à Niamey en 1969 en vue de la création de l'Agence de coopération culturelle et technique, il évoquait déjà l'élargissement de la francophonie et prévoyait l'émergence d'organisations fondées sur le partage des mêmes grandes langues.

Plus tard, le président Senghor s'emploiera à dégager les conditions d'existence d'une conférence des chefs d'État et de gouvernement des pays ayant le français en partage.

Monsieur le Président Senghor, un pays sur quatre dans le monde est devenu membre de la Communauté francophone internationale et nos chefs d'État et de gouvernement se réuniront pour la septième fois en novembre de l'an prochain à Hanoï.

Cette œuvre est la vôtre avec vos compagnons partageant votre vision d'une vaste communauté de pensée et de culture. Je vous salue, Monsieur le Président Senghor, avec respect et reconnaissance.

Loin dans les temps à venir, les enfants de l'homme vous salueront toujours, étonnés et émerveillés par la fécondité de votre esprit et la puissance de vos œuvres.

Loin dans les temps à venir, les enfants de l'homme reprendront vos mots de paix, de tolérance et de solidarité :

« Car nous sommes là tous réunis, divers de teint. Il y en a qui sont couleur de café grillé, d'autres banane d'or et d'autres terre de rizière. »

Divers de traits, de costumes, de coutumes, de langues, mais au fond des yeux la même mélodie de souffrances à l'ombre des longs cils fiévreux.

Le Cafre, le Kabyle, le Somali, le Maure, le Fan, le Fon, le Bambara, le Boho, le Mandiogo.

Et tous les travailleurs blancs dans la lutte fraternelle.

Je vous salue, Monsieur le Président Senghor, avec respect et reconnaissance.

# En compagnie de Senghor

*Amadou Lamine Sall (Sénégal)*

**Un** temps fort avec Senghor : ce fut durant nos promenades à l'île de Corfou, en Grèce, où je l'accompagnais depuis Paris pour prendre part ensemble au Congrès mondial des poètes. J'en garde un souvenir émouvant ajouté aux moments intimes partagés avec le maître. Il m'avait parlé de la Grèce comme Cheikh Anta Diop vous parlerait de l'Égypte. La même passion, le même génie. Et comme nous étions sur le lieu même de l'histoire, ce fut pour moi un régal. Alors que j'attirais son attention sur la beauté de l'île et la couleur topaze de la mer, il me railla en me disant que je ne serais pas poète si je n'y ajoutais pas la beauté audible des femmes. Il avait ri et m'avait lancé ces mots : « Vois-tu, quand deux peuples se rencontrent, ils se combattent souvent, ils se métissent toujours. » Nous partageons la même complicité. Je n'avais plus jamais oublié cette phrase de Senghor.

Lors de nos promenades, nous avions au détour d'une conversation parlé de Philippe Maguilen, son fils bien-aimé beaucoup trop tôt arraché à son affection. Il me semblait d'ailleurs que plus il en parlait, mieux il guérissait de sa grande douleur de père. Cette perte fut sans doute l'épisode le plus dur, le plus insoutenable, le plus tragique de toute sa vie. En l'approchant et à ses côtés, j'avais fini par comprendre combien le poète avait sauvé le père et le père Colette l'épouse et mère. Je me rappelais mes visites chez lui à Dakar et ce jour où, m'entraînant dans son bureau, il me tendit un texte et me dit : « C'est l'élégie à mon fils, le poème que j'ai écrit pour lui et sa mère. » Je lisais les premiers vers assis en face de lui. Senghor me dit : « C'est ma foi en Dieu qui m'a sauvé, qui m'a soutenu dans la terrible épreuve. La poésie est venue à mon secours, elle m'a arraché à la mort. Je supporte mieux l'épreuve que mon

épouse. Elle est foudroyée par ce qui nous arrive, mais c'est la volonté de Dieu. » Je l'avais regardé dire ces mots avec en moi une innommable douleur. Pendant des jours et des jours je n'étais habité que par cette image de Senghor, du père et du poète calcinés par l'irréparable mais digne mais grand, fort et invincible dans sa foi de croyant. La foi de Senghor m'a toujours ému. Je l'ai regardé souvent prier, allant chercher moi-même dans nos voyages l'église, la paroisse où de préférence la messe était dite en latin, ce qu'il affectionnait. La foi de Senghor est si profonde, si vraie, si pure qu'elle vous repose le corps et l'esprit comme chez nos saints hommes dont il était l'ami accepté et respecté.

86

En vivant souvent près de Sédar, en le regardant, en regardant ses gestes, ses pas, son front, en écoutant la mesure de sa voix, en visitant la sérénité et la profondeur de ses propos et son sens de l'écoute, tout cela me ramenait et me faisait penser aux bénédictions des saints qu'il avait reçues, à l'amitié que lui vouaient les grands guides musulmans de mon pays. Senghor me semblait vraiment être un miracle comme Cheikh Anta Diop l'était aussi. Et avec Senghor je goûtais et vivais ce miracle dans un autre miracle : celui que le jeune poète que j'étais avait de marcher à l'ombre de Léopold Sédar Senghor, de le voir parler, rire, dormir, souffrir, aimer, chanter, partager, protéger ce qu'il aime, proclamer la grandeur de la poésie et de Dieu devant la vanité des hommes.

« Il faut attaquer la mort sur son propre terrain, le terrain de l'existence : exister dans la mémoire des hommes », dit-il. Comme il a raison ! Son humanisme a ainsi toujours emprunté à l'Afrique son code de conduite. « C'est l'homme qui est le remède de l'homme », aime-t-il souvent rappeler, citant le sage Kocc Barma.

De Senghor, j'ai découvert un homme apaisant, tranquille, affectueux, fidèle, profond, érudit mais aussi un homme douloureux que la vie n'a pas épargné. Il reste qu'il est difficile de lire toute douleur en lui car Sédar est un homme qui a gardé la foi des saints, le labeur patient des moines, la sérénité des sages.

Ce n'est pas vrai que les poètes et les écrivains ne meurent pas. Ce n'est pas vrai que les œuvres ne meurent pas. Ce qui ne meurt pas c'est l'appartenance de l'écrivain et de son œuvre à la mémoire des hommes pour ce

que l'écrivain et l'œuvre ont donné comme *sens* à l'aventure humaine, pour ce que l'écrivain et l'œuvre constituent comme *fonds* spirituel et culturel de l'humanité. Je ne sais plus qui disait que « le génie ne garantit pas l'œuvre mais que c'est l'œuvre qui garantit le génie ». Chez Senghor, il est heureux que le génie et l'œuvre ne fassent qu'un. L'un n'aura pas sa revanche sur l'autre. Toute la poésie de Senghor, pour parler de ce qui le nomme et le totalise dans sa puissance de créateur, puise sa sève dans son terroir, son royaume d'enfance si cher à son cœur, son pays, son peuple, son Afrique. Ceux qui l'ont accusé d'être un peu trop *blanchi* ne l'ont ni approché encore moins visité ses poèmes et ses textes. D'ailleurs, sur ce point, il en sourit plus qu'il n'en souffre car se voulant et se sachant comme le nommait en le citant l'ami Césaire : « récade bicéphale / gueule de Lion / sourire du Sage ».

87

Ce qui fait que Senghor est vraiment Senghor, c'est que le manguier fleurit s'il le veut en pommier, mais il reste que le manguier demeure toujours la mémoire de la pomme. On sait combien l'homme se réclame de l'universel. Pour autant on sait combien il tient à rester nègre, combien il tient à sa terre. Comment ne pas penser ici à son poème-testament :

Quand je serais mort mes amis  
couchez-moi à l'ombre de mes ancêtres [...]  
mais surtout ne me couchez pas sous l'eau  
qu'au loin j'entende rouler la nuit  
bercement doux de l'océan  
chœur des alizés dans les palmes bleues [...]  
Quand je serais mort mes amis  
couchez-moi sous Joal la portugaise [...]

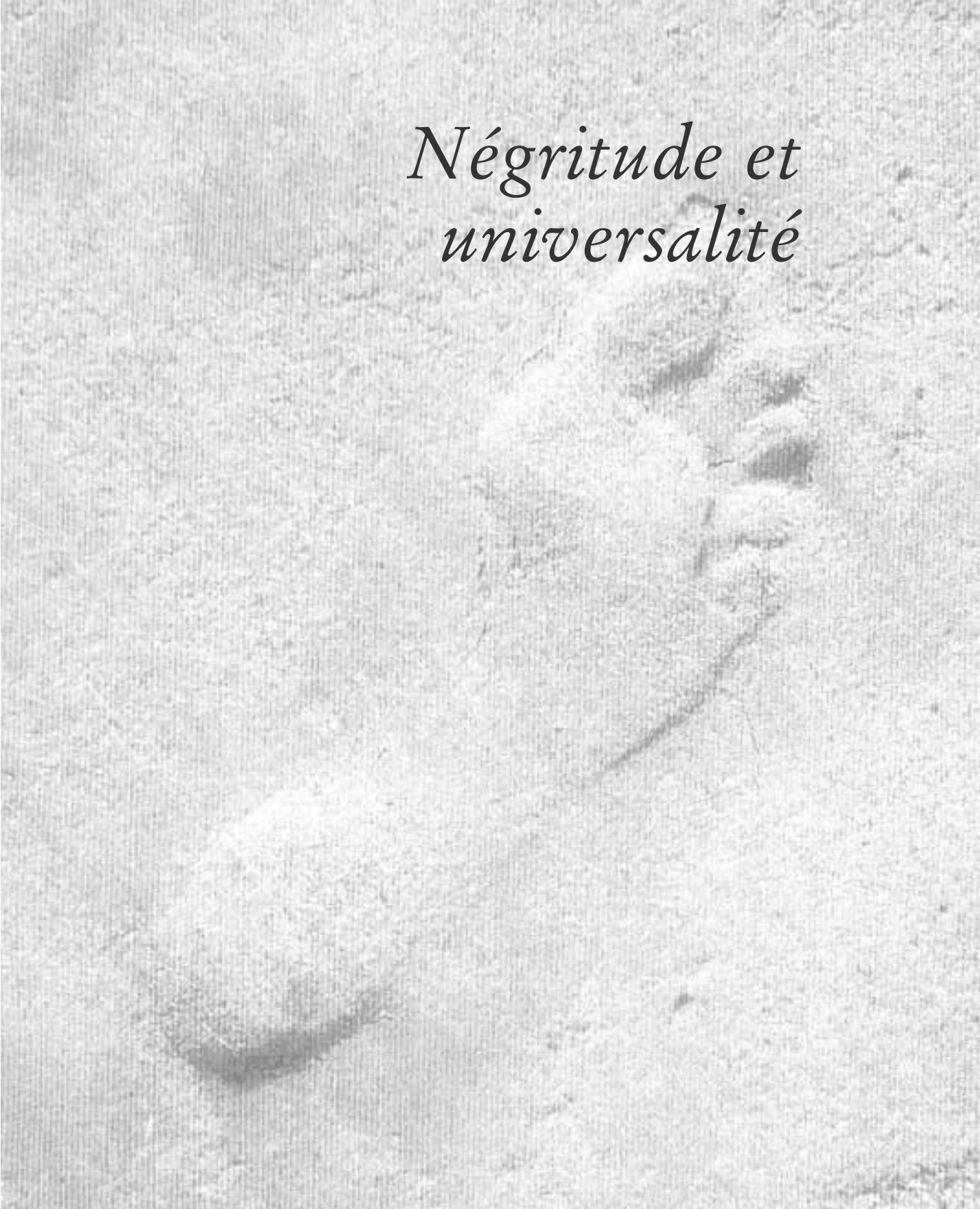
# Mots d'amitié

*Maurice Schumann* (France)

<sup>88</sup> **L**e cataclysme était proche quand la collection « Présences », dirigée par Daniel Rops (Plon), a publié un ouvrage intitulé *L'homme de couleur*. Parmi les noms imprimés sur la couverture figuraient celui de Léopold Senghor et le mien. De là naquit une amitié qui a eu pour cadres le Palais-Bourbon, l'Académie française et la demeure normande du grand poète, du fidèle camarade de Georges Pompidou, de l'homme d'État africain, du meilleur des protagonistes de la francophonie, du défenseur passionné des humanités gréco-latines.

Léopold et moi-même étions à mille lieues il y a soixante ans d'imaginer l'avenir auquel nous étions promis. Cependant, nous nous étions juré d'attacher quoi qu'il arrivât notre char à la même étoile. En relisant nos écrits d'antan, je crois pouvoir dire que nous avons tenu notre serment. Enraciné dans l'Afrique ancestrale quand il passait l'agrégation de grammaire ou quand il siégeait à l'Élysée dans les Conseils de gouvernement ; messenger de la France profonde quand il assumait à Dakar sa charge d'État : tel fut et demeurera sans hésitation ni faiblesse Léopold Sédar Senghor. Je lui ai dit un jour : « ta vie fut peut-être le plus beau de tes poèmes ».

*Négritude et  
universalité*



# Léopold Sédar Senghor, l'Afrique, le monde et le siècle

*Mohamed Benaïssa (Maroc)*

J'ai longtemps médité sur la manière dont je devais rendre hommage à un homme hors du commun et à la personnalité attachante, pour, finalement, n'évoquer que deux des multiples facettes de ce constructeur de l'histoire : celles de l'humaniste africain et du visionnaire universaliste.

91

Ce sont dans mes propres sentiments et dans mon expérience personnelle que je puiserai, car j'ai eu l'immense bonheur et le privilège de côtoyer le président Senghor depuis 1971, date à laquelle j'ai fait sa connaissance à Dakar alors que j'étais conseiller régional à l'information de la FAO pour l'Afrique, basé à Accra au Ghana.

C'est à ce moment, en effet, que débuta ma grande admiration pour ce valeureux personnage. Mais je n'ai pu vraiment saisir toute sa valeur qu'en 1981, lorsqu'il coprésida, avec le prince héritier de Jordanie, Hassan Ibnou Talal, le Forum culturel afro-arabe, plus connu sous le nom de Forum d'Asilah.

J'ai effectivement vécu des moments aussi intenses que mémorables aux côtés de cet homme d'où émanent sérénité et enthousiasme, dont la politesse n'a d'égale que la rigueur et dont la tendresse n'est pas dénuée de fermeté intellectuelle. Depuis 1981 donc, le poète Senghor avait présidé les travaux de notre Forum à trois reprises.

Et, en 1990, à Asilah, ma ville natale sur les rives de l'Atlantique, un vibrant hommage fut rendu au président Senghor en présence d'éminents hommes de création, de la pensée et de représentants d'organisations internationales, avec à leur tête le Directeur général de l'UNESCO, le poète Federico Mayor.

Les hommages fusaient de toutes parts, émanant de plusieurs chefs d'État ayant milité avec le président Senghor : Sa Majesté le roi Hassan II, les présidents Houphouët-Boigny, Abdou Diouf, François Mitterrand, Mario Suarès ainsi que des hommes de lettres dont Alain Decaux, Maurice Druon, Mohamed Aziz Lahbabi, Abdellah Laroui, Joseph Ki-Zerbo, Alassance Ndaw et d'autres poètes : Aimé Césaire, Tahar Benjelloun, Bouland Haydari, Ahmed Abdelmoati Higazi, Édouard Maunick.

C'est à cette occasion que fut baptisée, en plein cœur d'Asilah, la place Léopold Sédar Senghor. Une cérémonie déroulée en présence notamment du poète sénégalais, de Son Altesse le prince Moulay Rachid et de M. Federico Mayor. Les habitants d'Asilah, profondément sensibles à cet honneur, avaient, à cette occasion, vibré à l'unisson de l'événement.

C'est à cet endroit que la poésie du verbe a harmonieusement épousé la poésie de la peinture : le célèbre artiste marocain Farid Belkahlia ayant embelli de ses ondes et de ses motifs picturaux la place adjacente aux remparts portugais du XVI<sup>e</sup> siècle, donnant ainsi à la ville d'Asilah un éclat de chant et de vision qui sied à l'homme d'exception qu'est Senghor.

Pour couronner la cérémonie, le conseil municipal de cette petite ville afro-arabe a conféré au poète-président la citoyenneté d'honneur d'Asilah.

Le Forum, considéré comme l'unique expérience de la coopération culturelle et artistique afro-arabe non gouvernementale, réunit tous les ans de nombreux écrivains, poètes, artistes, architectes, chercheurs et académiciens de toutes tendances, de toutes orientations et de toutes idéologies.

Par ailleurs, le Forum a créé en 1989 le premier prix de la poésie africaine, en hommage au grand et regretté poète et dramaturge congolais Félix Tchicaya U Tam'si, lauréat du prix littéraire Léopold Sédar Senghor. C'est au poète mauricien Édouard J. Maunick que fut, pour la première fois, attribué le prix Tchicaya U Tam'si de la poésie africaine ; parmi les lauréats des autres années, il faut citer le grand chanteur zoulou d'Afrique du Sud, Mazizi Kunene.

J'ai, en outre, eut l'immense fortune de vivre avec émotion d'autres moments exceptionnels auprès du président Senghor, et là, j'ai pu entrevoir quelques aspects de sa vie intime toute de simplicité, de finesse et de profonde

piété. Ainsi, lors d'un voyage effectué à Amman, je l'ai vu, fidèle croyant, s'agenouiller, matin et soir, au pied de son lit, pour célébrer les louanges du Créateur.

Ceci me permet d'enchaîner sur la dimension universaliste de l'homme Senghor. Il a vu, de longue date, les Arabes et les Africains comme des associés culturels naturels et harmonieux. N'est-il pas le premier Africain au sud du Sahara à avoir introduit la langue arabe dans les programmes d'enseignement au Sénégal ? Mieux encore, n'a-t-il pas été le premier président de confession catholique, dans son acception religieuse et universelle, de l'un des plus prestigieux pays musulmans d'Afrique de l'Ouest ?...

Enfin, nous ne pouvons pas parler de Senghor sans évoquer sa prédilection pour le Maroc qu'il considère comme sa deuxième patrie. Ce sentiment est éloquemment résumé par M. Maurice Druon, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, quand il écrit : « Senghor aime le Maroc, sa terre, son peuple, son souverain, comme on sait aimer quand on a l'âme construite pour la fidélité. »

C'est justement autour de ce sens profond de la loyauté et de leur foi bien ancrée dans une vision universaliste du monde que se rencontrent deux militants visionnaires de l'histoire : Sa Majesté le roi Hassan II et le président-poète Léopold Sédar Senghor. C'est ce qui explique leur complicité intellectuelle : une symbiose d'amour et de fraternité qui a marqué le long parcours d'une vie riche et exemplaire.

# Senghor : négritude, musique et planète

*Alain Bosquet (France)*

<sup>94</sup> **I**l faut attendre les dernières semaines de la paix, en 1939, pour qu'un poète aux racines africaines se souvienne de ses rythmes ancestraux et, du même coup, rejette le cartésianisme de ce qu'on n'appelait pas encore l'Hexagone. À côté du français de France et grâce, en partie, à l'ouverture du surréalisme, la poésie de notre langue s'enrichissait d'alluvions que nul ne pouvait soupçonner : tel fut à l'époque le mérite d'Aimé Césaire. L'exemple précède de peu les premiers poèmes de Léopold Sédar Senghor. Son expression est française, et son inspiration va à un pays, voire un continent, jusqu'ici privé de son identité, au sens plein de cette acception. La terre d'Afrique ne doit pas supporter l'hégémonie d'une grammaire, d'une syntaxe et d'une pensée que l'invasion lui a imposées.

La négritude est plus qu'une écriture : elle est une façon d'être. Au moment où elle se développe, elle constitue un refus opposé aux vieux empires en guerre et promis au massacre. La Renaissance et, par-delà, Athènes et Rome, d'avoir nourri aussi bien Goethe que Hugo, Pouchkine que Byron ou Shelley, se trouvaient en butte, dans leur nature propre, à l'opprobre de l'humanité. Le champ de bataille de l'Afrique, ce sont l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la France et l'Italie qui y laissent des morts. La négritude de Senghor se détourne de ces horreurs-là pour chanter une autre dignité, une autre certitude, une autre présence. Ce qu'il célèbre, dans une langue européenne, c'est ce qui échappe à l'Europe. Par là — parole d'Européen — il offre à ses lecteurs une occasion de racheter les folies de l'Europe.

Il parle de Joal, de ses baobabs, de ses rites, de ses croyances, qui n'ont rien de commun avec nos chênes, nos dialectiques, nos institutions

républicaines. Il est de sa latitude et de son méridien. Il est de son azur, de son désert et de son fleuve : l'universalité, il l'emporte avec lui, pour qu'elle ne soit pas que l'apanage de la Sorbonne ou de Louis-le-Grand. Or, cette transplantation — on dirait aujourd'hui : cette décolonisation — ne peut pas aller sans le tribut du corps. Lus à haute voix ou à voix basse, ses poèmes se souviennent de cent instruments de musique. Surtout, ils demandent à son corps tout entier, de la tempe à la cheville, de l'aorte jusqu'à l'abdomen, de la narine jusqu'aux doigts tendus, d'y participer. Le poème est, de ne pas être exclusivement cérébral. Le poème est, de se faire danse ou transe. Le poème est musicalité de l'être humain, et par conséquent, sa délivrance hors de la chose écrite. Il possède, selon qu'il est imprimé ou proféré, au moins deux significations. Senghor écrit pour ceux qui dansent l'écriture, qu'il exalte l'amour ou le paysage, le réel tangible ou le réel à réinventer.

95

Défenseur, au plus haut niveau, du métissage, considéré comme un facteur de rapprochement, il ne saurait se contenter de traduire en poèmes le Sénégal, le Niger ou le grouillement tropical. Senghor, dès les années 50, se considère comme un citoyen de la planète, qui est son village, non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. Les civilisations perdues sont à sa portée de poète : il les ressuscite et les considère comme contemporaines de notre siècle. L'Éthiopie, par exemple, est faite de plusieurs Éthiopie superposées. Il n'existe pas d'antiquité ni de futur pour le barde : il les sait, il les veut présents. Cette magie-là s'ajoute aux autres. Jadis, on appelait cette vertu l'humanisme ; aujourd'hui, on peut parler de dimension planétaire. Senghor est ce genre-là de penseur et d'aède.

Paris, le 9 janvier 1997

# Une ruse paysanne

*Mamousse Diagne* (Sénégal)

<sup>96</sup> **Dialoguer,** c'est toujours reconnaître la présence irréductible d'un vis-à-vis, en même temps que l'existence d'une intersubjectivité partagée, voire d'une fusion au terme de laquelle deux particularités se reconnaissent dans une troisième. La conviction d'une supériorité de la symbiose — de ce que Senghor appelle les « vertus du métissage » — sur la juxtaposition découle, chez lui, d'une constatation faite depuis 1950 : « il est significatif que les grandes civilisations aient été métisses ». Parce qu'il est reconnaissance du même et de l'autre dans l'unité, le *cogito* métis affirme sa « supériorité » dans un énoncé du type : je suis l'un ET l'autre, donc je suis les deux, l'un-multiple. Il se conclut sur un « *sursum* » — « je “supersuis” » — pour parler comme Paul Ricœur.

« Toute grande civilisation est métissage — à commencer par le miracle grec », telle est la position sur laquelle s'arc-boute la pensée de Senghor, face à ceux qu'il appelle les « maximalistes qui, dit-il, m'accusent de développer la thèse du métissage culturel par lequel j'explique les miracles des civilisations : aussi bien les miracles grecs et romains, qu'entre les quatrième et troisième millénaires avant le Christ, les miracles égyptien et sumérien, dravidiens et chinois ». Le fait qu'« une « civilisation sans mélange est un ghetto culturel » impose la conclusion selon laquelle le métissage est « l'idéal de la civilisation pan-humaine qui s'élabore dans cette deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, avec la participation de toutes les nations, mais surtout des trois grandes ethnies — et de leurs métis ».

Leurs métis, c'est son compatriote Gaston Berger, le petit-fils de Fatou Diagne la Goréenne dont il est si fier, mais aussi « Chagall le métis »,

Proust « ce demi-Juif », Colette « la demi-Antillaise ». C'est surtout, au croisement de trois races, Miguel Angel Asturias qui, « dès son enfance se sait métis, se sent métis, s'accepte comme métis ». Mais il s'agit surtout de « métissage spirituel », « car la civilisation n'est pas seulement du corps ; elle est surtout du cœur et de l'esprit : de l'âme ». La convergence des âmes transcende le temps et l'espace, arrachant les valeurs qu'elle promet à l'empire de la contingence. Il y a là comme une des prémisses du projet francophone dont la défense et illustration vient doubler celle de la négritude.

Le projet francophone, tel qu'il est exposé dans certains écrits de Senghor, est l'un de ceux qui peuvent offrir matière à controverse. Car si les arguments techniques et d'opportunité (le français comme langue de communication internationale et lien entre différents peuples de la planète) peuvent emporter facilement l'adhésion, il n'en est pas de même de quelques autres. Par exemple, quand le théoricien parle de la « francophonie comme d'une noosphère » — sauf à conférer à ce dernier terme la fonction d'une métaphore. Ou encore lorsque la francophonie accède à un statut fondateur, par le fait que « le français est devenu pour nous ce que le grec et le latin ont été pour le monde européen jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle : un fondement solide de rationalité et de clarté, partant d'efficacité et d'humanisme en même temps ». On peut se demander ce que deviennent, dans un tel contexte, les langues des peuples autrefois colonisés, si la francophonie est « un pôle rayonnant de la civilisation de l'universel ».

On pourrait s'attendre à la reconduction du paradigme de la continuité : entre les humanités gréco-latines et la civilisation européenne moderne d'une part, et d'autre part entre l'Afrique noire contemporaine et les antiquités égypto-nubiennes, ainsi que l'a défendu toute sa vie durant un auteur comme Cheikh Anta Diop.

Que, dans une telle perspective, les langues africaines reçoivent pour mission de véhiculer un contenu qui leur est immanent (en vertu de la thèse bien connue de Benveniste qui veut que toute langue soit grosse d'une métaphysique latente), qu'au surplus par leur dynamisme interne et des emprunts de diverses sortes elles puissent atteindre à toute la clarté et à toute la précision requises, ce sont là des conclusions que beaucoup seraient tentés de présenter comme des alternatives. Ce qui n'écarte pas dans l'immédiat les

arguments d'opportunité, mais les relativise et les situe dans le provisoire et le contingent.

A vrai dire, si l'intermédiation par l'universel que constitue la francophonie a peut-être pour elle le fait, elle arrive difficilement à fonder ses titres de légitimité théoriques. Surtout rapportée à la cohérence d'ensemble de pensée de Senghor, si informée et sensible aux faits de langue, comme le montrent ses positions sur le bilinguisme exposées dès les années 50. De telle sorte qu'on peut être amené à soupçonner, ici, une revanche du politique sur le théoricien, du réaliste confronté aux problèmes immédiats sur l'adepte de la prospective et de la perspective. Nul doute qu'au fond de lui-même il n'ait senti ce qui ressemble fort à une aporie, occultée par les ressources de cette ruse paysanne auxquelles il eut si souvent recours. Peut-être souhaitait-il, en son for intérieur, que les générations suivantes pussent, à nouveaux frais, reprendre le problème parvenu à maturité et, si l'opportunité se présentait, « prendre le chemin des écoliers » une fois de plus. Il est en tout cas juste de reconnaître que sa prudence — au sens aristotélicien — l'obligeait à ne pas considérer la discussion sur cette question comme close.

# L'émotion et la raison

Mame Sow Diouf (Sénégal)

Ces mots, qui ne sont, sans doute, qu'une simple boutade destinée à insister sur un trait psychologique caractéristique du Nègre, ont suscité beaucoup d'émotion, la pensée, ramassée dans le cadre d'un vers, espace trop court pour dire des nuances, ayant paru ambiguë.

99

En effet, des ethnologues de l'époque professaient l'idée du primitivisme de certains peuples, entre autres Lévy-Bruhl, avec sa fameuse loi de participation, selon laquelle le sujet n'analyse pas l'objet chez les primitifs ; la connaissance se fait par la participation du sujet à l'objet. Senghor n'aurait-il pas été inspiré par de pareilles thèses, pour dénier la faculté de raison aux Nègres, qui n'auraient part qu'à l'émotion, à quoi l'humanité ne doit aucun progrès ? N'encourageait-il pas, avec cette formule, les adeptes de l'inégalité des races, qui consacraient la supériorité de la race aryenne ? (Voir la thèse sur *l'Inégalité des races* de Gobineau, que Senghor connaît bien.) Curieux que Senghor, dans son allocution de 1962, au Capitole, à Rome, souhaite la greffe du « rameau latin » sur le « sauvageon africain ». L'Africain ? Un Barbare ?

De la lecture de l'œuvre pourtant, il ressort que Senghor ne refuse pas aux Nègres la raison. Il est bien trop averti, étant un humaniste. Il connaît sûrement les idées des sophistes et, entre autres, d'un Protagoras (sophiste grec du v<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), sur la question : on n'est pas barbare par nature mais par culture. Il suffit de former le barbare à la culture grecque pour le rendre civilisé. D'où l'importance de l'éducation chez les sophistes, qui vivent au siècle de Périclès, un siècle des Lumières, au même titre que chez Senghor homme d'État. D'autres théoriciens ont sans doute aussi influencé Senghor : Thomas Hobbes (xvi<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles), Rousseau (xviii<sup>e</sup> siècle), tous partisans de

l'égalité entre les hommes ; Aristote également, auteur du concept de l'« esclave par nature », mais qui admettait néanmoins l'existence, chez tous les êtres humains, de la trilogie « sensation, raison et désir » (*Éthique à Nicomaque*, VI, 2). Senghor prend acte enfin des recherches sur la pensée africaine du Rwandais Alexis Kagame, qui a démontré qu'il existait un syllogisme bantou, ainsi que la thèse d'Alassane Ndaw, selon lequel il existe un polysyllogisme bambara (Préface à la *Pensée africaine* d'A. Ndaw, p. 14-15).

Négritude. Les valeurs des Nègres : amour, intuition, foi, humanité, puissance d'émotion, ouverture à l'autre et au cosmos, voilà ce que l'homme noir apporte au monde. Les Noirs ont donc bien un rôle historique au sein de l'humanité, rôle qu'a exalté au plus haut point le savant sénégalais Cheikh Anta Diop. Un rôle même messianique, comme cela ressort de ce magnifique passage à la résonance biblique, tiré de l'essai « Ce que l'homme noir apporte » (*Liberté I*, p. 38) : « Le service Nègre aura été de contribuer, avec d'autres peuples, à refaire l'unité de l'homme et du monde, à lier la chair à l'esprit, l'homme à son semblable, le caillou à Dieu. »

Mais Senghor n'est pas dupe. L'émotion, en effet, risque d'embri-gader le peuple dans le folklore. Senghor trouve alors un tempérament : « la raison hellène ». Influence de la maxime grecque « Rien de trop » ; sens inné de la mesure aussi chez lui ; influence enfin de Goethe, qui a mis ces révoltés en garde contre la solitude culturelle. D'où la fameuse théorie senghorienne de l'enracinement et de l'ouverture, du donner et du recevoir, d'où doit naître la civilisation de l'universel, croisement de l'élément nègre et de l'élément hellène. Projet très généreux, sans aucun doute ; réalisable aussi, au moins théoriquement, à la condition d'admettre ce principe dirimant : pour qu'un corps assimile, c'est-à-dire convertisse et intègre en lui-même des apports extérieurs, il faut qu'il soit plus fort que ces apports. A leur contact, en effet, une lutte, un rapport de force s'installe entre les deux parties. Si le corps l'emporte, s'il domine, l'assimilation, c'est-à-dire la conversion et l'intégration, a lieu. Les apports extérieurs viennent-ils à être plus forts ? Le corps, dominé, ne peut pas remplir son office. Alors il les rejette. Seulement Senghor est contre la raison des Blancs, de même d'ailleurs que d'autres intellectuels de sa génération, notamment Césaire, « cet autre enfant terrible ». Contre Descartes et la raison discursive, dominatrice, méprisante, qui a foulé aux pieds le cœur, la

foi et l'art, et généré un « monde de machines sans âme [...] sans chaleur humaine ». Les Nègres n'ont pas privilégié la raison discursive des Grecs.

En réalité, la raison grecque est complexe. Et Senghor attire l'attention là-dessus dans l'essai « Ce que l'homme noir apporte » (*Liberté I*, p. 35). Les Grecs n'ont jamais opposé la foi et la raison, excepté les sophistes, ces intellectuels plutôt « hérétiques », et Démocrite, le théoricien de l'atomisme. Ajoutons que si la tragédie grecque a connu tant d'ampleur au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., elle le doit au fait qu'il fallait procurer aux Athéniens de l'émotion, qu'Aristote, dans sa *Poétique*, jugera plus tard, au IV<sup>e</sup> siècle, avoir un effet cathartique, c'est-à-dire purificateur, sur le corps, avec, naturellement, des prolongements sur l'esprit : « *mens sana, in corpore sano* ».

101

Les Nègres ont plutôt développé une raison pratique, c'est-à-dire juste ce qu'il fallait de raison pour diriger et organiser leur société, leur activité humaine. Mais il y a autre chose. Senghor, tout révolté qu'il est, ne semble pas avoir tout à fait rejeté certains jugements susurrés par les Blancs sur les Noirs, à savoir que ces derniers n'ont pas, en réalité, de contribution historique en matière scientifique et matérielle. Césaire avait semblé se résigner sur ce point précis en évoquant les peuples noirs comme étant « ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole ». Un pessimisme certain. Senghor n'est pas aussi pessimiste. Il ne croit pas, comme il l'avoue dans l'essai l'« Éloge de la latinité », à « des peuples finis, d'un trait rayés de l'histoire » (*Liberté I*, p. 356). « Nous n'avons pas encore parlé, qui avons un message jamais dit à proférer », affirme-t-il.

Il eût peut-être fallu renforcer les racines des Nègres, en leur faisant découvrir systématiquement leur propre histoire, leur propre géographie, leurs propres civilisations au double plan diachronique et synchronique ; en leur faisant user de leurs propres langues aussi bien dans l'expression orale officielle que dans l'expression écrite, et en leur en faisant apprécier les richesses. Puis, dans ces conditions, les mettre sur les rails de l'« accueil » d'autres civilisations, d'autres cultures, d'autres formes de pensée et d'expression. Là, ils auraient été en mesure d'assimiler efficacement ces apports. Les chances d'« accroissement », de développement, eussent été plus grandes.

Mais les données du jeu étaient-elles aussi simples ? C'est là une autre question.

# La matière africaine

*Édouard Glissant* (Martinique)

<sup>102</sup> **L**a poésie, cérémonielle et faste, de Léopold Sédar Senghor nous convie au rythme du verset, où nous retrouvons notre souffle, et nous n'oublierons pas qu'elle a aussi rempli une fonction, humble et orgueilleuse, que régente le scribe ou le copiste, par quoi elle a fait entrer la matière africaine dans le savoir et la sensibilité du XX<sup>e</sup> siècle commençant.

Ce n'est certes pas la science fulgurale, la divination par la foudre, que pratiquèrent littéralement les Romains et que rétablirent dans l'écriture les poètes maudits, Arthur Rimbaud ou Antonin Artaud, mais la patiente réquisition de tout un réel qui frappe aux vantaux du monde, à ces fenêtres démultipliées qui s'ouvrirent d'un coup sur nos communes modernités.

Répertoire solennel. La transfiguration, l'offerte d'un univers, celui des cultures de l'Afrique noire subsaharienne, jusque-là maintenues dans les complaisances que les forces d'oppression prodiguaient pour mieux gérer leurs impudentes déréllections.

Le scribe n'est pas un clerc aux mains impavides, au cœur sec, et la poésie jamais ne dénie une telle œuvre encyclopédique, digne de son intention la plus secrète, œuvre de regroupement et de rassemblement du donné, par quoi elle nous rapproche de la diversité du monde, dont nous avons tant besoin. Le poème est une des matrices alchimiques du réel. Le copiste n'est pas l'imitateur sans tressaillements, qui jamais ne s'écarterait du modèle qu'il s'est choisi, et dont la main remplirait de couleurs monochromes les contours du dessin tracé par d'autres. On a soupçonné Léopold Sédar Senghor d'avoir été comme figé par l'inspiration catholique : une sorte de paralysie devant la statue du Commandeur qu'aurait été par exemple Claudel. Mais son modèle

est africain et, sous la solennité des formes, les couleurs varient au gré du mouvement des fleuves et des assauts de brousse du pays noir.

Chez Senghor, ce bestiaire sacré, qui soudain échappe aux conventions de l'exotisme : ces reptiles du Troisième Jour, ces oiseaux-trompette, ces singes aux cris de cymbale. Bêtes qui augurent et qui chantent, en ce jour de l'Annonciation. Elles sont vues et estimées par l'œil de la mémoire, de la tradition et de la légende intime, par l'œil qui interprète. Une faune, et une flore aussi, qui rencontrent ardemment celles de Victor Segalen et de Saint-John Perse, par-delà des espaces encore inconnus et non encore conjoints.

Parcourons la géographie ainsi nouvellement établie, qui n'est plus seulement cette proie des découvreurs et des conquérants, mais le tendre lieu de l'amant et de l'amante, le dur enjeu du travail, l'interjection de la souffrance et de la joie, qui surajoutent au réel.

Émotion de rencontrer le kori, dont il nous est dit que c'est une « ligne mince de verdure qui, dans le désert, dessine le lit d'une rivière, le plus souvent à sec », ou de courir au long du tann, « terre plate que recouvre la mer ou le bras de mer à l'époque des grandes marées ». Nous portons en nous nos koris, qui sont mémoire d'ancienne prospérité, et nos tanns, promesse de ferveur future. Cette géographie du poète annonce le partage et la relation.

Apprenons, au registre des instruments de l'art aussi bien qu'au catalogue des outils de chaque jour. En cette première moitié du siècle, voici là, offerts et officiant, ces objets qui deviendront si familiers aux amoureux de musique, la kora et le balafong, ainsi que le khalam, plus réservé, « sorte de guitare tétrocorde, qui est l'accompagnement ordinaire de l'élégie ».

Afrique ! Afrique ! Pays du tumulte et du ravage colonialistes, mais pays aussi de l'élégie, du *sabar* et du *mbalakh*, et du *woy*, chant ou poème, dont l'humaniste Senghor apprécie que c'est « la traduction exacte de l'*ôdé* grecque ».

Il arrive que nous ne souscrivions pas volontiers à l'image du Nègre gréco-latin, mais n'aimerons-nous pas à la fin que Senghor, fils de cultures prestigieuses et très anciennes, tente ainsi de partager avec l'*homo occidentalis* ce que celui-ci a proféré de plus profond ? Dénierons-nous au *woy* sa parenté avec l'*ôdé*, et inversement ?

Tout à l'aise de ces poèmes, une humanité lève.

Samana Ban Ana Baâ, par exemple, qui est plutôt plaisantin, et Koli Satiguy, un saint homme, ou Abou Moussa, de préférence usurpateur. Les noms africains sonnent désormais leur généalogie dans le chant du monde.

Bestiaire, relation de parenté, catalogue, cahier de botanique, planisphère et portulan du pays sénégalais, le monde poétique de Senghor, plus qu'il n'a paru, a ouvert la voie aux romanciers et aux cinéastes qui ont exploré la réalité de cette partie de l'Afrique et en ont nommé les vraies richesses.

Monde semé d'apostrophes, ponctué du tutoiement sacré des textes fondamentaux, et où la parole est vraiment la sœur aînée de l'écriture. L'œuvre de Senghor est une des premières où la vieille aisance du verbe africain, solennel et plaisant, moqueur ou tragique, soit venue informer l'austère présence de l'écrit. Que par ailleurs, l'ouvrage du politique, de l'homme de réflexion et d'action, ait soulevé des objections et des critiques, ce n'est pas à moi de la souligner : c'est aux gens du Sénégal eux-mêmes qu'il appartient de mesurer l'écart qui a pu grandir entre Senghor et eux, et de calculer la distance entre la Casamance et la Normandie, terre d'élection du poète, et de dire si cette distance est signifiante ou non.

Il me plaît que la calme insurrection de la parole senghorienne ait, dès le départ, accompagné une autre exclamation, celle d'Aimé Césaire, et qu'une même nouveauté du monde éclate, par ces deux hypostases de la négritude : l'homme de la source africaine, l'homme de la diaspora.

La source s'est illustrée ailleurs et l'Afrique a versé dans les Amériques, après l'holocauste de la traite. Les eaux immenses de l'océan ont tiré l'horrible trait d'union. La permanence a passé dans la diversité. N'est-ce pas cela que nous surprenons chez Senghor, quand il nous confie, comme dans un murmure : « Mon cœur est toujours en errance, et la mer illimitée. »

Il me plaît aussi de rappeler, si brièvement, qu'un autre intellectuel du Sénégal, Alioune Diop, entreprit de recenser, dans la revue *Présence africaine*, les mêmes concrètes et signifiantes particularités du pays noir que le poème de Senghor avait relevées. *Présence africaine* et la Société africaine de culture, où collaborèrent Senghor, Richard Wright, Cheik Anta Diop, Aimé Césaire, Frantz Fanon, Jacques Rabemananjara, et tant d'autres.

Lever la parole pour le chantre que nous voyons là serein et impassible. Mais sa voix tressaille du tremblement de sa terre natale.

# Senghor et la négritude

*Pierre Renaud* (Maurice)

105

**Un** homme calme qui goûte longuement chaque mot qu'il prononce. Dans son bungalow, notre faune et notre flore sont de beaux dessins d'oiseaux signés Jean-Marie Vinson et Cassimally et un batik de Monique Maurel où éclatent des tournesols.

— La négritude, est-ce, comme le prétendent certains, une notion dépassée ?

— La preuve qu'elle est toujours vivante et active, c'est le deuxième Festival des arts nègres qui se tiendra à Lagos. La négritude, c'est quoi ? C'est l'ensemble des valeurs de civilisations de peuples noirs dans le monde. Lorsque Césaire, Damas et moi-même avions lancé le mot, il s'agissait d'une négritude de combat. Aujourd'hui, il s'agit d'un dialogue. Bien sûr, on a dit que la négritude c'était terminé. Des journaux européens très conservateurs ou des journaux de gauche en ont parlé. Quelques nègres de service ont aidé à l'affaire...

— Cette expression de combat n'est-elle pas devenue une expression de développement ?

— Certes, il y a la négritude du dialogue et du développement...

Senghor a effectué une refonte du système d'enseignement au Sénégal. « La priorité des priorités reste les mathématiques. » On étudie aussi les langues étrangères, l'anglais et l'allemand.

« La culture est enracinement et ouverture. Enracinement dans ce qui est africain et ouverture vers les autres courants. Les mathématiques nous entraînent à l'abstrait. Les langues nous entraînent à l'expression. »

Sa philosophie semble être axée sur le métissage et cela est vrai du culturel et du biologique. Il se passionne à la recherche de ces berceaux de la civilisation que fut le bassin méditerranéen. En Afrique, il retrouve les apports des Arabes. L'Inde et la Chine le sollicitent.

Le Président façonne son peuple. Songe à donner aux jeunes toutes les formes d'expression artistique : danses, musique, peinture. Il traduit T. S. Eliot, Hopkins, Yeats, Dylan Thomas. Il habite la planète.

Ile Maurice, 6 mai 1973.

# Une certaine idée de l'Afrique

Alioune Sène (Sénégal)

**Chez** Senghor, la vision du poète, généreuse et utopique, est toujours inséparable des convictions du penseur politique et de l'homme d'État prudent et réaliste.

107

Senghor demeure toujours un socialiste et un démocrate, un croyant et un républicain enraciné dans son identité et ouvert aux apports des autres cultures. Il veut unifier ce qui est divisé, rassembler ce qui est séparé, réconcilier les races et les religions, préparer ce qui augure et inaugure l'ère de la civilisation de l'universel.

Dans cette perspective, Senghor avait une perception très claire de l'idée du panafricanisme, ce qui justifie sa lutte légendaire contre la balkanisation de l'Afrique.

Ainsi, grâce à ses capacités de dialogue et de conciliation, il a su rapprocher les groupes de Casablanca et de Monrovia en réduisant les clivages idéologiques et politiques pour créer les conditions nécessaires à la mise en place de l'Organisation de l'unité africaine (OUA).

De ce point de vue, le discours de Senghor, lors du rassemblement d'Addis-Abéba, en mai 1963, dans la capitale de l'Éthiopie millénaire qu'il a aussi tant chantée, s'inscrit dans le sens de son engagement pour la libération et l'unité de tout un continent.

Armé du sens de la méthode qu'on lui connaît, Senghor a proposé, lors de l'adoption de la Charte de l'OUA, la création d'un comité de libération qui avait son siège à Dar-es-Salam et qui avait pour mission d'organiser la lutte pour achever la décolonisation, l'éradication de l'*apartheid* et de la discrimination raciale en Afrique australe.

J'ai eu l'honneur d'être désigné par Senghor pour représenter le Sénégal au sein du comité de libération, de 1963 à 1965, sous l'égide de Mwalimu Julius Nyeréré.

Ce comité qui a été créé sur l'initiative de Senghor a fait œuvre utile en achevant son mandat depuis déjà quelques années.

S'agissant de l'*apartheid* qui est aujourd'hui démantelé grâce au soutien unanime de la communauté internationale, je cite souvent cette anecdote.

Au début des années 1970, Senghor qui était en contact avec les Blancs libéraux d'Afrique du Sud, avait invité un de ses amis, M. Van Nieckerk, professeur de droit international à l'Université du Natal, pour faire une conférence publique sur le problème de l'*apartheid* à la Chambre de commerce de Dakar, devant le Club Nation et Développement.

Le club en question, qui a vu le jour après les événements de mai 1968 à Dakar, a été créé en collaboration avec Senghor par les membres fondateurs, dont Babacar Bâ, Bara Diouf, Daouda Sow, Moustapha Niasse, Joseph Mathiam, D<sup>r</sup> Doudou Guèye, Jacques Diouf et Alioune Sène. Il avait pour vocation d'organiser des débats libres et de réfléchir sur les grands dossiers du Sénégal, de l'Afrique et du monde.

Le professeur Van Nieckerk, après avoir donné une conférence de haute facture à Dakar, est rentré chez lui en Afrique du Sud où il a été aussitôt arrêté et mis en prison.

Dès qu'il a été informé, Senghor a adressé une lettre au Premier Ministre sud-africain, M. Verwoerd, et, en même temps, une mobilisation de l'opinion internationale a été entreprise par le Sénégal et de nombreux pays amis.

Deux mois après, la réponse du chef du gouvernement sud-africain est parvenue à Senghor pour l'informer que son ami, le professeur Van Nieckerk, était libéré et n'avait subi aucun mauvais traitement.

Alors Senghor a demandé que sa lettre et celle de Verwoerd soient versées aux archives nationales du Sénégal comme annonçant le début du dialogue avec l'Afrique du Sud où la vérité et la raison finiront bien un jour par triompher.

L'histoire du Club Nation et Développement n'est plus à faire.

Lieu de rencontre et d'échange, le club a reçu de grands intellectuels et d'éminents hommes d'État, dont M. Henri Konan Bédié, alors Ministre de l'économie et des finances de Côte d'Ivoire, et M. Maurice Druon, Ministre français de la culture.

En un mot, le club est un carrefour des idées et des opinions qui nourrissent le dialogue sur le chemin de la construction d'une démocratie pluraliste.

# Senghor et le droit

*Amsatou Sow Sidibe (Sénégal)*

110

## La négritude en matière familiale et foncière

### *Négritude et Code de la famille*

L'hétérogénéité sociale du Sénégal, pays composé en majorité de citoyens obéissant au droit traditionnel, ne pouvait laisser indifférent, surtout en matière familiale où les individus sont attachés à leurs mœurs. C'est sans doute ce qui avait amené le président Senghor à déclarer que dans le domaine du droit, il fallait s'adapter aux réalités de notre continent. En effet, rappelait-il : « les juristes ont souvent soutenu que la loi n'était, en définitive, que la consécration des mœurs. C'est là une vieille conception du droit. Nous en retiendrons cette vérité d'expérience que, pour être applicable, pour être effectivement appliquée, une loi doit partir des mœurs réelles et en garder quelque chose ». Selon Senghor, la situation du Sénégal exigeait son enracinement dans les réalités négro-africaines.

C'est, au demeurant, cette conception senghorienne qui a justifié d'abord la première mission de la Commission de codification qui a consisté à recueillir l'opinion des « anciens » et des praticiens du droit coutumier sur le contenu des règles traditionnelles.

C'est également cette conception qui a en partie sous-tendu la ferme volonté de Senghor de protéger la femme dans le Code de la famille. Nul n'ignore combien Senghor a chanté la femme noire, celle qui a joué un rôle important dans les sociétés négro-africaines et notamment matrilineaires d'antan. Senghor, à travers le Code de la famille, a voulu ressusciter cet esprit négro-africain de la femme responsable et respectée. C'est du reste la négri-

tude qui a également justifié en grande partie l'idée de protection de l'enfant qui est essentielle dans la législation sénégalaise.

L'idée de la négritude a justifié aussi l'existence d'un pluralisme juridique en matière familiale. Dans certains domaines, des options sont offertes aux Sénégalais entre le droit traditionnel et le droit dit moderne en fonction de leurs convictions personnelles. Enfin, en cas d'identité entre toutes les coutumes, le Code de la famille s'en est inspiré.

Mais Senghor, tout en affirmant la nécessité de s'enraciner dans les valeurs culturelles en matière familiale, a fortement défendu l'ouverture vers d'autres valeurs, en vue notamment d'assurer le développement. C'est ce qui apparaît lorsqu'il affirme que « la loi, dans notre histoire en perpétuelle accélération, doit aussi préparer l'avenir. Cette autre exigence est, en vérité, un deuxième aspect de notre situation réelle, complémentaire du premier... En ce XX<sup>e</sup> siècle, il était alors question de "modernité" ».

La volonté de moderniser le droit sénégalais de la famille s'est manifestée d'abord par le rejet des coutumes en tant que corps de règles. Elle s'est manifestée ensuite par la préférence pour le droit romano-germanique, le vœu du législateur sénégalais étant d'amener les citoyens à se soumettre au maximum à cette dernière catégorie de règles. De même, le droit moderne constitue le droit commun dans certains cas, notamment en matière de forme de célébration du mariage. Le mariage civil constitue le droit commun, le mariage traditionnel l'exception.

### *Négritude et loi sur le domaine national*

Par la loi du 17 juin 1964 portant loi sur le domaine national, le président Senghor visait à réaliser une socialisation de la propriété foncière plus conforme à la tradition négro-africaine, « de revenir du droit commun au droit négro-africain, de la conception bourgeoise de la propriété foncière à la conception socialiste qui est celle de l'Afrique noire traditionnelle ».

Senghor ajoutait que : « Nous avons choisi la voie originale qui fut, en même temps, socialiste et négro-africaine... La plus négro-africaine possible car, désormais, en principe, la terre ne peut faire l'objet d'un droit de propriété, mais seulement d'un droit d'usage transmissible aux héritiers. »

L'option pour la négritude est manifeste et sous-tendait donc la

voie africaine du socialisme chère au président Senghor et qui s'adaptait difficilement à la propriété individuelle absolue telle que conçue par le Code napoléonien. C'est la raison pour laquelle 99 % des terres du pays ont été transformées en domaine national.

Le domaine national fait donc l'objet d'une propriété collective. Il appartient en propre à la Nation sénégalaise. Chaque Sénégalais y a en principe un droit d'usage dès l'instant qu'il le met en valeur, à l'instar de la tradition négro-africaine.

Au demeurant, si la tradition négro-africaine a largement inspiré la loi sur le domaine national, on observe que la volonté d'assurer le développement économique du pays a justifié une prise en compte importante de la modernité. C'est sans doute ce qui amenait Senghor à dire qu'« il s'agit de recevoir du droit négro-africain en l'adaptant aux exigences de notre développement ». D'abord, les droits coutumiers portant sur la terre sont supprimés. Ensuite, les chefs de terres traditionnels sont remplacés par l'État qui devient le maître de la terre.

De façon générale, des structures nouvelles remplacent les anciennes. Des techniques modernes d'appropriation telles que l'immatriculation sont mises en place.

Au demeurant, la cohabitation entre l'enracinement et l'ouverture fait de la législation foncière mais également familiale un droit de synthèse original dont il faut apprécier la valeur.

## Valeur de la négritude dans la politique législative du Sénégal

### *Valeur d'ordre économique*

La voie sénégalaise du développement se veut être un modèle d'enracinement dans les traditions, mais également d'ouverture vers des expériences extérieures en s'intégrant dans la société industrielle moderne. L'option est en soi positive pour plusieurs raisons.

D'abord, comme le rappelle justement le président Abdou Diouf, « aucune société ne peut se développer harmonieusement si elle ne prend

l'option de bâtir son développement sur ses propres valeurs de civilisation, et ne s'y enracine ». La négritude, en tant que « conscience d'être nègre, la volonté de l'être et l'obligation de produire des œuvres nègres », est alors perçue comme une « mystique de l'action ». Elle va être « une ferveur qui anime tous nos actes, une union cœur et esprit, pour un bon en avant, vers la croissance économique, en vue du développement de l'homme intégral ». Cette négritude est donc un stimulant en faveur du développement.

Ensuite, la civilisation africaine comporte des valeurs positives parfaitement favorables au développement, ainsi en est-il du rôle important joué par la femme dans les sociétés négro-africaines matrilineaires. L'intégration pleine et entière de l'enfant dans la société est une autre valeur positive de la civilisation négro-africaine.

Enfin, les idées négro-africaines de justice sociale et de solidarité sont des valeurs sûres et précieuses que les sociétés les plus individualistes reconnaissent aujourd'hui et essaient de s'approprier.

Seulement, toutes les valeurs négro-africaines ne sont pas positives. Certaines d'entre elles sont anachroniques et contraires au développement. Il faut les écarter pour cultiver les plus valorisantes.

N'oublions pas non plus que nous vivons dans un village planétaire où d'autres civilisations proposent des techniques performantes de développement. Il ne faut évidemment pas hésiter à profiter de cette lumière.

Tout est alors question de dosage. Qui de l'enracinement ou de l'ouverture doit l'emporter ? Le signe zodiacal de Senghor, nous voulons dire la Balance, normalement signe d'équilibre, s'est penché vers le modernisme au Sénégal. Les valeurs négro-africaines, qui étaient un espoir, ont alors apparemment perdu du terrain et se sont retrouvées envahies au point d'être éclipsées par le modernisme. Nous avouons faire ce constat avec quelques regrets, car les potentialités négro-africaines sont énormes et mériteraient d'être davantage explorées.

### *Valeur juridique, sociale et culturelle*

Trois axes de réflexion s'offrent à nous. Le premier se situe dans le rapport entre droit et société. On sait en effet que le droit est par excellence un phénomène social. Cette idée a certainement guidé le président Senghor au

moment de l'élaboration de la loi sur le domaine national et du Code de la famille. Il a eu raison. En effet, toute solution contraire notamment en matière familiale et foncière risquerait de produire ce que l'on appelle l'acculturation juridique, c'est-à-dire une greffe d'une culture sur une autre, ce qui aboutit souvent à un échec.

La valeur juridique, sociale et culturelle de la négritude se situe ensuite dans les rapports entre culture et droits de l'homme. Senghor avait bien compris que les aspects positifs des traditions et des pratiques culturelles et religieuses étaient d'une importance primordiale. N'oublions pas que les droits à l'identité culturelle sont des droits de la personne humaine garantis sur le plan international.

114

Enfin, Senghor est convaincu que la survie des Africains, de façon générale, et des Sénégalais en particulier dépend de leur environnement culturel. Il faut donc lutter contre la tendance au mimétisme aveugle et sauvegarder les traditions négro-africaines. L'homme noir ne peut se faire reconnaître qu'en se prouvant à lui-même et en prouvant aux autres l'existence d'une culture africaine authentique, originale, susceptible de rivaliser avec n'importe quelle autre. L'affirmation de l'identité culturelle constitue un aspect essentiel de la négritude.

Mais bien entendu, il ne s'agit pas pour nous Africains de vivre en vase clos, réfractaires à toute influence extérieure. Un dialogue est nécessaire entre les civilisations. Il n'est pas question comme dit Senghor, « de s'isoler des autres civilisations, de les ignorer, de les haïr ou mépriser mais plutôt, en symbiose avec elles, d'aider à la construction d'un humanisme qui fût authentique parce que totalement humain. Totalement humain parce que formé de tous les apports, de tous les peuples, de toute la planète Terre ».

# L'enracinement

*Moustapha Tambadou* (Sénégal)

**A** propos du concept de l'enracinement, quelques rappels historiques s'imposent. Le mouvement dit de la négritude a été lancé, dans les années 30, avec la revue *L'étudiant noir*, dirigée par Aimé Césaire, par des étudiants africains, antillais et guyannais. Les figures de proue du mouvement étaient, outre Césaire lui-même, Léopold Sédar Senghor et Léon-Gontran Damas. Réponse à la situation coloniale, le mouvement de la négritude est né sous l'influence de la « Négro-Renaissance américaine », elle-même réplique au racisme qui était un avatar de la période de l'esclavage. La « Négro-Renaissance » était, l'on s'en souvient, animé par des poètes et intellectuels négro-américains tels que Alain Locke, W. E. B. Dubois, Countee Cullen, Claude Mackay, Richard Wright et autre Langston Hughes. L'objectif des deux mouvements était de remonter aux sources de l'Afrique noire.

Si nous avons opéré ce bref rappel, c'est surtout, parce que les principaux animateurs des deux mouvements étaient des poètes engagés à penser et bâtir un monde nouveau. Ceci est encore plus vrai pour Senghor, qui, poussant jusqu'au bout cette logique de Jean-Paul Sartre selon laquelle : « à chaque époque, les circonstances de l'histoire élisent une nation, une race, une classe pour reprendre le flambeau en créant des situations qui ne peuvent s'exprimer ou se dépasser que par la poésie », a construit toute sa politique et sa stratégie culturelles à partir de sa conception de la poésie.

La poésie négro-africaine, affirme Senghor, se caractérise par « un ensemble d'images analogiques, mélodieuses et rythmées ». Le rythme étant identifié comme des « répétitions qui ne répètent pas ». Cette même définition, ajoute-t-il, est applicable à l'art, à la danse voire à l'architecture négro-

africaines. Il s'agira ainsi pour lui d'illustrer et de défendre cette esthétique à travers une série de réalisations culturelles et artistiques.

Le premier Festival mondial des arts nègres, organisé en avril 1966, figure au nombre de ces réalisations. Les arts et la littérature de l'Afrique pré et post-coloniale furent convoqués pour illustrer la richesse des civilisations noires dans le temps et dans l'espace. De même que les invariants culturels qui ramènent les différentes créations et expressions à un fonds commun. On doit au Festival mondial des arts nègres la construction du Musée dynamique conçu d'abord pour abriter un dialogue entre l'art traditionnel et l'art contemporain. Dialogue où se précisent les filiations, se dessinent les émancipations et, toujours, se donne à voir et sentir l'émotion nègre à travers les « images analogiques, mélodieuses et rythmées ». Le Musée dynamique s'ouvrira par la suite aux créations occidentales. Singulièrement à celles qui sont, ou semblent, influencées par l'esthétique négro-africaine. Une manière de montrer, comme à l'occasion de l'exposition des œuvres de Picasso, Manessier, Soulages, je cite Senghor, « qu'il ne faut pas renverser les rôles car comme on le sait ce sont les artistes français qui ont imité l'art nègre » et non pas le contraire.

Autre réalisation, le Théâtre national Daniel-Sorano ambitionne lui de révolutionner l'art dramatique contemporain en lui apportant le souffle vivifiant du théâtre négro-africain où se rencontrent et s'harmonisent la danse, le chant et la poésie. Il s'agit également de bâtir une sorte de « Comédie négro-africaine » qui, à l'image de la Comédie française pour la France, mettrait en scène et diffuserait dans le monde entier les grands classiques africains. Sans oublier de revisiter les grands classiques de l'Occident en les soumettant à l'esthétique négro-africaine.

La Manufacture nationale de tapisserie devenue Manufacture sénégalaise des arts décoratifs (MSAD), qui transpose en tapisserie les œuvres de plasticiens sénégalais, l'École d'architecture et d'urbanisme, qui a pour vocation de former des architectes maîtrisant les subtilités du « parallélisme asymétrique », un répondant des « répétitions qui ne se répètent pas », l'École nationale des arts, destinée à devenir le vivier d'institutions comme Sorano ou le Musée dynamique, les Nouvelles Éditions Africaines, qui se veulent un moyen de diffusion d'une littérature illustrant les canons nègres, sont à ranger parmi ces réalisations.

# Une noix de cola dans la poche

*Esther B. de Crespo-Toral (Équateur)*

**Professeur** des littératures d'expression française depuis 1974 à mon université de Quito, en Équateur, là-bas, de l'autre côté de la ceinture qui nous relie, là-haut à 2 800 mètres d'altitude, c'est Senghor qui m'a montré la piste et ouvert le chemin de sa poésie qui m'a captivée.

117

A l'époque, suite à l'effort fait par l'UPELF, quelques universitaires latino-américains se sont consacrés à la recherche et à l'enseignement des littératures d'expression française. Nous commençons, à ce moment-là, à parler du dialogue des cultures et du dialogue Sud-Sud.

Quelques-uns d'entre nous, dix ans après, avons eu le privilège, lors d'un séminaire, de connaître la terre sénégalaise. Conduits par la sensibilité du professeur Fernando Lambert et grâce aux connaissances de Lilyan Kesteloot, nous avons suivi l'itinéraire senghorien de Djilor à Joal, de Gorée à Saint-Louis, où nous avons pu contempler l'ombre des vérandas, toucher les filaos, plonger nos pieds dans le sable rouge.

Le séminaire fut une réussite. Nous sommes repartis le cœur plein de nostalgie et la tête riche de belles choses que nous avons transmises avec encore plus d'enthousiasme à nos étudiants. Une noix de cola dans la poche, quelques aiguilles de filao entre les pages d'un recueil de poèmes, la musique de la kôra encore dans la tête, la médaille frappée à l'effigie du président-poète offerte par la Fondation Senghor comme talisman : nous avons senti que le dialogue Sud-Sud, tel que nous le comprenions, était entamé.

Mais il a fallu renforcer la francophonie. Beaucoup d'efforts y ont été consacrés et c'était logique : l'Europe de l'Est avait attiré une attention

croissante, et tout à coup, une bonne partie de la francophonie, l'Amérique latine, a commencé à s'estomper des esprits. Petit à petit, nous avons disparu, et il n'y avait qu'à analyser les discours d'alors pour comprendre que nous n'étions ni Amérique ni Sud. Qu'étions-nous au juste ? Quel était donc ce dialogue Sud-Sud où nous n'apparaissions plus ?

Malgré cela, nous avons continué à enseigner les littératures d'expression française parce que nous y avons pris plaisir, parce que nos étudiants y étaient sensibles, parce qu'ils nous disaient : « maintenant nous nous comprenons mieux, nous pouvons réfléchir sur nous-mêmes en étudiant Senghor, Diop, Oyono, Kourouma ». Car nous en sommes proches par notre histoire, par notre sensibilité et par notre vision du monde. Sans doute aussi à cause de nos différences.

118

En ces temps de pragmatisme, de capitalisme débordant, il faut se ressourcer dans une éthique, dans certaines valeurs, dans certains principes que Senghor nous offre, que l'ironie de Dadié, de Bebey nous apporte, que la critique lancinante d'Onoyo et de Kourouma ravive, dans une sagesse transmise à travers les contes de Birago Diop : tout cela qui sert de nourriture à nos enfants et à nos petits-enfants.

De notre côté, nous avons aussi beaucoup à donner. Je crois que nous Sud devons unir nos visions du monde, nos sensibilités, notre poésie pour réussir notre entrée dans le troisième millénaire et donner un peu plus de saveur à notre être au monde.

Demandons à l'UNESCO de nous soutenir dans ce dialogue Sud-Sud dont nous parlons depuis des années et que nous n'entrevoions que par petites bribes et de façon ponctuelle, individuelle et isolée. Des écrivains comme Léopold Sédar Senghor, comme Henri Lopes et bien d'autres peuvent et doivent nous y aider.

Soyons inspirés par cette civilisation de l'universel prônée par Senghor. Car sinon, à quoi servirait la devise « ceinture de mains fraternelles » qu'il a trouvée en écoutant au loin les chutes d'Iguazú, comme il nous l'a rappelé ?...

# C'était au printemps 1987

*Marc Delouze (France)*

**C'était** au printemps 1987. Je préparais une exposition sonore sur les littératures francophones, et pour ce faire je me lançai dans l'enregistrement des voix des écrivains les plus représentatifs. Parmi les tout premiers, bien sûr, figurait Léopold Sédar Senghor. Je connaissait très peu son œuvre. Je me faisais néanmoins une idée de l'homme à partir de mes souvenirs liés à l'actualité d'autrefois : un poète et un politicien dont ni mes goûts littéraires ni mes affinités politiques ne me rapprochaient. C'est donc très professionnellement que je sollicitai un rendez-vous qui me fut donné à son domicile parisien, square Tocqueville.

Passé l'accueil de son aide de camp, haute silhouette neutre, correcte et muette, je me suis enfin trouvé en face d'un homme de petite taille, élégant, fort courtois, attentif à mon projet, répondant sans rechigner, en « professionnel », à mes exigences. Il me lut son « tube », « Femme nue, femme noire ». Lecture quelque peu surprenante, qui ne respectait que très approximativement la découpe des vers, leur césure, les enjambements, etc. Après l'exercice, la conversation s'engagea tout naturellement sur la rythmique poétique. Il se mit alors à réciter un poème en wolof puis, toujours de mémoire, un autre poème, en allemand cette fois, de Heinrich Heine. Sa voix, un peu nasillarde mais néanmoins parfaitement placée, n'avait pas changé de ton ni d'expression, comme si le chant des mots primait définitivement sur leur signification. Léopold Sédar Senghor était bien le poète du chant, fût-il « d'ombre ». Avec Aragon, Lorca..., il est de la race des charmeurs.

Je ne suis guère coutumier des hommages. Je m'y sens ni ais, gauche et compassé. Vaguement hypocrite. Ceci n'est pas un hommage, non plus que



# Senghor : père fondateur de la francophonie

*Maurice Druon* (France)

**Toute** grande action commence par les mots qui contiennent sa semence. A la fin de l'entretien historique qu'il eut avec le général de Gaulle, au cours duquel celui-ci lui exprima son accord à l'indépendance du Sénégal, Léopold Sédar Senghor, avant de se retirer, dit : « Et maintenant ce qui importe, Monsieur le Président, c'est de penser à la manière dont vont être maintenus les liens de mon pays avec la France et sa culture. »

Par cette parole, la première pierre de la francophonie était posée.

Un peu plus tard, alors qu'il était en train de donner des lois au Sénégal, des structures à son État, un enseignement à sa jeunesse, Senghor prononçait, cette fois à l'adresse de toute l'Afrique, cette autre parole : « Dans les décombres de la colonisation, nous avons trouvé un outil merveilleux : la langue française. »

La deuxième pierre était posée.

Lorsque, quelques semaines avant sa mort, Georges Pompidou réunit à l'Élysée les chefs d'États africains, il le faisait en pleine connivence avec Senghor, son ami de jeunesse et d'études, et pour faire avancer les projets de celui-ci.

En 1976, Léopold Senghor, le poète homme d'État, prenait l'initiative, avec les présidents Habib Bourguiba et Hamani Diori, de lancer aux ministres des affaires étrangères de cinquante pays une invitation à se réunir pour préparer une conférence des chefs d'États des pays entièrement ou partiellement francophones, où serait créé un « commonwealth » à la française. Il recevait quarante-sept acceptations.

Hélas, des éternelles difficultés canado-canadiennes, c'est-à-dire

canado-qubécoises, et aussi une certaine pusillanimité, il faut bien l'avouer, des plus hautes autorités françaises, empêchèrent la tenue de cette réunion.

Mais l'idée était toujours là, présente dans les esprits, et en attente, pendant dix ans, d'une volonté réalisatrice.

Enfin, en 1986, François Mitterrand ouvrait à Versailles, dans la salle des congrès, la Conférence des chefs d'État et de gouvernement des pays ayant en commun l'usage du français, qui deviendrait en 1993, à l'île Maurice, lors du cinquième sommet, la Conférence des pays ayant le français en partage.

122 Lors de cette séance inaugurale, Senghor, qui, de sa propre décision, n'était plus chef d'État depuis le 31 décembre 1980, apparut en costume d'académicien français, lui le premier Africain entré dans la compagnie fondée par le cardinal de Richelieu. Il y était salué comme il le serait l'année suivante à Québec, et deux ans après à Dakar, comme véritable père et fondateur de la francophonie organisée.

Communauté à la française, oui, car elle était la première à se constituer non pas par proximité géographique, ou par lien d'allégeance, de plus en plus ténue, à un empire, ou par motivation économique, mais par l'existence d'un fait purement culturel, un langage. Les mots, avant l'argent, sont le premier moyen d'échange entre les hommes.

A Versailles, quarante et un pays étaient présents. Ils se comptaient au fil des années quarante-trois, quarante-sept, quarante-neuf, et bientôt plus de cinquante, répartis sur toute la planète, étonnamment divers de taille, de caractères, de traditions, de système politique, mais liés les uns aux autres par une langue partagée, par des mots qui sont comme un maillage de concepts et de valeurs enveloppant la Terre.

J'ai dit première communauté fondée sur un fait de culture ; je n'ai pas dit la seule. Car voici que vient de se créer, cet été, à l'image de la conférence francophone, une Conférence lusophone, aussi dispersée, entre les pays qui partagent la langue portugaise. Ces deux ensembles ne pourront qu'avoir des liens spirituels et affectifs complémentaires, puisqu'ils sont les produits l'une et l'autre de la latinité.

La civilisation de l'universel, annoncée par Senghor, est en train, lentement, de se constituer.

J'ai connu Léopold Sédar Senghor ministre de la France ; je l'ai lu, poète et philosophe ; je l'ai visité, président de la République du Sénégal ; j'ai médité avec lui certaines dispositions de la francophonie ; je partage avec lui, sous le ciel de Paris et celui de Rabat, une double confraternité académique ; j'ai travaillé avec lui au dictionnaire de notre langue commune auquel il apporte, avec une touchante modestie, le savoir qu'il tient de sa première vocation : professeur de lettres.

En toutes ses activités, qu'elles soient de création, de réflexion ou d'autorité, comme en toutes circonstances où je l'ai rencontré, il ne m'a jamais donné que des motifs de l'admirer, et je tiens à honneur l'amitié qui s'est établie, solide et souriante, entre nous.

Son nom s'apparente au portugais « *Senhor* » qui veut dire seigneur. Senghor est un seigneur du siècle.

Sa nature est la diversité, sa volonté, l'excellence, sa recherche, l'unité.

Il est et restera un des grands hommes de ce siècle. Grand par son œuvre poétique, vaste, nombreuse, originale ; grand par sa pensée et son action politiques ; grand par la manière dont il a organisé l'indépendance de son pays ; grand par le désintéressement avec lequel il a exercé le pouvoir ; grand par la façon dont il a su le quitter, volontairement, en le transmettant au plus apte et au plus sage ; grand pour avoir donné à la « négritude » ses lettres de noblesse ; grand pour avoir été l'inspirateur de la francophonie institutionnelle ; grand pour avoir inlassablement favorisé le dialogue des cultures ; grand pour avoir mis, dans notre siècle tragique, un peu de lumière.

En célébrant aujourd'hui Léopold Sédar Senghor, nous célébrons un porteur d'espérance.

# Grand prêtre de la francophonie

*Paulin Joachim (Bénin)*

124 **Pierre** Emmanuel, cet écrivain de sang fort, un des plus grand de ce siècle, qui savait pénétrer, chaussé de feutre, dans l'intimité des ses frères en Christ, mais aussi claquer la porte de l'Académie, lorsque sa conscience désapprouvait le choix d'un confrère, le poète du *Tombeau d'Orphée*, de *Versant de l'âge*, d'*Évangélique* et de la *Face humaine*, qui prenait chaque mot dans sa plénitude, mettait sa vie dans ses mots et ses mots dans sa vie, magnifiait ainsi, en parole rituelle, le chantre de la négritude :

Léopold Sédar Senghor !  
Je chante ce nom annonciateur du poète,  
Cette triple vague, ce palier de gloire, la fugue aux lointains de  
silence et d'or !  
Sept syllabes constellant un destin d'homme,  
Sept voyelles donnant mesure d'une voix !

Le rapprochement de ces deux écrivains de race n'est pas dû au seul hasard d'un hommage. Liés d'amitié et de reconnaissance réciproque bien longtemps avant d'être tous les deux admis sous la Coupole, ils l'étaient aussi par les valeurs d'une foi en Dieu partagée. Il saute aux yeux que leur production s'est édifiée, pour l'essentiel, comme une redécouverte des origines et un renversement de toutes les nostalgies, ce qui les a conduits tous les deux à creuser profond dans le monde des symboles. Mais la similitude ne s'arrête pas là. L'un et l'autre sont marqués par un destin de gloire et de défi.

Ils ont tous les deux dominé le théâtre du monde et en sont sortis fidèles à eux-mêmes. Pierre Emmanuel rêvait de voir la poésie envahir la vie,

étendre sa toile d'araignée sur les pouvoirs, sur la vie. Léopold Sédar Senghor aura exercé un pouvoir éclairé, drapé de grandeur et de générosité, soucieux avant tout de libérer les forces de la création et de l'imagination. L'un a traversé les institutions avec une voix sauvage et divisée, rendue chaotique par la musique des mots. L'autre a quitté son palais blanc de Dakar, l'âme sereine, mais, dans les yeux, la fièvre océane des élégies majeures. L'un était à la fois ouverture et repli, comme un Lyonnais qui se respecte. L'autre, Sénégalais mâtiné de Portugais, était d'une prudence de Sioux. L'Occidental aux certitudes marquées évoque la femme comme « une sorte de fruit rhétorique béant et adorable » et hisse la sexualité au niveau sacré. Et dans la pénombre aux senteurs épicées, tendrement, le Nègre roucoule :

Femme nue, femme obscure !  
Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche  
qui fais lyrique ma bouche  
Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses ferventes  
du Vent d'Est,  
Tam-tam sculpté, tam-tam qui grondes sous les doigts du  
Vainqueur,  
Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée.

125

Le titre de gloire de Léopold Sédar Senghor, pour nous autres militants qui le suivons depuis qu'il a décidé de déchirer « les rires Banania » sur les murs de France et de Navarre, c'est d'avoir pris le risque inédit de faire entrer la négritude par effraction dans les tréfonds de l'aventure humaine. C'est sur ce terreau noir qu'il a pu, par la suite, couler sa stature de prophète de la civilisation de l'universel, fondant définitivement sur le métissage l'identité première des siècles prochains. Voilà un homme, en tout cas, et de grand format, qui s'est tout doucement insinué dans nos destins avec la force envoûtante de son inépuisable négritude. Il nous laisse une œuvre-somme, des fruits éclatants de sève, gorgés de sucs, des pages splendides, évangéliques, plus âgées que la poussière, plus jeunes que l'Apocalypse. Grâce à lui, un grand nombre de pays africains francophones forment aujourd'hui, avec la puissance coloniale d'hier, en dépit des frissons spasmodiques de racisme que la peur fait courir sur son corps, selon les saisons et la conjoncture, « deux peuples qu'une

même langue sépare », pour reprendre et titiller quelque peu un aphorisme de Bernard Shaw, appliqué à d'autres circonstances linguistiques. Il faut dire que Senghor est ce qu'on trouve de plus viscéralement français dans l'univers négro-africain, « un Blanc en contreplaqué » aurait dit Emmanuel Mounier, qu'il a bien connu jadis à Saint-Germain-des-Prés, du côté de la rue Jacob. La civilisation française fait partie intégrante de sa personnalité, et son imaginaire en est tout imprégné. Et c'est ainsi qu'il devint prosélyte, de par le monde, de la francophonie, une aventure à sa mesure.

L'ancien tirailleur sénégalais du Front Stalag 230 se charge, à Paris, très officiellement et très académiquement, de la police des mots qu'il n'a pas appris au berceau, des vocables d'un autre chaud et d'un autre froid, qui ne résonnaient pas parmi les éléments, dans « cette fièvre aux entrailles le soir, à l'heure des peurs primordiales ». Mais tout est possible, dès lors qu'on a une goutte de sang portugais dans les veines, et d'un groupe A qui, paraît-il, ne se rencontre qu'en Europe, très peu en Afrique.

En tout cas, pour Senghor, l'ouverture à la francophonie n'est pas contradictoire avec l'enracinement dans la négritude : « Elle est le complément nécessaire. » A y regarder de près, Senghor donnerait presque raison, à sa manière, à l'entreprise de l'homme blanc qui crut bon, sur les terres conquises, de vider le Nègre de sa substance spécifique pour le remplir de sa propre densité. Ces peuplades qu'on voulait intactes et disponibles, malléables et protégées des grandes fièvres du progrès !

S'il restait une couronne à tresser à ce grand amoureux de la langue française, « cet outil de la modernité », comme il l'enseignait à ses compatriotes, alors il faudra se tourner vers son confrère Maurice Druon, secrétaire perpétuel de l'Académie française précisément : « Nous n'oublierons jamais, confie-t-il, que poète, il a, à travers les *Élégies*, les *Éthiopiennes*, les *Nocturnes*, enrichi le patrimoine littéraire français des images et des rythmes, des couleurs et de la mémoire, de la sensibilité et des songes propres à l'Afrique. » L'homme était né pour devenir le coryphée disert de la tribu francophone, « cette communauté transnationale d'une langue partagée ».

De sa triple vie de professeur, d'homme politique et de poète, il ne voulut retenir que la somme de ses poèmes : « C'est là tout l'essentiel », avait-il indiqué avec bonheur. A quoi répond, comme en écho, un certain Ernest

Hemingway, éternel laboureur de la mer, et comme lui, captif de ses sortilèges : « De toute façon, il ne reste que la beauté transmise par les artistes. » Quant au poète guatémaltèque, Cardoza y Aragon, il administre le plus sereinement du monde : « La poésie est la preuve convaincante de l'existence de l'homme. » Et l'on saisit mieux, ici, le sourd travail intérieur au fil des ans, le contentement final de l'homme à desserrer l'étreinte de la politique pour redevenir ce qu'il est essentiellement. Il n'était pas venu pour remporter un très long sprint, mais pour montrer l'exemple et dire la droiture en politique, pour introduire dans le royaume de l'irrationnel, ce « royaume de l'enfance », d'innocence et de bonheur, qu'il évoque souvent dans ses poèmes, ces valeurs éminemment positives surgies de sa culture gréco-latine que sont le raisonnement logique et l'action méthodique, les deux mamelles dont s'est nourri de tout temps, l'essor des peuples européens. Il est et demeure pour les générations futures, la référence et le modèle incorruptible. Et grâce à lui, la méthode, une notion difficilement assimilable pour les Nègres, est devenue le maître mot qui résonne très fort dans les allées du pouvoir au Sénégal.

127

C'est en plein virage de l'indépendance de son pays que la politique s'est présentée au tout premier agrégé africain de grammaire, un peu comme un défi, une provocation du Ciel transmise par les confréries maraboutiques omnipotentes. Et Senghor d'y aller de sa plainte désolée : « Je suis plutôt un homme de culture tombé en politique à son corps défendant. En 1945, boursier du CNRS, j'étais venu au Sénégal pour mener une enquête en vue de ma seconde thèse pour le doctorat d'État. La première s'intitulait "Les formes verbales dans le groupe sénégal-guinéen". Ma thèse complémentaire devait porter sur la poésie orale dans mon village de Joal et celui voisin de Fadiouth. Pour cela, j'avais éprouvé le besoin de revenir à la source, afin d'enraciner mon esprit dans la civilisation négro-africaine. Au cours de mon enquête, je me suis rendu compte de la misère des paysans. Comme je suis d'une famille essentiellement terrienne, c'est donc la réalité frappante de cette misère qui m'a amené à accepter d'entrer en politique et d'être candidat aux élections. Mon ambition, au départ, en débarquant en France, était aux antipodes de la politique. Dès mes premières années au lycée Louis-le-Grand, je m'étais fixé un objectif : être professeur au Collège de France et poète... » Ce sera donc et ce fut la Politique, majuscule de rigueur et par déférence, loin du regard

débonnaire et très sage de François I<sup>er</sup>. Et ce temps de gouvernance tout entier consacré aux siens, cette longue parenthèse politique qui aura grignoté un gros morceau, sinon le meilleur de lui-même, et sur laquelle il n'est guère loquace, Senghor l'aura traversé comme dans une bulle de félicité, protégé par un décret divin. Des vagues grosses d'ambitions éperdues, de calculs insensés, viendront mourir à ses pieds d'aède prisonniers des jeux politiques aux relents de crime, de racolages malsains et de popularité infondée. Et le taux de croissance, bordel ?

En son temps et parce que c'était lui, le verbe portait ses fruits. Il s'avancéait derrière sa magie et transformait la face des choses. Son souffle inspiré comblait les lacunes et colmatait les brèches, les bégaiements inévitables de l'art tout neuf de gérer la cité. Il est devenu insuffisant et son charme un peu court depuis que le maître s'en est allé avec son délire incantatoire troué de giboulées normandes et labouré d'éclaircies tropicales. Mieux que personne, Senghor savait dire son pays et l'Afrique au monde d'un palais flatté, comme un fin gourmet. S'il était resté quelques années de plus au pouvoir, nul doute que le Sénégal eût obtenu sans peine le prix Nobel de la parole salvatrice. Senghor était capable de nous fabriquer le plus sérieusement du monde, dans une de ces grandes chevauchées intellectuelles dont il a le secret, une substance éolienne qu'on appellera, faute de mieux, l'hormone de la survie par le verbe. Sa présence hardie et sans graisse superflue, malgré le poids des ans, irradiait et rassurait les partenaires de tous les horizons. Il connaissait le secret de leur développement et les déshabillait d'une langue experte, gourmande jusqu'à la perversité. Il savait battre le « fer rouge du verbe » pour en faire jaillir les étincelles magiques qui remettaient son pays d'aplomb après le passage d'un sirocco. Et le reste du continent en profitait par ricochet. Mais parce que le départ d'un chef n'annonce pas la fin d'un combat, son successeur, Abdou Diouf, anobli dans les règles de l'art, sur les marches du palais, par le Maître, le « diseur d'essentiel », et qui a eu tout le temps nécessaire pour décrypter l'esprit des lieux, va mobiliser le meilleur de lui-même au service d'une cause à sa taille et qui le passionne tous les jours qu'Allah produit sur la terre des hommes. Merveilleux talent bien huilé au chaud, par le père, il doit démontrer à son peuple suspendu à sa respiration, qu'il n'est pas de la caste qui perd. Il n'a nul besoin de se hisser sur la pointe du soulier pour

tutoyer son sujet. Merveilleux, éternel Sénégal campé de tous ses attraits à la pointe du continent comme sa jeunesse immarcescible !

Une quête éperdue d'innocence, puis, aussitôt, le sens adulte des responsabilités. Son royaume s'étendait au-delà du Sénégal et l'ancien séminariste ne distribuait pas que des images pieuses à ses homologues du continent qui ne savaient pas économiser ce qu'il appelle si bien leurs « nègreries ». C'est ainsi, par exemple, qu'il n'a jamais considéré comme un personnage digne d'intérêt ce Bokassa I<sup>er</sup> de tous les malheurs, la couronne de traviole sur son képi d'adjudant et le verbe haut et sot. Il avait sans doute donné la mesure de son attachement à la France sur les champs de bataille, en Indochine ou ailleurs, mais qu'avait-il besoin de ridiculiser tout un continent en se prenant sans cesse, et jusque dans la cour de l'Élysée, pour le fils adoptif ou l'on ne sait quelle erreur de sieste maquillée de l'homme du 18 juin ? C'est dans ces mêmes parages que l'illustre académicien aimait à fustiger les jouisseurs de ressources minières sans scrupules ni culture, prêts à vendre leur âme et leur pays pour accroître un compte en banque en Suisse. Il les évitait autant que possible, parce qu'il savait qu'il échangerait avec eux plus de banalités que de pépites.

Senghor ne goûte guère qu'on lui « chambre » son Afrique, ou qu'on lui « chamboule » ses objets de culte. Un seul chef d'État il est vrai, d'une grande envergure et d'une efficacité remarquable, trouvait grâce à ses yeux, bien qu'ils ne se déclarassent jamais une amitié vraie et nette de toute arrière-pensée : feu le président Félix Houphouët-Boigny, le grand chef baoulé très tôt converti à la foi chrétienne, mais resté fidèle jusqu'au bout à ses fétiches d'origine. Il a laissé sa griffe dans l'histoire de l'humanité, comme le bâtisseur de la plus somptueuse cathédrale du siècle, un ensemble architectural qui porte la marque de la négritude, puisque les couleurs de la savane, le Christ-soleil dans tout son éclat, et l'Immaculée noire s'y donnent rendez-vous pour l'éternité, dans un mariage subtil de rythmes africains et du chant grégorien cher au cœur du président-poète Senghor. L'enfant de Joal s'était immortalisé auparavant, en l'an de grâce 1966, lorsqu'il organisa, sur sa terre bénie des dieux, le premier Festival mondial des arts nègres, un acte éclatant de foi en l'humanité noire, qui remettait une seconde fois les Nègres au monde, en leur fixant au front le signe de leur génie. Deux grands destins qui

honorent l'Afrique. Deux hommes d'État de grand format, qui connurent la gloire d'écrire quelques-unes des plus belles pages du Parlement et des gouvernements de la République française, et que le général de Gaulle, d'ordinaire avare de compliments, couvrit d'éloges chaleureux, dans ses mémorables *Mémoires d'espoir*. Qu'ils décochent, tous les deux, où qu'ils se trouvent, le « charme de la foudre » féconde sur le continent-mère et nous en serons tous les heureux bénéficiaires, dans l'arc-en-ciel des peuples !

# Du côté du jazz

Jean-Louis Joubert (France)

Le poète Senghor s'est souvent présenté comme un griot parmi les autres, prenant en charge une parole et une musique immémoriales (« Esprit, souffle sur les cordes de ma kôra / Que s'élève mon chant, aussi pur que l'or de Galam », « L'ouragan », dans *Chants d'ombre* ; « Que je respire l'odeur de nos Morts, que je recueille et redise leur voix vivante », « Nuit de Sine », également dans *Chants d'ombre*). Les indications d'accompagnement qui figurent en tête des poèmes d'*Éthiopiennes* (« pour trois tabalas ou tam-tams de guerre », « woï pour trois kôras et un balafong ») continuent l'assimilation du poète au chanteur-musicien traditionnel.

131

Mais parfois l'image dévie vers d'autres suggestions. C'est le cas dans le poème « Joal » (*Chants d'ombre*), qui harmonise superbement l'un des thèmes majeurs de l'œuvre : la célébration du « royaume d'enfance ». Le poète convoque les images lumineuses et musicales du pays de sa naissance. Mais voici que les « rhapsodies des griots », « les voix païennes rythmant le *Tantum Ergo* » sont relayées par une autre musique :

Je me rappelle, je me rappelle...  
Ma tête rythmant  
Quelle marche lasse le long des jours d'Europe où parfois  
Apparaît un jazz orphelin qui sanglote sanglote sanglote.

Le jazz « orphelin », donc coupé de ses racines africaines, comme le poète dans son exil, est pourtant le médiateur qui permet le surgissement des images de l'enfance. Identifié à une pulsion rythmique et à une explosion émotive, le

jazz commande l'expression poétique. Le poète de « Joal » est plus jazzman que griot.

Le motif du jazz et de la musique afro-américaine reparait à plusieurs reprises au fil de l'œuvre. Dans *Chants d'ombre*, il s'affiche dans le titre d'un poème : « Ndessé ou "Blues" », qui se termine sur cet appel :

Joue-moi la seule « Solitude », Duke, que je pleure jusqu'au  
sommeil.

Le jazz est ici encore lié au débordement de l'émotivité. Et la référence à Duke Ellington est choisie avec soin. Le thème « Solitude », dont le premier enregistrement par le Duke date de 1934, appartient à la période « jungle », où les éclats d'agressivité rauque des cuivres tranchent sur la luxuriance voluptueuse des anches, dans une exubérance expressionniste qui veut évoquer aussi bien la jungle urbaine de Harlem que la mythique forêt primitive africaine. La représentation de la musique de jazz que suggère le poème de Senghor n'est pas tellement différente de l'image donnée par la mode nègre (le « bal nègre », la « Revue nègre », l'« art nègre », etc.) chère à l'avant-garde parisienne des années 20 et 30.

Le jazz est aussi présent dans les poèmes que l'Amérique a inspirés à Senghor. Dans « A New York » (*Éthiopiennes*) d'abord :

Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix  
vibrante de hautbois, l'angoisse bouchée de tes larmes  
tomber en gros caillots de sang  
Écoute au loin battre ton cœur nocturne, rythme et sang du  
tam-tam, tam-tam sang et tam-tam.

L'orchestration imaginée par Senghor est curieuse : les cuivres (l'expressive trompette « bouchée » par la sourdine *wa-wa*, l'instrument roi dans l'orchestre de Duke Ellington, première manière) répondent au hautbois, qui n'est pratiquement jamais utilisé par les orchestres de jazz ; la batterie moderne redevient tam-tam africain.

Le même poème évoque une des sources vivantes du jazz :

New York ! Or voici le temps de la manne et de l'hysope.  
Il n'est que d'écouter les trombones de Dieu, ton cœur battre au  
rythme du sang de ton sang.

On entend là les prédicateurs des églises noires de Harlem, leurs sermons gorgés d'images venues de la Bible et bousculées par la transe rythmique. Le poète afro-américain James Weldon Johnson avait donné une légitimité littéraire à ces sermons des « trombones de Dieu » en en composant des adaptations versifiées (*God's Trombones, Seven Negro Sermons in Verse*, 1927).

L'« Élégie pour Martin Luther King » (*Élégies majeures*) est naturellement prévue « pour un orchestre de jazz » et, parmi d'autres grands hommes américains, elle rend hommage à « la voix *blues* de Langston Hughes, jeune comme la trompette d'Armstrong ».

Ce rapide inventaire confirme ce que l'on pouvait attendre : le poète Senghor n'a pas méconnu la musique afro-américaine, l'une des plus remarquables formes d'expression du génie nègre. Mais il faut peut-être aller un peu plus loin que ce banal constat. Et prendre au mot l'image du poème « Joal » qui désigne le poète comme jazzman.

Qu'est-ce que le jazz ? On sait comme il est difficile d'en proposer une définition. Le mot même est problématique. Miles Davis le récusait (comme étant une invention de Blanc). Les jeunes musiciens des années 68 (comme ceux de l'*Art Ensemble* de Chicago) souhaitaient le remplacer par l'expression « grande musique noire » (*Great Black Music*). Quoi qu'il en soit, et quel que soit le sens étymologique que l'on prête au mot, le jazz peut être délimité par une histoire (le disque de 1917 de l'*Original Dixieland Jazz Band* lance le mot et la chose) et par des caractéristiques musicales. Protéiforme (sans doute depuis ses origines), recouvrant aussi bien des formes populaires, religieuses ou profanes, que des recherches savantes, le jazz résulte d'un traitement original de la matière sonore et d'une insistance spécifique sur les rythmes. Le son du jazz est né de l'imitation de la voix humaine (parfois du cri des animaux) : les esclaves noirs, transplantés d'Afrique, voyageurs sans bagages, ont utilisé pour s'appropriier les instruments modernes (guitare, piano, trompette, trombone, etc.) les traces qu'ils avaient conservées des musiques ancestrales, des modes de chanter africains

(par exemple des gammes pentatoniques, ignorant les demi-tons, qui pourraient expliquer les fameuses *blue notes* du blues et du jazz). Quant au rythme, il prend dans le jazz la forme du *swing* : encore un mot presque indéfinissable, qui renvoie à des constantes rythmiques, comme l'accentuation des temps faibles, la recherche d'une pulsation non mécanique, le glissement de la musique vers la danse.

En cherchant à définir le jazz, on privilégie comme naturellement des éléments qui sont exactement ceux permettant de cerner la poésie de Senghor. L'appropriation d'une instrumentation ? Mais c'est ce que le poète sénégalais a dû pratiquer avec le français ; celui-ci est devenu sa langue (comme le saxophone alto est devenu l'idiome naturel de Charlie Parker), mais le français de Senghor porte de multiples traces africaines. La valorisation du rythme ? On ne compte plus les critiques qui s'extasiaient d'entendre le battement du tam-tam dans le verset senghorien. Soit. Mais la pulsion rythmique qui entraîne ses poèmes n'a rien d'une mécanique binaire ; elle est toute en subtilités, renversements, syncopes, surprises à contretemps. La « Lettre à un poète » (*Chants d'ombre*) le rappelle.

Les tamtams, dans les plaines noyées, rythment ton chant, et ton  
vers est la respiration de la nuit et de la mer lointaine [...]  
Tu cueillais une étoile au firmament pour la rime  
Rythmique à contretemps [...]

Ce qui fait le propre du jazz, c'est que chaque jazzmann a su inventer une manière personnelle de faire sonner son instrument. Sa façon de jouer est sa signature, identifiable comme le grain d'une voix et constitutive de son esthétique. Dès les premières notes, on reconnaît Louis Armstrong, Lester Young, Miles Davis, John Coltrane... Dès les premières lignes, on reconnaît le ton et la voix de Senghor : une façon de respirer amplement, le goût du nom noblement proféré pour éveiller sa puissance latente, le roulement du verset qui parfois s'accélère...

Oui, Senghor est bien du côté du jazz : poésie du moment, force du souffle et de la parole, émotion du direct ou de l'improvisé (le griot lui aussi improvise). La musique de jazz se détourne de la propriété apprise : elle char-

rie généreusement toutes les impuretés rencontrées sur son chemin pour les transmuier et en faire la forme musicale majeure du XX<sup>e</sup> siècle. Loin de toute poésie pure, Senghor a entraîné la langue française à l'aventure, sur les pistes africaines, par savanes et villages : de son bricolage langagier (entre modèles helléniques et souvenirs des chœurs alternés du Sénégal), de ses subtils contretemps, il a su faire surgir la beauté de l'improvisiste.

# Latinophonie

*Alassane Ndaow* (Sénégal)

136 « L'un de mes premiers soucis, dit Senghor, avant même notre indépendance nationale, fut d'élargir la francophonie à la latinophonie, en introduisant dans nos enseignements secondaires le portugais à côté de l'espagnol et de l'italien. [...] Ce que j'ai dit du latin, j'aurais pu le dire du grec et de l'arabe. C'est pourquoi j'ai, depuis le temps du régime colonial, toujours encouragé l'étude de l'arabe. On découvre dans la civilisation arabe le même besoin de rationalité... elle nous offre cet avantage que, greffée sur le sauvageon berbère, elle est un aspect de l'africanité. »

La francophonie, ce courant d'échanges culturels, ce commerce de l'esprit et du cœur qui se propose l'accord culturel, comprendra les personnes et les biens et s'étendra à toutes les frontières du savoir et du sentir, de la science et de l'art jusqu'aux sources mêmes de la latinité et de l'africanité.

Mais, en définitive, c'est la langue française qui constitue le véhicule commun à toutes les ethnies. Toutefois, il ne souhaite pas étouffer les langues autochtones qu'il devra protéger de la dépersonnalisation.

En fait, aux yeux de certains contradicteurs, Senghor est parfois apparu tiraillé entre la francité et les valeurs de civilisation de la négritude. On a pu voir là une contradiction radicale. Comment défendre simultanément la négritude et la francophonie ? Comment concilier deux impératifs : rester soi-même et se comprendre entre personnes ayant partagé la même histoire, les mêmes idéaux ? Se comprendre implique le choix d'un canal commun. Rester soi-même suppose que ce lien librement consenti soit assez léger pour ne pas étouffer les langues autochtones. Pour sortir de ce dilemme, Senghor a préconisé une francophonie vivante, non réductrice et hégémoniste, mais ouverte

au monde. Il s'agirait alors de constituer une grande aire linguistique capable d'opérer des échanges de zone à zone sur un pied d'égalité. Quelques langues exercent déjà un rôle mondial du fait à la fois de leur champ d'expansion et de leur passé culturel. A ces langues de servir de lien de compréhension dans la zone où elles sont implantées. A elles aussi de rayonner à partir d'un pôle principal et de points d'appui périphérique par-dessus le foisonnement d'autres langues et dans leur respect. Il est avéré que le français est désormais un moyen indispensable de communication entre nous et la modernité, comme il est devenu un outil approprié d'investigation dans notre héritage profond et de connaissance de notre identité propre sous un dialogue à égalité entre langue maternelle et langue de choix.

137

Dans la recherche de l'identité culturelle, la francophonie s'est déjà engagée entre l'arabité et la négritude, la latinité ancienne ou moderne.

M. Federico Mayor, Directeur général de l'UNESCO, exprime un sentiment généralement partagé lorsqu'il écrit, s'adressant au poète-président : « C'est vrai qu'à travers votre usage enivré de votre langue d'expression, le français, vous nous ouvrez à l'ivresse de la nôtre, et c'est vrai aussi qu'à travers votre démarche de l'assomption de votre identité nègre, mais perméable aux autres cultures, vous nous montrez que vous êtes universel. »

L'universalité n'est la propriété d'aucune civilisation. Chaque situation singulière ne peut se comprendre qu'au-delà d'elle-même, à ce qui l'ouvre à d'autres situations ; elle ne se reconnaît que dans leurs relations. Aussi peut-on s'interroger sur la forme d'universalité qui s'est déployée dans l'espace culturel de l'Occident depuis les Grecs et surtout depuis la Renaissance. Les peuples d'Europe et d'Amérique du Nord sont fermement convaincus que leur propre civilisation est la seule forme de civilisation universelle. Dans leur extrême ignorance des conceptions intellectuelles et sociales et des traditions des peuples d'Asie et d'Afrique, ils estiment naturel d'imposer aux autres leurs propres idées, leurs principes législatifs et leurs institutions politiques.

Les problèmes de l'Europe et de l'Amérique du Nord ne seront jamais résolus tant qu'ils seront considérés d'un point de vue uniquement européen. Il est indispensable de voir l'Europe de l'extérieur, de voir ses défaillances comme ses réussites à travers les yeux de cette vaste partie de

l'humanité que forment les peuples d'Asie et d'Afrique. Il est nécessaire que des voix comme celle de Senghor s'élèvent pour appeler les peuples d'Europe (et ce continent dans lequel l'Europe s'est répandue, l'Amérique du Nord), pour qu'ils se dépouillent de tout orgueil culturel et intellectuel et qu'ils prennent conscience de cette communauté à laquelle appartiennent également Asiatiques et Africains.

L'humanisme senghorien se veut un humanisme intégral s'insérant dans un courant de pensée très ancien et très profond. Il n'ignore pas que la civilisation moderne a été rendue possible par une vision du monde où l'homme constitue la réalité et la mesure de toutes les valeurs.

138

La monde antique affirmait lui aussi que l'homme est la mesure de toutes choses, mais l'homme, selon Protagoras, est l'individu non l'humanité dans ce qu'elle a d'historiquement concret.

L'humanisme ayant à sa base des concepts tels que la valeur de la personne, le monde moral fondé sur la liberté, la foi dans la raison humaine, pour être vraiment entendu et assimilé, requiert une longue éducation intellectuelle.

Le poète-président le sait bien, mais il a des raisons d'être optimiste, car au philosophe Hegel, qui écrivait au début du XIX<sup>e</sup> siècle « l'homme est un animal malade », la sagesse wolof si souvent revisitée par Senghor répondait par avance « *Nit, nitay garabam* », « l'homme est le remède de l'homme ».

# La traversée des terres senghoriennes

Jacques Chevrier (France)

**En** relisant les cinq grands recueils qui composent l'œuvre de Léopold Sédar Senghor, j'ai été frappé à la fois par le grand nombre de verbes de mouvement qui rythment la composition des poèmes, et par le thème — je dirais presque l'obsession — du voyage, du parcours, du cheminement qui les habite.

D'abord la dynamique de l'œuvre, cette idée de mouvement. Ainsi Senghor évoque-t-il, pêle-mêle, « les piroguiers au long cours », « les rapides pour les ports atlantiques », « les sifflets des rapides traversant [son] cœur », « les pistes ferventes », « les chameliers au long cours », « les pistes perfides de la forêt »... Il lui arrive aussi de se mettre en scène lui-même, en tant qu'acteur du voyage : « je marcherai par la terre nord-orientale, par l'Égypte des temples et des pyramides », « C'est le temps de partir, que je n'enfonce plus avant mes racines de ficus dans cette terre grasse et molle... J'ai soif, j'ai soif d'espaces et d'eaux nouvelles », « Demain je reprendrai le chemin de l'Europe, chemin de l'ambassade / Dans le regret du Pays noir », et enfin le très rimbaldien « nous descendrons les fleuves ». Certains de ces poèmes comportent même des précisions temporelles relatives à ces voyages : « Que m'accompagnent kora et balafong » fait allusion à « douze ans d'errance », chiffre qui se trouve majoré dans *Le retour de l'enfant prodigue* où Senghor évoque « la poussière de seize années d'errance », avant de décliner dans *Éthiopiennes* l'identité qu'on lui prête : « On m'a nommé l'Itinérant ». Enfin, on ne compte plus les occurrences du verbe « traverser » et de son substantif « traversée » (qu'il s'agisse de la mer ou de la savane), pas plus que le mot « chevauchée » à la connotation à la fois épique et archaïque.

L'espace : si l'on excepte une échappée vers le Nouveau Monde (le

poème « A New York », l'espace senghorien dûment balisé et répertorié s'organise en deux territoires à la fois antagonistes et complémentaires. D'un côté l'Afrique : « si l'on veut nous trouver des maîtres, il serait plus sage de les chercher du côté de l'Afrique » (postface des *Éthiopiennes*) ; de l'autre, l'Europe, « à qui nous sommes liés pas le nombril » (« Prière aux masques »). Il n'est bien sûr pas possible de citer ici tous les textes qui évoquent ce double enracinement/déracinement du poète. Retenons cependant quelques-uns parmi les plus significatifs.

Il suffit au poète de nommer les êtres et les choses de son « canton » pour que surgisse ce royaume d'enfance dont le souvenir le hante : « Je sais le Paradis perdu — je n'ai pas perdu souvenir du jardin d'enfance où fleurissaient les oiseaux » (« Chants d'ombre »), affirmation qui fait écho à l'incantation du « Retour de l'enfant prodigue » (*Ibid.*) : « Ah ! de nouveau dormir dans le lit frais de mon enfance ». Mais au rythme d'un parcours qui conduit le poète « de Sine jusqu'en Seine », « la brume des villages perdus » s'estompe bientôt pour laisser la place à l'Europe. « L'Europe qui m'a broyé », et il dénonce « le silence sournois de cette nuit d'Europe ». Toutefois, dans cette géographie de l'exil, c'est surtout la France qui est au cœur de sa révolte, cette France « qui dit bien la voie droite et chemine par des sentiers obliques / Qui m'invite à sa table et me dit d'apporter mon pain... » ; pour s'écrier « je déchirerai les rires banania sur tous les murs de France », alors que s'écroule le mythe de la Ville-Lumière, « Paris mesquin et mauvais ». Ailleurs Senghor proclame l'oubli sur le mode de la prétéition : « J'oublie / Les mains blanches qui tirèrent les coups de fusil qui croulèrent les empires / Les mains qui flagellèrent les esclaves, qui vous flagellèrent / Les mains blanches poudreuses qui vous giflèrent... / Les mains sûres qui m'ont livré à la solitude à la haine... » (« Neige sur Paris »).

Malgré tout, il lui faut assumer son destin de poète bientôt doublé de celui de l'homme politique, d'une rive à l'autre de la Méditerranée. Là, tout se passe comme si l'élan du poète devait sans cesse affronter des obstacles qui tendent à l'arrêter ou à le briser. « Les digues et les murs » prétendent entraver sa chevauchée. La pléthore, au sens clinique du terme, le menace : « Vous êtes docteur en Sorbonne, bedonnants de diplômés. Vous amassez des feuilles de papier... »

Mais l'obstacle le plus redoutable, c'est sans doute le silence de la femme aimée, et pour tenter de le briser, le poète va multiplier les signaux. Il est donc question de « courriers dépêchés », de « messages », d'« épîtres », etc., autant de termes qui sonnent l'impérieux besoin de communication, de briser l'attente, l'épreuve parmi les épreuves : « Je t'avais dépêché nombre de cavaliers, réponse ne m'a pas été rendue »...

Sans doute faut-il interpréter l'angoisse du poète comme autant de manifestations du drame qu'il vit. Drame en partie double : sa position inconfortable au carrefour de deux mondes antagonistes, position d'écorché vif parfois ; le thème de la division, de l'arrachement à soi revient en effet dans l'œuvre, tel un leitmotiv : « Et cet autre exil plus dur à mon cœur, l'arrachement de soi à soi / A la langue de ma mère, au crâne de l'Ancêtre, au tam-tam de mon âme »...

L'obsession du bleu : dans le regret du pays noir, Senghor confesse son « amertume bleue »... Le bleu serait-il plus ou moins associé au mal de vivre du poète ?

Le bleu, on s'en doute, suggère d'abord la couleur des yeux de l'aimée parfois froide parfois indifférente ; mais il identifie la race blanche et s'inscrit également dans l'œuvre à travers tout un réseau de significations qui ne manquent pas d'ambiguïté. C'est ainsi que si l'on peut accepter sans problème « le jour bleu », « les étoiles bleues », à la rigueur « les champs bleus », en revanche, « la voix bleue », « le cheval bleu » (« Teddungal »), « le cimier bleu sur quoi se brisent les javelines de mon amour » ou « un sourire si bleu » ne manquent pas de susciter l'interrogation du lecteur.

Plusieurs hypothèses s'offrent à nous. On peut y voir une réminiscence de la poésie moderne, dont les grands textes sont familiers à Senghor, peut-être aussi à l'influence de la peinture contemporaine. Enfin, il n'est pas interdit d'imaginer que l'appréhension de la couleur bleue s'inscrit chez l'auteur d'*Éthiopiennes* dans un système de perception chromatique qui n'est pas nécessairement réductible à la vision occidentale... Ainsi Germaine Dieterlin<sup>1</sup> observe-t-elle que chez les Bambara le blanc s'oppose à l'indigo, « qui symbolise l'obscurité et l'impureté », et elle ajoute : « rouler ensemble un fil blanc et un fil indigo pour faire un cordon d'attache à une amulette, c'est rouler ensemble bonheur et malheur, comme dans la vie ». Observation que confir-

ment Pierre Alexandre et Binet<sup>2</sup>, qui remarquent qu'à l'intérieur du groupe pahouin (Fang, Bulu, Beti) « le bleu est la couleur de la mort ; les fantômes [...] sont bleus ». Voilà qui expliquerait, peut-être, la prière du poète implorant des ancêtres le lait qui lui permettra de « laver [son] amertume bleue ».

Au terme de ce parcours, à bien des égards lacunaires j'en conviens, je vois donc se dégager plusieurs figures du poète Léopold Sédar Senghor. Et d'abord l'*homo viator*, l'arpenteur des deux mondes, celui que ses compatriotes ont appelé, non sans humour, « l'Itinérant »... C'est aussi la seconde figure qui importe à mes yeux : ce voyageur au long cours que la langue anglaise désigne d'un terme qui n'a vraiment pas d'équivalent en français, le « *go-between* », disons, l'intermédiaire, l'intercesseur, celui qui n'est ni d'un côté ni de l'autre, mais en position médiane. Et Senghor me fait ici ressouvenir d'une devinette que l'on propose aux enfants en pays mossé, et qui se formule ainsi : « Qu'est-ce qui n'est ni dedans ni dehors ? », la réponse correcte étant... la porte !

Or « Je suis les deux battants de la porte, rythme binaire de l'espace » (« Le Kaya-Magan »), écrit Senghor. N'est-ce pas l'image la plus pertinente pour dire la démarche de celui qui se pose et qui nous pose, à tous, cette question essentielle : « Pourquoi vivre si l'on ne danse l'Autre ? », et qui, pour conclure, nous salue dans sa « Prière de paix » d'un « cœur catholique » ?

1. Cité par Véronika Görog-Karady, *Noirs et Blancs : leur image dans la littérature orale africaine*, SELAF, 1976, p. 248.
2. *Ibid.*, p. 250.

# Senghor, poète de l'émotion

*Jean-Michel Devesa* (France)

**Entre** 1983 et 1993, durant ces années où j'ai enseigné à Bangui et à Brazzaville les littératures africaines francophones, j'ai dû revenir souvent devant mes étudiants sur la signification du mouvement de la négritude et sur la portée de l'œuvre de Léopold Sédar Senghor.

Beaucoup parmi ceux qui assistaient à mes cours reprochaient à la négritude d'avoir été pensée en termes ontologiques et se gaussaient volontiers d'une production poétique qu'en fait ils ne connaissaient pas puisqu'ils ne l'avaient jamais véritablement lue.

J'étais loin d'emporter la conviction de mon auditoire lorsque je m'efforçais de restituer fidèlement le cheminement intellectuel du poète. J'avais même parfois du mal à faire taire les sarcasmes quand j'affirmais qu'il convenait peut-être de considérer Senghor comme un héritier d'une pensée à dominante magique et symbolique, d'une pensée sauvage développant une vision unitaire du monde et des êtres. La plupart de mes jeunes contradicteurs préféraient en rester à des truismes. Quelques-uns néanmoins se donnaient la peine de parcourir les livres et les recueils que je leur avais conseillés et découvraient enfin leur erreur : le Senghor qu'ils avaient jusqu'alors pourfendu n'existait que dans l'image caricaturale que ses détracteurs avaient répandue.

La pensée et l'œuvre poétique de Léopold Sédar Senghor ne tournent pas en effet le dos aux usages, aux pratiques et à la culture africaines. Seuls pourraient l'imaginer des lecteurs un peu trop enclins à relever dans ses textes l'influence conjuguée de Paul Claudel, de Charles Péguy et de Saint-John Perse. Ces écrivains lus et admirés par Senghor ont certes influencé sa création et lui ont permis pour une part de trouver sa voix. Toutefois, le poète

ne les a jamais abordés comme aurait pu le faire un épigone. En effet, en fréquentant assidûment leurs œuvres, Senghor s'est efforcé d'assimiler leur art afin d'exprimer, le moment venu, à la fois sa sensibilité et sa vision du monde. C'est ainsi que son amour pour le français et sa littérature ne l'a pas conduit à renier sa culture et sa tradition.

Poète de l'émotion, c'est-à-dire des transports du cœur et de l'âme, Senghor n'a pas été homme à se contenter de reproduire fidèlement les émois et la sensibilité des siens. Il avait manifestement une autre aspiration, celle d'exprimer le mouvement qui agit au cœur même des êtres et des choses et de devenir ainsi, peut-être à la semblance des héros et des bâtisseurs d'empire des temps anciens, le barde d'un monde noir de nouveau debout et en marche dans l'histoire.

144

Renouant avec le pouvoir de nomination d'une parole qui dévoile l'harmonie profonde du monde (c'est-à-dire son ordre), Senghor a voulu en effet épouser et rendre dans ses poèmes le principe actif qui anime, en secret et de l'intérieur, la réalité. Aussi a-t-il identifié l'émotion à l'« une de ces forces vitales qui meuvent l'univers ». Toute sa poésie s'applique à saisir cette énergie initiale. En insérant la diversité du réel dans une symbolique, celle d'un monde et d'une existence à déchiffrer comme un cryptogramme (André Breton, *Nadja*), Senghor a eu l'ambition de traverser les apparences pour pénétrer et percer l'essence de la matière et du vivant.

Tenant d'une conception de la littérature inséparable de la vie et des affaires de la cité, Senghor en est venu à descendre dans l'arène politique pour présider au destin de son pays, car les contours de la société africaine moderne que l'homme politique espérait pour les siens puisaient ses racines dans les valeurs du « royaume d'enfance » et du glorieux passé de ses pères.

Loin de déroger à sa mission en accédant en 1960 à la magistrature suprême du Sénégal, le poète (le *dyâli*) dont la parole avait pour vocation d'éclairer son peuple et de le mettre en mouvement a réconcilié l'action et le verbe, la quête de l'efficacité pratique et le souci éthique. Il a prouvé aux yeux de tous que non seulement les poètes avaient leur place dans la cité, mais qu'ils pouvaient veiller mieux que beaucoup d'autres à l'intérêt général tout en préservant les droits des personnes, car ils avaient depuis toujours la passion de l'homme. Ce n'est pas là la moindre des leçons de Léopold Sédar Senghor.

# Lecture paradoxale d'une œuvre poétique

André Eorty (Canada/Québec)

A la suite d'un déjeuner en présence de Léopold Sédar Senghor, l'écrivain allemand Luise Rinser rapporte dans son journal les impressions suivantes : « Senghor est un grand monsieur, très français, doué d'un esprit extrêmement rigoureux, concentré. On a peine à croire qu'il ait pu écrire des poèmes aussi passionnés. Mais nous sommes encore si ignorants des Noirs et de la négritude. » Ces impressions datent de 1968. Il est fort probable que Luise Rinser, actuellement, ait trouvé matière à modification. C'est évidemment à souhaiter, bien que sa perception de l'écrivain Senghor, pour fragile qu'elle fût, ait rejoint, à l'époque, le point de vue de nombreux lecteurs du poète Senghor.

Mais depuis les choses ont changé, *mutatis mutandis*, fort heureusement... Des monographies, des essais, des articles, des pamphlets ont ébranlé les assises d'une conception toute traditionnelle et toute occidentale, d'une approche de la littérature négro-africaine en général, de la poésie africaine en particulier.

A la faveur de ces nouveaux éclairages, l'œuvre poétique de Senghor se dévoile autrement semblable à elle-même, jamais identique. Objet prismatique par excellence, elle sécrète cette ambiguïté qui ne cesse de se dérober aux lectures répétées et patientes du lecteur têtue.

Les étiquettes, les labels et les classifications n'ont, jusqu'à présent, pas encore réussi à la cerner, c'est-à-dire à dénommer cette ambiguïté sur laquelle repose tout l'édifice poétique. Essence même de l'œuvre, elle projette cette dernière hors de ses limites, de ses frontières, hors du temps cadré.

La poésie de Senghor alimente et continue d'alimenter tour à tour

une verve élogieuse, enthousiaste, admirative ou une hargne irréductible, percutante, tranchante. Par le fait même, cette poésie se porte bien, très bien. Son impossibilité à réunir l'unanimité autour d'elle est le signe le plus évident de sa persistante vitalité.

Par-delà les sommaires « on aime ou on n'aime pas », c'est un univers de contradictions et de paradoxes qui donne à rêver, ou à vivre. Contradictions et paradoxes avons-nous dit : il s'agit bien de l'intention d'une ambiguïté de départ que Senghor lui-même entretient presque religieusement. La situation du lecteur à cet endroit se révèle pour le moins périlleuse : la question « Comment lire Senghor ? » s'impose donc. Il n'existe sans doute pas de grilles infallibles, de recettes passe-partout, mais il doit peut-être se faufiler un fil d'Ariane dans ce labyrinthe poétique.

146

Cerner la poésie du président Léopold Sédar Senghor, en parler tout en ignorant, plutôt en feignant d'ignorer les multiples interférences politiques, relève d'une véritable gageure, puisque les deux fonctions — pouvoir et poésie — sont, de l'avis même de Léopold Sédar Senghor, intimement liées et menées de front. Pratiquer alors l'ablation du discours politique sur le texte poétique, n'est-ce pas aller à l'encontre même du dessein et du désir du poète ? Et pourtant la tentation de prélever un matériau strictement, à l'exclusion de l'autre, guette la sensibilité la plus attentive, axée parfois malgré elle sur l'objet de son intérêt immédiat. La connivence entre la position poétique et la position politique au sein du même espace, celui de la page blanche, cette connivence qu'a toujours refusée Saint-John Perse, le poète Senghor la situe en filigrane de son œuvre poétique.

Une approche purement esthétique, volontairement et consciemment éloignée de tout souci politique, constitue bien sûr une méthode éprouvée mais qui peut, par ailleurs, présenter le net désavantage de masquer l'autre visage de la création. En effet, poésie pétrie de vertus antagonistes, poésie où la simplicité la plus dépouillée le dispute à la préciosité la plus élaborée, où le lyrisme le plus brillant se noue à la retenue la plus apaisée, cette poésie-là s'observe d'abord, se contourne ensuite, s'assiège enfin de toutes parts, de tous côtés.

Unique et vaste à échos répétés et amplifiés, cette œuvre de détours et de méandres se décrypte donc de diverses manières. C'est encore là un de

ses paradoxes et non des moindres. Cette œuvre spécifiquement prismatique, au rayonnement multidirectionnel constamment dirigé, canalisé, apparaît ainsi comme l'incarnation la plus achevée d'une pensée en incessant devenir. Elle n'a pas encore fini de nous dérouter, de nous déconcerter et de s'imposer à nous : chacun y trouvera ses raisons de la rejeter ou de l'aimer.

# Le verbe fait action

*Makhily Gassama* (Sénégal)

148 « Des mots ! des mots ! des mots !... ». Ainsi s'indigne Hamlet, en feuilletant un livre, dans la tragédie qui porte son nom. Pour mieux apprécier les préoccupations des poètes de la génération de Léopold Sédar Senghor, il convient de s'attarder sur le pouvoir créateur du mot ou, en d'autres termes, du verbe ou de la parole — le *kuma* bambara. Nous convenons — n'est-ce pas ? — que les hommes et femmes d'action qui ont tissé, à travers les âges, l'histoire de l'humanité ont été souvent de grands orfèvres du mot, le mot qui forge ou sublime l'action, comme le perçoit Léopold Sédar Senghor :

... et moi ton fils je médite  
Je forge ma bouche vaste retentissante  
pour l'écho et la trompette de libération.

Et nous ne sommes qu'en 1936 : Senghor sait déjà qu'en tout vrai poète somnole un Prométhée prêt à se libérer et à libérer ; sa future brillante carrière politique lui donnera raison, lui, « ambassadeur du peuple noir ». Revenons à Shakespeare. Ni Hamlet — homme d'action — ni Senghor — futur homme d'action — n'ont tout à fait tort.

C'est le drame de l'écriture que de tenir toute sa force des mots, rien que des mots et des vertus qui naissent de leurs alliances, comme le rythme et l'image dont le pouvoir créateur complète ou dépasse parfois celui du mot. Et Senghor retiendra cet enseignement de la poésie négro-africaine traditionnelle, comme celle de Marône Ndiaye, la poétesse de son village. Le cri d'Hamlet dénonce, en fait, l'écart déplorable qui existe entre l'objet et le sym-

bole. Le souci de l'écrivain, comme de l'homme d'action, est sinon d'annihiler, en tous cas d'abrèger considérablement cet écart ; l'idéal est qu'au lieu de voir s'établir une relation — aussi étroite qu'elle puisse être — entre l'objet et le symbole, s'accomplisse plutôt, comme par miracle, une véritable fusion des deux réalités. Le rythme senghorien, incantatoire et ensorceleur, est là pour nous le rappeler. Ainsi, le mot tend à cesser d'être un pur symbole, un être abstrait, en dépit des sons et des signes matériels qui le composent ; sa prétention est de devenir l'objet symbolisé en devenant source de vie : « Que la lumière soit ! Et la lumière fut. » Plus de relations artificielles, plus d'écart arbitraire entre le mot et l'objet, entre la pensée, le rêve et l'action ; la fusion est complète, totale : la communication est parfaite parce qu'elle émane de Dieu qui est Verbe, mais le poète se veut, à son image, démiurge. A son tour, il lui suffira, proclame Senghor, de « nommer la chose pour qu'apparaisse le sens sous le signe ». C'est Aimé Césaire qui place cette esthétique du mot à son point extrême, à la manière du sorcier :

Je retrouverais le secret des grandes communications et des  
grandes combustions,  
Je dirais orage. Je dirais fleuve. Je dirais tornade. Je dirais feuille.  
Je dirais arbres.  
Je serais mouillé de toutes les pluies, humecté de toutes les rosées.  
Je roulerais comme du sang frénétique sur le courant  
lent de l'œil des mots...

C'est précisément à l'image du Créateur que l'empereur Auguste, dans *Cinna*, d'abord perd, puis redresse la tête, scrute le ciel, illuminé par la volonté de puissance, pardonne en confondant sciemment le rêve et la réalité, le verbe et l'action, comme si celui-là doit accoucher de celle-ci :

Je suis maître de moi comme de l'univers :  
Je le suis, je veux l'être...

Voilà qui éclaire partiellement la poétique de Léopold Sédar Senghor et qui conduit le poète à ce qu'il appelle la « poésie-vision » comme « chez les Grecs d'avant Socrate », poésie fondée sur l'exploitation ou la création des mythes et qui invite à remonter nécessairement aux sources ancestrales. Négritude ?

Ne voilà-t-il pas le mot lâché ? Comme le précise, plus tard, Aimé Césaire, « il ne s'agissait pas de métaphysique, mais d'une vie à vivre, un péril à courir, d'une éthique à fonder, et de communauté d'hommes à sauver ».

Déjà, dans les années 30, Damas, Césaire, Senghor assimilent la poésie à l'action et le titre de l'ouvrage du poète sénégalais, la *Poésie de l'action*, le confirme. En tout cas, la voie est clairement tracée ; Senghor la poursuivra imperturbablement, contre vents et marées, pour accomplir sa mission :

Ma tâche est d'éveiller mon peuple aux futurs flamboyants  
 Ma joie de créer des images pour le nourrir, ô lumières  
 rythmées de la parole !

150

## Le retour aux sources : l'enracinement

Comment s'acquitter honorablement d'une tâche aussi ardue si le poète ne propose pas au peuple une nourriture dont la saveur rappelle celle des mets familiers ? Selon le précieux témoignage du professeur Lilyan Kesteloot, les Africains qui ont lu *Pigments* de Léon-Gontran Damas en baoulé refusaient de se laisser mobiliser en 1939, et le recueil était aussitôt interdit par l'administration coloniale ; si le poète guyanais a touché juste, c'est qu'il est fin connaisseur de la poétique négro-africaine traditionnelle. Pas de mystère. La vérité est que ce Guyanais, qui a suivi des études d'ethnologie dans le but de remonter aux racines négro-africaines que trois siècles d'esclavage n'ont pas pu détruire, a été profondément pénétré de l'art de nos griots. Ce sont les mêmes raisons qui ont conduit Senghor à occuper la chaire de linguistique à l'École nationale de la France d'outre-mer et à mener une vaste enquête sur la « poésie négro-africaine de tradition orale », qui lui a permis de découvrir Marône, la poétesse de son village ; celle-ci exercera une influence non négligeable sur la poétique du jeune Sérère.

Aussi le projet littéraire, voire culturel, de Léopold Sédar Senghor réside-t-il surtout dans la nécessité, pour l'écrivain africain, de remonter aux sources ancestrales ou à la négritude, tant il est vrai que le présent se bâtit sur le passé, comme demain sera le fruit du présent ; que tout peuple possède son patrimoine, laborieusement acquis au cours du long et périlleux parcours de

l'homme à travers les âges et les espaces ; que tout écrivain qui n'est pas solidement enraciné dans une culture donnée serait incapable de produire des chefs-d'œuvre. Renoncer à cette ambition légitime, c'est mépriser l'héritage reçu, c'est « peindre sur les ténèbres » ou, paresseusement, imiter l'écrivain arabe, enraciné dans sa culture arabo-berbère ; l'écrivain européen, enraciné dans sa culture albo-européenne ; l'écrivain asiatique, enraciné dans sa culture quadrimillénaire. Nous sommes seuls — intellectuels du continent africain — à douter, sur ce vaste globe, des valeurs créatrices de la culture ancestrale ! « Il n'y a actuellement que les Noirs qui se renient, qui n'acceptent pas leur civilisation, qui ont peu d'être Noirs » s'indigne Senghor. L'histoire jugera. Dès lors, on comprend la médiocrité qui caractérise la plupart de nos productions littéraires dans cette deuxième moitié du siècle.

151

Léon-Gontran Damas a retenu de nos griots l'attachement au quotidien dans le choix des thèmes, la simplicité dans l'expression, le goût pour le familier, ce qui n'exclut nullement la gravité du message, un message qui nous atteint en plein cœur « aussi profondément qu'un beau poignard malais ». Birago Diop, le sublime conteur, n'a-t-il pas reconnu n'être qu'un disciple du griot Amadou Koumba ? Le style rageusement bambara d'Aimé Césaire nous fait pénétrer dans l'univers linguistique et mystique du sorcier, du « diseur-des-choses-cachées », selon l'expression de Senghor, appliquée à Victor Hugo. Pour vous en convaincre, je vous renvoie à l'ouvrage de Germaine Dieterlen : *Textes sacrés d'Afrique noire*. L'art négro-africain constitue un trésor inépuisable ; chaque tempérament pourrait y puiser à volonté ; d'Apollinaire à Senghor, en passant par Rimbaud, Baudelaire et Picasso, le chemin est plein de promesses. C'est ce que le fils de Dyogoye s'est entêté à démontrer durant des décennies : « Si l'on veut nous trouver des maîtres, écrit-il, il serait plus sage de les chercher du côté de l'Afrique. Comme les lamantins vont boire à la source de Simal. »

Les thèmes majeurs de Léopold Sédar Senghor, qu'ils soient puisés dans les vieux greniers des mythes africains, qu'ils soient dérobés au monde moderne, qu'ils soient créés de toutes pièces par le poète pour les besoins de la cause, le style tantôt volontairement rocailleux comme le coassement des grenouilles dans nos mares, tantôt éolien comme ces ballons multicolores des enfants caressant les toits avant de s'envoler vers le firmament, les thèmes et

le style du poète sénégalais, dis-je, nous renvoient tous aux sources ancestrales, au « royaume d'enfance » qu'il a su respecter et vénérer et les Ancêtres ne l'ont pas trahi : ils lui ont présenté le nectar dans une coupe royale et lui ont inoculé le souffle divin de l'immortalité.

« J'ai donc vécu en ce royaume, vu de mes yeux, de mes oreilles entendu les être fabuleux par-delà les choses : les kouss dans les tamariniers, les crocodiles, gardiens des fontaines, les lamantins, qui chantaient dans la rivière, les morts du village et les ancêtres, qui me parlaient, m'initiant aux vérités alternées de la nuit et du midi. Il m'a donc suffi de nommer les choses, les éléments de mon univers enfantin pour prophétiser la cité de demain, qui renaîtra des cendres de l'ancienne, ce qui est la mission du poète. »

# Lorsque Senghor donne le ton...

*Denise Godwin* (Afrique du Sud)

En hommage respectueux  
à Léopold Sédar Senghor : la lecture d'un poème  
de J. B. Tati-Loutard, épigone fidèle  
à l'esprit de la négritude

153

« L'image négro-africaine n'est [...] pas image-équation,  
mais image-analogie surréaliste...  
[Les images sont] des analogies suggestives. »  
Léopold Sédar Senghor

**L**e poète congolais Jean-Baptiste Tati-Loutard est né en 1938 et il a publié en 1989 le recueil *Les normes du temps* où l'on trouve le poème « A un chanteur mort » :

Tu voulais de mes poèmes faire des chansons  
Pour les ondes au départ de leurs voyages  
A travers les continents.  
Puis le tourbillon des éclipses de lune  
Emporta les cordes de ta voix,  
Et l'on entendit la dernière vibration  
Dans l'herbe trempée de nuit.  
Oh ces claires chansons  
Comme des embarcations légères  
Par temps de soleil

Des papillons d'eau, des nénuphars volants,  
 Des bulles nées du saut de l'écume,  
 Des lumignons érodant la nuit  
 Comme une constellation dans l'ordre  
 De l'Ourse ou du Chariot.  
 J'ai contemplé ses symphonies de l'eau  
 Ces arabesques de feu.  
 C'est toute une mine dont le souvenir  
 Extrait encore le clair métal.

154

Le sujet du poème est, comme son titre le suggère, l'hommage à un ami, le chanteur Frankin Boukaka, mort en 1972.

Les deux amis devaient collaborer à essayer, à l'instar de la négritude, de répandre des poèmes à travers le monde. Mais l'ami est mort, réalité implicite dans la notion du départ. Il s'agit d'un voyage... et d'un long voyage, car « voyages » est au pluriel et les mots « à travers les continents » évoquent de grandes distances. On sent aussi qu'il s'agit d'un voyage spirituel autant que réel, idée étayée par le double sens du mot « ondes » qui peuvent être des vagues dans l'air, du son par exemple ou les vagues de la mer.

L'idée d'un voyage revient tout au long du poème et tout un réseau d'idées et d'images connexes reconnaissables dans les mots « départ », « voyages », « ondes », « embarcations », « constellations » (associées à la navigation) et « chariot ».

Le sujet demeure celui du départ : c'est la mort du poète présentée sous forme de l'euphémisme « les cordes de ta voix ont été emportées ». Cette mort devient très spéciale où l'on perçoit l'action de la magie. Cela se passe de nuit, lorsque les puissances surnaturelles rôdent. De plus, la mort du poète se situe au moment d'une rare éclipse de la lune accompagnée d'un tourbillon, d'un vent fort semant le désordre. La magie se déchaîne et la mort du poète ne peut passer inaperçue : elle a lieu dans un mélange de bruit, de mouvement et dans une vibration de l'herbe. L'hypallage qui suggère que l'herbe est « trempée de nuit » plutôt que de rosée est à double sens, donnant ici une impression de texture et de couleur. Et la couleur est le noir mélancolique de la nuit...

La conclusion du poème est construite autour de la notion de la mine, métaphore de source riche et littéralement le lieu où gisent métaux et pierres précieuses. Tati-Loutard assure ainsi à son ami que les chansons sont aussi précieuses que l'or, et qu'il continue à y prendre plaisir.

On peut dire que ce poème rend hommage à un chanteur ami décédé en même temps qu'il célèbre le pouvoir du griot et du chant.

Le chant a toute la valeur d'une mine d'or, et comme c'est le cas pour toute mine de cette nature, on n'a qu'à en extraire l'or. Tati-Loutard, en choisissant de célébrer les chansons de son ami, crée à son tour une chanson, un exemple à voir, à entendre et à sentir ; en effet, un poème rempli d'émotion, de musique, de lumière et de magie. Un poème en droite ligne avec Senghor.

# Lecture québécoise de L. S. Senghor

*Fernando Lambert (Canada/Québec)*

<sup>156</sup> **En** dépit de la distance géographique, l'œuvre de L. S. Senghor atteint le peuple québécois, ce peuple francophone, isolé dans une marée anglophone, six millions contre deux cent trente millions. Son œuvre abondante a fait reconnaître en lui l'un des représentants les plus autorisés de la pensée africaine.

C'est cependant son œuvre poétique qui semble la mieux connue et cela depuis les premières publications. La génération des intellectuels québécois des années 40 et 50 a lu avec beaucoup d'intérêt *Chants d'ombre*. Un écrivain et critique de cette génération, Jean-Éthier Blais, a confirmé, lors d'un colloque sur les littératures francophones tenu à Burlington (Vermont, États-Unis d'Amérique), la résonance profonde réveillée chez les jeunes lecteurs à l'époque par la poésie de L. S. Senghor, celle de Césaire et celle de Damas.

Aujourd'hui encore et plus que jamais, l'œuvre poétique de Senghor et ses textes théoriques sur la négritude, sur l'esthétique négro-africaine sont fréquentés par beaucoup de Québécois. Ils font l'objet de cours dans les universités canadiennes : Vancouver, Toronto..., et dans les universités québécoises : Laval, Montréal, Sherbrooke... Ils ont donné lieu également à des recherches sérieuses qui se sont matérialisées en quelques thèses de qualité.

Il y a plusieurs années, le souci de pénétrer plus intimement sa poésie et sa pensée a conduit une équipe de chercheurs de Laval à s'associer à une équipe de l'Université de Dakar afin de faire le point sur les études senghoriennes et pousser plus loin la recherche. Grâce à une subvention du Conseil des arts du Canada et au concours du président Senghor lui-même, le travail

s'est déroulé sur le terrain. Des documents filmés ont été réalisés qui font revivre les images d'enfance au cœur du Sine-Saloum. La recherche a aussi mis au jour l'insertion du poète dans son terroir natal, le système de référence qu'il en tire et les modèles culturels dont il s'est visiblement inspiré.

L'œuvre de Senghor, poète et critique, est de première importance. Elle déborde largement le cadre de la poésie de l'enfance que la critique a longtemps privilégiée. En fait, l'itinéraire de l'écrivain conduit de l'enfance à l'âge mûr, du poète à l'homme politique. Les multiples résonances internes qui scandent sa longue carrière manifestent l'unité et la constance de sa démarche. A l'heure du bilan, on voit mieux la véritable stature de Léopold Sédar Senghor et elle gagne notre respect et notre admiration.

# Le poète faiseur de poèmes

*Amadou Ly* (Sénégal)

<sup>158</sup> **René** Étiemble, comme le rappelle Henri Suhamy dans *La poétique*, s'est inscrit en faux contre la tendance, vieille comme les lettres, d'assimiler le poète, le *poietès*, à un « dieu tout-puissant, objet de vénération et source de connaissance révélées ». Suivant Étiemble, il s'agit de remettre le poète à sa place, celle d'un fabricant de poèmes, d'un « artisan et façonnier des lettres », fonction « plus humble mais non humiliante », selon Suhamy, et, pourrait-on ajouter, finalement plus méritoire. Pour Étiemble, donc, le poète est un « faiseur » de poésie, et non pas un élu, un *vates* ou un sorcier connaisseur, dirait Senghor, « des choses-très-cachées ».

Et certes, les poètes sont eux-mêmes responsables de cette ambiguïté de la perception qu'a le public de leur statut et de leur art, depuis Homère et Platon au moins, depuis les romantiques anglais et allemands (XVIII<sup>e</sup> siècle) et français (XIX<sup>e</sup> siècle).

Senghor lui-même n'échappe pas à l'idéologie. Informé de l'assassinat de Martin Luther King, alors qu'il se trouvait à Saint-Louis du Sénégal, il en est ému. Et alors, écrit-il dans la strophe V de l'« Élégie pour Martin Luther King » :

Voilà que j'entendis, derrière mon oreille gauche, le battement  
du tam-tam.

La voix me dit, et mon souffle rasait ma joue,  
« Écris et prends ta plume, fils du Lion .» Et je vis une vision.

La voix (noter l'article défini), le souffle (l'inspiration, la dictée) et la vision (produite par l'inspiration) montrent bien que Senghor comme pour le

Musset de « La nuit de mai », la muse qui fait injonction au poète de créer est toujours présente, compagne prolifique.

On notera d'ailleurs que c'est l'une des rares fois où Senghor fait référence à l'art du poète comme à de l'écrit (plume). Et même dans le cas de l'écrit, la muse parle au poète par tactisme et inversion ou par une sorte d'hy-pallage qui met en avant l'aspect oral de la création poétique.

Pourtant, c'est le même Senghor qui nous montre le poète (lui-même) à sa table comme un artisan à son établi, ahanant et peinant pour donner forme à son poème et le peaufiner comme l'artisan l'objet : « J'ai travaillé à la lime des dix-sept heures d'été », confie le poète de « Libération » (*Chants d'ombre*).

Il s'agit donc, dans la fabrication de la poésie, d'un traitement particulier de la langue : à la langue de communication courante, on ajoute ou on substitue un vocabulaire et une syntaxe particuliers, en sorte que « l'accent se déplace du message à communiquer au matériau du message, du signifié au signifiant » (Molino-Gardes-Tamine, *Introduction à l'analyse de la poésie*, PUF, 1982, tome 1) ; ou encore, on introduit dans le langage la « notion d'étrangeté », laquelle réside dans « l'actualisation de virtualités non utilisées par la langue de communication (*ibid.*). Ailleurs (et plus tard), la référence au travail manuel est encore plus marquée : « Je chante en t'écrivant, comme le bon artisan qui travaille un bijou d'or », avoue-t-il à sa Dame, dans « Tu te languis » (*Lettres d'hivernage*).

On voit clairement à travers ces exemples que la poétique est en même temps un art, une technique et une science. En elle, l'art et la science « entretiennent des relations dialectiques, faites de collaboration et de conflit. Aucun art sans doute ne peut se passer de la science. De son côté le savoir-faire scientifique requiert un jeu de cette imagination exploratrice et unificatrice que l'on attribue à l'artiste (Suhamy, *op. cit.*).

Évidemment, on ne saurait jouer sur ou se jouer d'une langue que l'on ne maîtrise pas assez. Aussi n'est-on le plus souvent que communicateur, ou à la limite épistolier, voire romancier, dans une langue que l'on n'a pas « tétée » comme le disent les langues sénégalaises. Qu'un Senghor, un Césaire, un Birago Diop ou un Tchicaya U'Tamsi aient pu écrire des poèmes en français ne laisse de surprendre, car leur message est doublement ambigu,

vu qu'eux-mêmes sont doublement étrangers. Daniel Delas pose bien le problème de Senghor, étranger malgré tout à la langue et à la culture françaises, et réfute fort sensément l'argument, rappelant que tout poète peut se dire, avec Aragon « étranger dans [sa] propre langue », peu importe que cette langue soit langue maternelle ou langue de culture.

Quelles sont donc les marques « personnelles » que Senghor imprime au français de la communication courante, au français standard de son temps, pour lui faire véhiculer en même temps et comme métaphoriquement ses idées, son message, son engagement, ses prophéties, ses récriminations, ses peines et ses joies, ses nostalgies et ses espérances, ses doutes, ses amours, sa hantise de la mort et son aspiration à l'éternité et à la transcendance ? Bref, quelles sont les spécificités de l'écriture poétique chez Senghor ?

160

Senghor lui-même, en tant que poéticien, a dégagé en des lieux très nombreux ce qui caractérise son écriture du point de vue de l'activation du sous-code linguistique. Par exemple, dans la postface d'*Éthiopiennes* ou dans le « Débat sur la poésie francophone » et encore dans une multitude de communications, préfaces, allocutions, etc. : « Ce que l'homme noir apporte » (dès 1939), « L'apport de la poésie nègre au demi-siècle » (1952), « Langage et poésie négro-africaine » (1954), « L'esthétique négro-africaine » (1956), « Le langage intégral des négro-africains » (1958), « Linguistique négro-africaine » (1962), « La poésie parlée de Sourang » (1962), « Lamine Niang, poète de la négritude » (1963), « La littérature africaine d'expression française » (1963). Tout ceci figure dans le seul recueil de *Liberté I — Négritude et humanisme !*

Senghor, en ces divers écrits, répète comme un leitmotiv son aperception du « style négro-africain » : « Image et rythme » en sont les deux traits fondamentaux (« L'esthétique négro-africaine », *Liberté I*, p. 209). La création de ce rythme, Senghor l'impute, dans la poésie de Césaire — mais il ne fait pas de doute qu'il s'agit aussi de la sienne — à « la répétition des mêmes mots et des mêmes catégories grammaticales, voire dans l'emploi — instinctif — de certaines figures du langage : allitérations, assonances, homéotéleutes... » (« Comme les lamantins... », *Liberté I*).

Le phénomène est en vérité encore plus complexe que ne le présente Senghor.

# Senghor et le « *fin'amor* » *Jean-Baptiste Tati-Loutard* (Congo)

**L'amour** est sans contexte le thème récurrent de l'œuvre poétique de Léopold Sédar Senghor, depuis *Chants d'ombre* jusqu'aux *Élégies majeures*. Le poète éprouve de la faiblesse pour la femme. Dès son premier recueil, *Chants d'ombre*, il a célébré la beauté de la femme noire, dans le cadre de la défense et illustration des valeurs de la négritude. Puis la femme est allée s'individualisant plus ou moins ; elle a pris le visage de Naëtt, de Signare, de la princesse de Belborg, de Colette. Senghor a aussi chanté les « Dames du temps jadis », la reine de Saba et Nolivé :

Nolivé aux bras de boas, aux lèvres de serpent-minute  
Nolivé aux yeux de constellation — point n'est besoin de lune  
pas de tam-tam.

Il a longtemps fréquenté les poètes de l'amour. Dans la préface de son recueil *Éthiopiennes*, il déclare qu'il a « beaucoup lu, des troubadours à Paul Claudel. Et beaucoup imité ». Ayant fait des études classiques jusqu'à l'agrégation de grammaire, Senghor a dû goûter, dans le texte francien ou picard, les poètes du Moyen Age, depuis certainement Guillaume IX en passant par Bernard de Ventadour, Jaufré Rudel, Gace Brulé, Thibaud de Champagne, jusqu'à Charles d'Orléans.

Ces poètes exaltaient au son du luth, de la gigue ou de la vielle, le charme des belles châtelaines qui leur inspiraient les plus nobles sentiments et les plus nobles vertus. Ils pratiquaient le culte de la Dame, poursuivant ainsi un idéal chevaleresque sous le nom d'amour courtois. Certains de ces poètes ont séjourné en Italie où ils ont connu les poètes de l'amour de la péninsule.

La poésie des troubadours devait intéresser Senghor au moins à un double point de vue : d'une part, elle lui rappelait sous sa forme de « poèmes-chants » celle des griots de son pays natal ; d'autre part, elle correspond à son tempérament sentimental et lyrique.

En effet, tout comme celle des *dyâli* de son royaume d'enfance, la poésie lyrique médiévale était destinée à être chantée. Il s'agit de « poèmes-chants » dans la pure tradition africaine. Il n'est que de songer à l'un de ces genres, « la chanson de toile » faite pour accompagner les danses et les travaux des femmes. Senghor chante l'amour aux accords de la kôra, du khalam, de la flûte.

162

En outre, cette poésie de l'amour courtois ou de « *fin'amor* », n'était pas pour déplaire au futur auteur d'*Éthiopiennes*, de *Nocturnes*, de *Lettres d'hivernage*.

Cette expression italienne de « *fin'amor* » désigne une conception singulièrement complexe de l'amour, dont on peut retenir trois idées fondamentales : l'amour est un sentiment qui ne peut être éprouvé que par un cœur noble ; la noblesse de cœur est différente de la noblesse de sang ou de naissance ; elle est contraire à une nature vulgaire qui a le même effet sur l'amour que l'eau sur le feu selon l'expression de Guido Guinicelli, auteur de l'ouvrage *Origine et nature de l'amour*, datant du XIII<sup>e</sup> siècle ; enfin, c'est un amour épuré, objet d'un désir inassouvi, d'une espérance vaine et d'une haute élévation d'esprit.

Sous cette forme, le « *fin'amor* » a été particulièrement illustré par les poètes du Dolce Stil Nuovo [doux style nouveau] tels Dante Alighieri, Guido Cavalcanti, Cino da Pistoia. On pourrait même ajouter Pétrarque, bien qu'il n'appartienne pas rigoureusement à ce mouvement littéraire des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ; il partage avec ses prédécesseurs le culte éthéré de la Dame : Béatrice pour Dante, Primavera pour Cavalcanti, Selvaggia pour Cino da Pistoia et Laura pour Pétrarque.

Ces « gentes dames » incarnent l'« idéal féminin » de l'époque. Dante déclare dans *La Vita Nuovo* qu'il dira de Béatrice ce qui jamais n'a été dit d'aucune femme. Dans la *Divine Comédie*, elle le conduira jusqu'à l'Empyrée, jusqu'à la contemplation de Dieu. Et Pétrarque, qui n'a jamais pu s'unir à Laura sur cette terre, espère qu'elle le mènera dans l'autre monde jus-

qu'auprès du Très-Haut. Ainsi la dame est « célestialisée », selon l'expression de Gustave Cohen.

On remarquera que Senghor choisit lui aussi de grandes dames, telle la princesse de Belborg, tout comme les poètes du Dolce Stil Nuovo et les troubadours. Ces derniers célébraient des dames parées de vertus exceptionnelles. La sensibilité raffinée du poète sénégalais devait vibrer à la lecture d'un Thibaud de Champagne soupirant, croit-on, pour la reine Blanche de Castille.

Il faut aussi dire que Senghor est issu d'un milieu animé d'un idéal chevaleresque, cultivant le sens élevé de l'honneur (le *dyom* des Sérères) et de l'amour, comme dans les poèmes de Marône.

Il y a dans la lyrique sénégalaise des thèmes analogues à ceux de la lyrique médiévale. Armand Guibert relève ce propos : « Dans les danses sénégalaises de naguère revenait un thème constant, celui du rapt, probablement hérité des Maures et des Touaregs. La jeune fille devait résister aux avances du poursuivant, se tordre les poignets, gémir et se défendre avant de se laisser jeter en travers de la croupe du cheval ou de la poitrine de l'amant. Le mot *kersa*, en ouolof, désigne le mélange de désir et de pudeur, de brutalité et de réserve, qu'implique une telle mise en scène. C'est bien l'atmosphère de la pastourelle, qui est sans doute le genre le plus représentatif de la lyrique médiévale. Elle consiste en un « débat amoureux » entre un chevalier et une jolie bergère. La force est quelquefois le plus sûr argument du chevalier devant la résistance obstinée de la jeune fille. Senghor, en ce qui le concerne, emprunte rarement cet argument si peu « courtois » même devant l'indifférence de sa Dame :

Je t'ai filé une chanson douce comme un murmure de colombe  
à midi  
Et m'accompagnait grêle mon khalam tétracorde.  
Je t'ai tissé une chanson et tu ne m'as pas entendu.

Dans certaines circonstances du désir, Senghor ne se prive pas de « chasser » la femme-antilope, comme dans un poème de *Nocturnes* : « elle fuit, elle fuit ».

Senghor est un « prince de l'euphémisme » rompu à toutes les

subtilités du langage de l'amour à un tel point qu'il paraît plus précieux que les troubadours. Toutefois, il n'est pas loin des poètes du Dolce Stil Nuovo : la Dame le conduit à la contemplation de Dieu ou se pare de la beauté éclatante de la Madone qui est sur l'autel :

Sa voix me frôle d'un léger coup d'aile, va zéséyant et je dis  
 « Cest l'heure Signare ! » j'ai vu le soleil se coucher dans les yeux  
 bleus d'une négresse blonde.  
 A Sèvres-Babylone ou Balanga, ambre et gongo, son parfum  
 proche m'a parlé  
 Hier à l'église à l'Angélu, ont brillé ses yeux cièrges mordorant  
 Sa peau de bronze. Mon Dieu ! mon Dieu ! mais pourquoi  
 m'arracher mes sens païens qui crient ?

164

Chez les poètes du Dolce Stil Nuovo, l'église est le lieu privilégié de rencontre. C'est un signe du destin. Dante voit la dame de ses pensées pour la première fois dans une église, comme Cavalcanti. Ce sera le cas de Pétrarque pour Laura, le Vendredi saint 1327 dans l'église Sainte-Claire en Avignon.

Leur dame ne se manifeste que par l'éclat des yeux, quelquefois par les cheveux blonds. L'œil est, selon Hegel, « siège de l'âme, apparence visible de l'esprit ». Chez Senghor, l'amour est plutôt anonyme mais moins désincarné. Le poète sénégalais est sensible aux belles formes, aux lignes, à la fraîcheur du parfum, aux mouvements des épaules, des hanches, au son de la voix, au charme du regard.

Senghor, par le thème de l'absence, est un chantre de « *l'amor de lonh* » [l'amour de loin], thème choisi du troubadour Jaufré Rudel.

Chez les poètes du Dolce Stil Nuovo, Senghor emprunte au printemps, à la belle saison, le cadre de ses amours :

En la tendre douceur de ce printemps, en la douceur si bleue  
 de ce printemps  
 Ah ! rêver de jeunes filles là-bas, comme on rêve de pures fleurs  
 Dans le vert horrible de la forêt, dans la ténèbre de la forêt vierge  
 Croire qu'il y a des yeux de printemps, yeux de lumière et qui  
 s'étonnent  
 Comme la clairière au matin, devant le Soleil son Champion.

Ailleurs, on retrouve chez Senghor la même mélancolie qui se dégage des ballades d'un Charles d'Orléans lorsqu'il chante le regret du pays natal. Et tel poème de Joachim du Bellay semble avoir inspiré ces versets de *Nocturnes* :

Quand reverrai-je mon pays, l'horizon pur de ton visage  
Quand m'assiérai-je de nouveau à la table de ton sein sombre ?

La tradition des grandes dames inspiratrices des poètes ne s'est pas éteinte avec le Moyen Age, compte tenu de l'immense influence de Pétrarque en Italie et en France. Maurice Scève a célébré Délie, Du Bellay, Olive et Ronsard, Cassandre et d'autres amours. Senghor a reconnu en eux sa famille d'esprit en acceptant de préfacer une anthologie de la poésie du XVI<sup>e</sup> siècle.

# Senghor, chantre du corps de la femme

*Marie-Léontine Tchibinda (Congo)*

<sup>166</sup> **Ce** qui me frappe d'abord, moi femme, dans les poèmes de Léopold Sédar Senghor, c'est le rôle des mains. Elles sont instrument sublime. Elles ouvrent au poète les portes intérieures du rêve. Un simple geste, un simple toucher et toutes les inquiétudes sont balayées. Un geste comme une prière :

Femme, pose sur mon front tes mains balsamiques  
tes mains douces plus que fourrure.

C'est le temps de se toucher, c'est le temps des caresses, le temps de l'amour. Et dans la nuit profonde d'Afrique, le poète entend battre son pouls au contact des mains-fourrure à l'unisson avec les éléments alentour, les bruits, les odeurs, l'Afrique. Senghor murmure le mystère des mains d'une femme qui apaisent dans la complicité de la nuit :

Femme, allume la lampe au beurre clair...

Des mains qui apportent la lumière après la douceur, qui éclairent pour éloigner tout maléfice. Elles préparent la conversation avec les Ancêtres.

Dans « Par-delà Eros », encore cette fascination des mains. Elles apparaissent dans toute leur splendeur érotique. A la douceur s'ajoute la lenteur, une lenteur voluptueuse, pour durer. Le temps n'a plus de mesure, il coule. Les mains effeuillent la musique du corps pour le bonheur du poète.

« A une Antillaise » décrit avec finesse l'esclavage. Ici les mains sont prisonnières des chaînes, et revient dans notre souvenir la Traite, l'épopée négrière. A ces mains enchaînées, le poète oppose la grâce devinée sous l'outrage :

Princières tes mains sous les chaînes,  
Aérienne ta grâce légère  
Plus fine, plus fière la cambrure de tes reins.

L'Antillaise résiste au mauvais traitement qui lui est infligé. C'est dans le corps, son corps que se reconstruit son avenir : fierté, beauté, triomphe des chaînes...

« Femme nue. Femme noire » chante Senghor : la lectrice que je suis reçoit cet appel de plein fouet. Un seul mot résume tout : beauté ! Et Senghor cède à l'extase :

Ta beauté me foudroie en plein cœur,  
Comme l'éclair d'un aigle.

167

Terre promise, la femme, dans la poésie de Senghor, est musique, elle est feu de brousse. Elle est eau, elle est vin. Elle est savane, elle est vent. Elle est fruit. Elle est oasis qui dissipe les ténèbres, les angoisses. Elle est racine. Elle est éternité. Tous les éléments la célèbrent :

J'ai grand désir d'être couchée dans les foins,  
Avec des taches de soleil sur ma peau nue.

Lorsqu'il advient que Senghor dialogue avec Pablo Picasso autour d'un masque de femme, il partage avec le peintre un rêve fou :

« une palme verte voile la fièvre des cheveux, cuivre le front  
courbe.

Les paupières closes, coupe double et sources scellées. »

« [...] Cette lèvre plus noire et lourde de peine... »

« [...] Visage de l'aube du monde, ne t'ouvre pas comme un col  
tendre pour émouvoir ma chair.

Je t'adore, ô Beauté, de mon œil monocorde ! »

Senghor nomme la beauté de la femme dans ses mains certes, mais dans ses cheveux : « l'odeur de tes cheveux, si chauds de soleil... », mais dans sa peau : « Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la peau qui se moire », mais dans ses yeux : « De la colline, j'ai vu le soleil se coucher dans

les baies de tes yeux » et plus loin : « Ses cils ses sourcils secrets et purs comme des hiéroglyphes », et finalement : « Je regretterai le pays natal et la pluie de tes yeux sur la soif des savanes... ».

Puis, soudain, la douceur des mains, la beauté du corps sont voilées par l'immense tristesse du poète quand il parle à sa femme devant la mort de son fils. Désespéré, Senghor entend la voix jadis vivante de Philippe :

« Entends-tu donc sa voix de trombone, qui chante  
*Steal away to Jesus*. Lorsque sonne le téléphone, comme au cœur  
un coup de fusil ? »

168 Ici résonne le chant funèbre d'une vie qui dit adieu à la vie. L'image présente de la mère, l'image présente de la femme n'est plus qu'une longue pellicule de chagrin, marquée par une longue absence :

« Je dis retenir la vie d'un enfant, les larmes blondes de sa mère... »

Mais l'auteur de l'enfance veut chanter les vestiges, ressusciter les rites. Alors, pour pérenniser le joyau qu'est l'enfance, « oublier » sa douleur, il nous invite :

« Au Labyrinthe, nous revivons et les jeux et les rires du  
royaume d'enfance... »

# Au cœur d'un patrimoine

*Élisabeth des Portes (France)*

**Autour** de vous pour ce 90<sup>e</sup> anniversaire, nous nous efforçons de montrer à quel point votre vie a su donner un sens à la nôtre. Le semeur d'idées que vous êtes voit ainsi pousser sa progéniture : la récolte est belle et j'imagine que remporter chez soi tous ces bouquets, après que les échos de la fête se seront tus, vous permettra de fleurir pour longtemps votre normanditude.

J'aimerais vous parler de cette petite graine que vous avez semée il y a dix ans, lorsque, assis côte à côte sur les bancs d'un colloque sur « Le français dans les organisations internationales », nous avons échangé nos impressions d'agréés sur l'utilité des humanités gréco-latines. Du grec à Teilhard de Chardin, il n'y avait qu'un pas et nous étions déjà dans la civilisation de l'universel que vous avez toujours appelée de vos vœux.

Sur le banc nous étions trois : il y avait Alpha Oumar Konaré, déjà vice-président du Conseil international des musées (ICOM) et pas encore président de la République du Mali : en ce qui le concerne, j'ai tendance à penser qu'il a bien profité de vos leçons de sagesse. Plus modestement, j'ai tenté, comme secrétaire général du Conseil international des musées, d'organiser la vie de cette ONG comme un « rendez-vous du donner et du recevoir », cette définition que Césaire donne de la francophonie et qui me paraît appropriée à toute vraie vie internationale.

Nous avons encore du chemin à parcourir pour faire entrer cette Afrique, berceau de l'humanité — comme vous aimez à le rappeler —, dans les réseaux des défenseurs du patrimoine. Vous racontez avec amusement avoir entendu reprocher à un Africain de parler français alors que les Français

eux-mêmes ne le font pas. De la même manière on nous a reproché de défendre le patrimoine africain alors que, nous disait-on, les Africains eux-mêmes s'en désintéressaient. Il était donc nécessaire de prouver le contraire et de faire évoluer les mentalités autant à l'intérieur qu'à l'extérieur du continent.

En 1991, l'ICOM organisait ainsi des rencontres sur le thème « Quels musées pour l'Afrique ? ». Elles réunissaient tous ceux, à l'échelle continentale, qui souhaitaient s'investir dans une vaste action de réinventions de l'institution musée adaptée aux cultures africaines. Il s'agissait pour les musées africains, comme vous-même sauriez le dire, de « s'enraciner profondément dans les valeurs de leur civilisation originaire pour s'ouvrir aux valeurs fécondantes des autres civilisations ». Il s'agissait aussi de bâtir une politique de préservation et de promotion du patrimoine sous toutes ses formes : patrimoine vivant, patrimoine bâti ou encore enseveli, patrimoine en devenir, qui ferait fi des barrières linguistiques héritées de la colonisation et raisonnerait en termes de grandes zones culturelles : ainsi resurgiraient l'unité et la diversité de la négritude — de la tradition orale des griots aux murs de terre de la mosquée de Djenné et à la muraille de pierre du grand Zimbabwe.

Patiemment se réalise ce qu'avaient rêvé les participants à notre rencontre. Africains du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest se visitent désormais et travaillent ensemble, mélangeant anglais, français, portugais et langues africaines. Ils œuvrent ensemble au long travail de mémoire : celle que l'ont veut et doit garder, celle qui se forme.

Ils œuvrent aussi pour que leur patrimoine ne continue pas l'exode qui trop souvent l'a conduit dans les pays du Nord : le trafic illicite du patrimoine africain qui vide les musées et dévaste les sites doit cesser : c'est à l'ensemble de la communauté internationale qu'avec l'UNESCO nous avons lancé un appel pour nous aider à lutter.

Il vous fera certainement plaisir d'apprendre que dans ce combat, l'Afrique la première a décidé de mobiliser ses forces vives : les professionnels africains ont organisé des ateliers, diffusé des publications, élaboré des normes pour protéger leur patrimoine. En cinq années, le chemin parcouru a été grand, il nous reste encore beaucoup à faire mais nous envisageons l'avenir avec optimisme.

C'était ce témoignage, Monsieur le Président, que je souhaitais

vous apporter pour célébrer ce très particulier anniversaire. A mon tour, je vous invite pour fêter, en l'an 2001, les dix ans de notre programme africain : vous y verrez beaucoup de vos fils et de vos filles qui se joignent à moi pour formuler nos vœux les plus tendres de respect et d'affection.

18 octobre 1996

# Senghor et l'heuristique

*Yahya Diallo (Sénégal)*

<sup>172</sup> **J'ai** eu l'honneur et le privilège d'être reçu en audience par le président-poète le 28 novembre 1979 à Dakar. Je venais lui parler du projet initié par le Conseil africain des sociologues et anthropologues qui consistait à organiser un colloque à Dakar. Les trente-deux minutes de l'audience étaient axées sur sa conception des disciplines des sciences de l'homme et de la société, notamment l'anthropologie, à laquelle il n'a cessé de faire allusion par rapport à la sociologie.

L'auteur de la communication intitulée « Négritude et mathématique », lors de son 70<sup>e</sup> anniversaire, est celui qui a rendu le plus grand hommage au président Léopold Sédar Senghor. En effet, le professeur Souleymane Niang, recteur de l'Université Cheikh Anta Diop, avait perçu dans la pensée et dans la démarche du président-poète la méthode de découverte et d'invention, c'est-à-dire l'heuristique.

Senghor, s'inspirant des travaux de Jacques Maritain et d'autres auteurs (Teilhard de Chardin, Bergson, Gaston Berger), s'est tracé une trajectoire qui s'inscrit dans une orientation de l'anthropologie culturelle. Il est devenu un anthropologue qui a pris en charge la négritude, dans son essence temporelle et intemporelle. Aussi son intuition le conduit à exercer la fonction de philosophe de la médiation. Il s'est éloigné de ce fait de la vieille école de l'ethnographie qui l'a fascinée et inspirée. Ses références en donnent l'illustration.

Nous devons mettre hors de propos toute tendance de réductionnisme et de simplification spéculative philosophique, positiviste et néopositiviste. En effet le mondialisme ou la mondialisation ne sauraient signifier l'*uni-*

*formité*. Plutôt que cette uniformité, nous pensons qu'il y a à promouvoir la multipolarité de la diversité culturelle. Ce n'est pas une question simpliste, de *différentiel*, comme l'auraient insinué des positivistes et néopositivistes.

C'est en cela que la dimension transculturelle de l'œuvre de Senghor doit être prise en compte pour constituer un *pivot théorique* à la démarche épistémologique, historique, prospective et éthique des Africains.

Aussi son œuvre doit être perçue et analysée sous le regard de l'herméneutique. Il faut renverser la méthodologie, en partant du constat de ce que l'œuvre du président Senghor aura accompli pour les peuples de l'Afrique, les apports intellectuels irremplaçables, l'intelligence critique, historique et philosophique, la participation à la construction d'un univers de synthèse créatrice, fruit des cultures et des civilisations qui fondent et structurent les contours de l'universel.

Aussi l'Afrique ne doit plus être perçue par sa particularité, mais par son *universalité*, au même titre que les autres aires historiques, culturelles et de civilisation à l'échelle planétaire. Elle doit s'assumer dans sa mondialité.

L'Afrique comme source et comme composante de l'universel, que doit-elle apporter ? Senghor y a contribué par son immense œuvre de manière hautement positive. C'est la raison de l'hommage. Il faut continuer avec lui, pour refonder un autre *humanisme transcendant* dans l'éthique et la sagesse des humains. Et dire comme Térence :

*Homo sum, nihil mihi alienatio est*

[Je suis homme, rien de ce qui est  
humain ne m'est étranger]

# Un homme de bien

*Bara Diouf (Sénégal)*

174 **Longtemps** attendu, est enfin arrivé le jour qui donne le signal des festivités que le Sénégal, l'Afrique, des hommes de bonne volonté de toutes races, de toutes religions, de tous continents, ont décidé d'organiser pour marquer le 90<sup>e</sup> anniversaire du poète, du philosophe, du politique, de l'homme de culture qu'est Léopold Sédar Senghor.

Il me revient une remarque oh ! combien sage et profonde, faite un jour par celui-ci à d'autres hommes qui sollicitaient son accord pour graver son effigie sur un timbre-poste. « Les fleurs, les oiseaux, leur dit-il en guise de refus, sont tellement plus beaux ! »

Cette évocation pour situer l'homme, ses idées, sa conscience de la fragilité du pouvoir qui trop souvent corrompt et grise, son humilité devant la puissance et la gloire, sa foi en des valeurs authentiques et durables comme l'effort, le travail, l'esprit de sacrifice, le détachement devant les illusions fastueuses de la vie, la vertu de patience, l'amour et le respect du prochain, et, par-dessus tout, ce don de soi à sa race si longtemps dominée, opprimée, chosifiée.

Comme nous sommes loin du culte de la personnalité, qui corrompt çà et là à travers le monde, les hommages, sans doute mérités, rendus de leur vivant à des hommes au summum de leur puissance et de leur gloire !

Aujourd'hui, il s'agit moins d'exalter l'absolutisme d'un pouvoir ou d'adresser des louanges flatteuses que de méditer l'exemple d'un homme, de réfléchir sur l'itinéraire d'un Africain qui s'est penché, avec ivresse, sur tous les problèmes qui sont posés aux générations actuelles et qui restent posés aux générations futures, pour en tirer une leçon fructueuse et durable

de lucidité et d'efficacité, d'équilibre et de raison, d'enracinement et de dépassement.

Les problèmes culturels d'abord, qui sont les plus complexes et les plus importants, en ce qu'ils désaliènent l'homme noir en l'enracinant dans ses valeurs propres de civilisation. Non pour s'y complaire, mais pour être apte à participer au dialogue des cultures, à la civilisation de l'universel : « Le rendez-vous du donner et du recevoir », comme l'aura défini un autre grand de la négritude, le poète Aimé Césaire. Dès lors, l'ouverture vers la francophonie, vers l'arabisme, vers l'anglophonie, n'apparaît plus, face à l'acharnement pour la renaissance d'une culture négro-africaine authentique, comme une attitude contradictoire, mais bien comme la preuve de cette volonté de dépassement et de communion avec l'autre qui est la marque du XX<sup>e</sup> siècle : un acte concret d'amour, de solidarité et de fraternité pan-humaine.

175

Il en est de même du développement, qui n'a de sens que s'il parvient à désaliéner l'homme, à le libérer de l'angoisse et de la peur, à en faire un homme de science et de culture. Sous cet aspect et dans cette acceptation, l'économique comme le politique n'ont plus le primat sur la culture, mais deviennent, au contraire, des auxiliaires sans doute précieux de la culture, qui demeure, chez Senghor au début et à la fin du développement.

Une telle démarche intellectuelle et philosophique conduit à la définition et au choix d'une méthode. Elle sera celle du dialogue, qui est le contraire de la dictature, de l'intolérance, du racisme, du mépris des minorités, quelles qu'elles soient. Nous voyons ici se dessiner le profil du Sénégal politique, fondé sur le socialisme — c'est-à-dire la productivité du travail et la justice sociale — et sur la démocratie, qui est le respect de l'éminente dignité de la personne humaine, de ses idées, de son libre arbitre, de ses choix.

Ainsi, tout en Senghor nous apparaît comme mouvement, rapport dialectique, pensée profonde, confrontation permanente de l'idée et du réel, éternelle quête d'une vérité de l'homme face à son peuple, face aux autres hommes, face à son destin...

# L'homme Senghor

*Stelio Farandjis (France)*

<sup>176</sup> **L'homme** Senghor, c'est celui qui parle aux foules rassemblées sur un marché, qui déclame dans une classe de lycée parisien, qui interpelle le curé du village pour lui reprocher son latin approximatif, qui rappelle à Madame Pompidou que c'est Georges qui l'a converti au socialisme.

L'homme Senghor, c'est celui qui éclate de rire en rappelant qu'il a coiffé sur le poteau ses camarades en « faisant une lecture négro-africaine de Bérénice ! » ou qui met les rieurs de son côté lors d'un déjeuner à l'Élysée où il appose les suffixes en « itude » et en « ité » en prenant l'exemple de « négritude » ou de « mitterrandité » ! ou qui encore montre du doigt avec un air amusé et triomphant tel individu partageant avec lui l'amour du grec, du socialisme, du christianisme, etc., de la francophonie !

Le philosophe Senghor est le philosophe de l'humanisme intégral, marqué par Bergson chez qui il apprécie surtout la raison intuitive et l'élan vital. Il a souvent rendu hommage à la révolution de 1889, celle des *Données immédiates de la conscience*. La négritude trouve sa place dans cette réévaluation du cœur, de la vie, du collectif dans un monde raisonneur, sec et individualiste ; mais contrairement aux déviations charlatanesques du siècle, Léopold Sédar Senghor n'a jamais dévalorisé la raison et la science ; ce qu'il a toujours recherché, c'est l'équilibre et la globalité. Teilhard de Chardin avec sa montée de l'histoire vers une hominisation supérieure a été sans doute le philosophe le plus cher au cœur de notre président-humaniste. La noosphère et l'unification ascensionnelle de l'humanité ont soulevé les espoirs les plus grands de notre président-philosophe, qui ne conçoit l'unité que comme la

somme de tous les possibles, « la symbiose de toutes les énergies », le métissage généralisé.

Cet amoureux de l'humanité en marche, au-delà des gouffres où elle a failli se perdre et que notre auteur a bien connus, a présenté un vaste plan de sauvegarde des cultures africaines dans un mémoire adressé à la Commission de Bruxelles le 3 décembre 1980, où il associe étroitement le développement économique et la coopération culturelle. La philosophie senghorienne se veut « panhumaine » et éloignée de la pure abstraction comme de la vaine spéculation. Il veut embrasser la culture dans son ensemble et utiliser les moyens technologiques modernes (informatique et satellites) pour rassembler et rendre vivants tous les documents écrits et surtout « sonores, musicaux, graphiques, photographiques, cinématographiques ».

177

L'humanisme senghorien se nourrit du mystère vivifiant de la diversité, le chantre de la négritude ne cesse d'être passionné par la langue grecque et l'hellénisme, par les cultures latino-américaines, par le monde arabe et par toutes les diagonales qu'il peut établir entre tous ces univers mentaux (les diagonales étant sacrées par principe, comme disait Roger Caillois). Ce qui passionne Senghor en définitive, c'est la polyphonie universelle qui s'illustre notamment dans la diversité luxuriante des familles de langues (de juxtaposition, de subordination, d'analyse, de synthèse ; langue à ton, langue à clic). Ce qui importe pour notre ami de l'humanité, c'est tout ce qui peut répandre davantage d'amour, de joie et de beauté. Certes ce lyrisme est peu à la mode en un temps où rien n'est plus apprécié que la mort de l'homme, la mort du sujet, la mort du sens, la mort de l'histoire... ! Alors que Senghor annonce la construction « par totalisation et socialisation » de « la civilisation de l'universel ».

C'est Léopold Sédar Senghor qui concevra la définition de la francophonie la plus claire et la plus prometteuse d'avenir dans le célèbre numéro de la revue *Esprit* de novembre 1962 : « La francophonie, c'est cet humanisme intégral qui se tisse autour de la Terre : cette symbiose des énergies dormantes de tous les continents, de toutes les races qui se réveillent à leur chaleur complémentaire. »

Pendant dix-sept ans, le père concepteur et fondateur de la francophonie sillonne le monde et se targue du soutien de Norodom

Shianouk, d'Habib Bourguiba, d'Hamani Diori ; ses conférences à l'Université Laval au Québec en 1966 donnent au projet francophone une dimension politique évidente et en 1979 le président Senghor semble toucher au but ; il présente au Sommet franco-africain de Kigali un plan de communauté organique qui sera reproduit dans le journal dakarais *Le Soleil* le 23 mai 1979. Il recherche l'efficacité, la cohérence, la coopération économique, culturelle et politique renforcée de tous les pays francophones qui doivent s'organiser pour peser sur la scène mondiale et y répandre leurs idéaux. La coopération multilatérale s'exercera grâce à une fondation culturelle et à un secrétariat général permanent (déjà !). En mai 1980, il évoque avec plus de précision encore au Sommet franco-africain de Nice sa fondation culturelle internationale et la constitution d'une communauté organique des pays francophones destinée à contrebalancer un mondialisme négateur des identités, et il reçoit le mandat d'organiser le 8 décembre à Dakar la réunion des ministères des affaires étrangères de la future communauté. Mais, selon ses propres propos, il a reçu *in extremis* un télégramme de Monsieur le président Giscard d'Estaing lui annonçant la nécessité de « reporter la réunion », « les divergences entre la France et le Canada à propos de la représentation du Québec ne permettant pas d'instaurer le climat serein indispensable à tout travail fécond ».

En 1984, le président F. Mitterrand fait appel à Léopold Sédar Senghor pour vice-présider le Haut-Conseil de la francophonie qu'il vient de créer. Pendant plusieurs années, notre vice-président animera toutes les séances de travail, prenant note sur note, émaillant les débats de ses réflexions poétiques autant que politiques, et faisant preuve de rigueur et d'autodiscipline comme d'humour et de gentillesse.

Lorsqu'en 1986, le président F. Mitterrand réussit à organiser à Paris le premier Sommet francophone, le président Senghor notera que la méthode empirique à l'anglaise avait eu plus de succès en francophonie que la méthode géométrique à la française ! Lors du troisième Sommet, à Dakar, en mai 1989, le salut du président Abdou Diouf au président Senghor déclenchera une formidable ovation et fit s'esquisser sur le visage du sage un sourire digne de la plus belle statuaire africaine.

# Le lion, le taureau et l'arbre

*Nadine Gordimer* (Afrique du Sud)

La vie de Léopold Sédar Senghor s'étend sur presque tout le XX<sup>e</sup> siècle ; mais il est l'homme du siècle pour des raisons plus importantes que sa longévité. Il incarne la totalité de l'expérience noire, car à sa naissance, l'esclavage n'avait pas encore tout à fait disparu de la mémoire des vieux Africains, et avant sa mort, le cri de liberté venu d'Afrique du Sud — *mayibuye* (Afrique, reviens !), reviens de la colonisation pour être toi-même — aura envahi tout le continent, y compris l'ultime bastion du pouvoir raciste blanc, l'Afrique du Sud elle-même.

Nombreux sont les héros de l'Afrique, mais nul ne relève sans doute autant du présent, en termes de synergie, que Senghor. Il est un grand poète et il a été un grand dirigeant politique ; une gageure apparemment impossible vu que le statut de président, à cause des compromis pragmatiques qui exigent invariablement des sacrifices et un retour sur terre, eût pu porter atteinte à l'imagination créatrice du poète. (Voyez le silence qui s'est abattu sur le poète Vaclav Havel.) Avec Césaire, il a créé le mouvement à part de la négritude, ce qui lui a valu de la part du jeune Wole Soyinka d'alors, l'effrontée riposte : « Un tigre n'a nul besoin de proclamer sa tigritude ! » Senghor, en érudit distingué, prônant la langue de l'opresseur, a enseigné aux Français, conquérants de son pays, leur propre littérature. Il a été député à l'Assemblée nationale française et un socialiste africain au sein du mouvement de libération de son pays du joug français ; il est un fervent catholique et il a, avec une rare éloquence, disserté sur les croyances et la philosophie africaines, les pouvoirs du génie africain comparé au christianisme.

De ces apparentes incompatibilités, il a bâti un homme nouveau, un

nouvel Africain, un prototype que la plus grande partie du continent n'a pas encore rattrapé.

Suivre cette extraordinaire aventure humaine est fascinant. Senghor n'a jamais cessé d'explorer les raisons qui sont à la base des divergences humaines ; il n'a pas fait le choix facile des causes secondaires : les catégories établies du racisme — préjudice expliqué par le primitivisme blanc, réaction à la peau noire. Pour moi, la part la plus importante de la pensée philosophique est « l'appréhension africaine de la réalité », une incursion aussi osée dans sa simultanéité, l'appréhension blanche de la réalité. Car l'appréhension n'est rien moins que le premier principe d'une prise de conscience, le commencement de tout, notre rapport avec la nature et notre perception de nos semblables, les hommes. Par ironie — peut-être parce que ce fut la hiérarchie morale établie par le milieu colonial dans lequel il est né — il commence par l'appréhension blanche, comme mesure indiquée. Considérons d'abord l'Européen face à un objet. Il commence par faire la distinction entre cet objet et lui-même. Il le tient à distance. Il l'immobilise hors du temps et, d'une manière, de l'espace... Il en fait un moyen. Il le détruit en le dévorant. Selon un vieux dicton de mon propre pays, « les Blancs sont des cannibales ». « C'est le processus de dévorer qu'ils appellent humaniser la nature ou plus exactement domestiquer la nature... Ils ne se rendent pas compte que la vie ne saurait être domestiquée. »

A l'opposé, Senghor est d'opinion que « l'Africain est comme enfermé dans sa peau noire ». « Il vit dans une nuit primordiale. Il ne commence pas par se distinguer de l'objet, de l'arbre ou de la pierre, de l'homme ou de l'animal ou d'une occurrence sociale. Il ne s'en éloigne pas. Il ne l'analyse pas... Il le tourne et le retourne dans ses mains souples, il le prend entre ses doigts, il le sent. L'Africain est... un pur domaine sensoriel. Subjectivement, du bout de ses antennes, comme un insecte, il découvre l'Autre. »

De telles affirmations existentielles peuvent provoquer et provoquent des tollés d'accusations : l'appréhension attribuée aux Blancs est raciste et dérogatoire, et celle attribuée aux Noirs est assujettissement à un primitivisme romantique facilement utilisable par les Blancs pour « prouver » que les Noirs sont des arriérés... Bien entendu, selon la thèse de Senghor, pour qu'il

se libère de l'aliénation, l'être humain ne doit pas s'isoler dans ses pensées au point de perdre son incalculable faculté sensuelle d'entrer en contact avec la création entière. Quant à la charge romantique des sensibilités noires de l'esclave, l'état existentiel qu'il dit être le leur ressemble de manière frappante au concept de vie en accord avec l'énergie universelle prônée par une grande philosophie venue de l'autre côté du monde, le Vedanta.

Senghor va plus loin que la plupart des analystes de la condition humaine dans l'identification des différences qui séparent une appréhension de l'existence de l'autre. Non seulement il a posé le problème, posé une question ; il s'est mis à le résoudre en lui-même, à lui trouver une réponse. Parfois de manière curieusement surprenante, sans peur, comme toujours, des inévitables critiques venues de son propre peuple, les plus dures à supporter. Ayant dépeint les Européens comme des « cannibales blancs » qui dévorent la vie au lieu de célébrer leur place et leur part partagée de la création, dans un poème dédié à un président français, pas moins que Georges Pompidou, il demande :

Seigneur Dieu, pardonne à l'Europe blanche !  
Et il est vrai, Seigneur, que pendant quatre siècles de  
lumières  
elle a jeté la bave et les abois de ses molosses sur mes  
terres  
et ouvert mes paupières lourdes à la lumière de la foi  
  
ouvert mon cœur à la connaissance du monde, me  
montrant l'arc-en ciel des visages neufs de mes frères.

Encore des contradictions réunies avec courage.

John Reed et Clive Wake parlent de « toute son [Senghor] attitude culturelle, de même que ses écrits théoriques sur la négritude qui posent comme principe un accord net et définitif avec le concept d'une culture de l'universel ». C'est ainsi que sûr de cette prise de position, difficile à assumer en tant qu'un Noir entre deux cultures, Senghor a pu écrire un poème comme celui que je viens de citer. Il s'est battu dans l'armée française et il a été fait prisonnier par les Allemands. Le traitement discriminatoire infligé par les

Français à ses compagnons soldats sénégalais a inspiré quelques-uns de ses plus beaux poèmes ; en même temps, comme l'écrivent Reed et Wake : « La guerre confirme la loyauté de Senghor envers la France » ; et de là, son esprit peut conclure à « une nouvelle solidarité avec son propre peuple mais aussi avec le peuple de France ». Il n'a pas fait amende honorable ni pour son attachement à l'Europe ni pour sa religion européenne et il ne permet pas que cela soit une menace pour son engagement envers l'Afrique. Sa remarquable capacité de synergie lui a servi à s'ouvrir de manière personnelle et particulière au marxisme. Comme le note Claude Wauthier, Senghor a su « concilier l'aspect humaniste de Marx avec ses propres convictions religieuses ». Et j'ajouterais avec la nécessité pour le génie africain de trouver les moyens de pénétrer le monde industrialisé...

182

En tant qu'Africaine du Sud, je m'intéresse particulièrement au « Chaka » de Senghor, basé sur l'une des premières interprétations pleines d'imagination de l'histoire africaine et de ses héros, une sorte de document fondateur, pour sûr, de la littérature sud-africaine, *Chaka*, le roman de Thomas Mofolo, écrit par un Noir. Chaka est une figure imposante dont l'ombre continuera, sous maints aspects, à planer sur la lutte contre le colonialisme, dès le début avec la résistance militaire du temps de Chaka, à la tactique des armées de guérilla moderne comme l'*Umkhonto weSizwe* en Afrique du Sud et l'action civile des masses. Chaka était un despote cruel, il a même tué sa propre femme, Nolivé. Dans sa pièce, Senghor a été accusé de n'avoir pas condamné sa brutalité, mais l'auteur a aussi bien pu interpréter le meurtre par Chaka de son épouse bien-aimée comme symbolique de l'ultime terrible sacrifice de ce qui lui est personnel, au nom de sa lutte pour la liberté. Au dire de Claude Wauthier : « Senghor voit dans Chaka un précurseur de l'unité africaine, un visionnaire qui voulait préparer la lutte contre l'envahisseur blanc. »

Ainsi, les écrits de Senghor, pour ceux qui ont vécu de loin sa vie politique complémentaire, ont inspiré la lutte culturelle qui a été, de manière capitale, la lutte pour la libération de l'Afrique du Sud. Maintenant, il y a une nouvelle phase de libération à trouver dans notre pays. La nécessité de réconcilier les cultures. C'est là que, de par sa vie et par son œuvre, Senghor fait figure de pionnier. Au premier Congrès des écrivains et artistes noirs en

1956, il déclare : « Nous sommes tous des métis culturels. » « Métis » pourrait supposer dire un sang diminué, une identité réduite, la dilution avec un autre sang. Mais la vie de Senghor révisé et réfute cette définition : il a prouvé qu'il était possible de garder intactes sa propre culture et sa propre identité tout en s'appropriant pleinement d'autres ; en y participant largement, en étant soi-même perméable à des systèmes de pensée, aux idées, aux mœurs des autres peuples. Il n'est pas un Français blanc. Il est peut-être, en Afrique, l'exemple le plus éclatant de totalité culturelle réunie en un seul individu. Il y a là de quoi s'en féliciter ; car l'Afrique ne peut pas être laissée pour compte culturellement, économiquement, écologiquement, pas plus que l'Europe, les Amériques et l'Asie ne peuvent laisser pour compte l'Afrique dans aucun de ces domaines. C'est un idéal qui sous-tend l'extraordinaire initiative politique et sociale présidée par cet autre homme du siècle qu'est Nelson Mandela, dans notre propre pays : dans sa forme généralisée, pragmatique, c'est la résolution de réaliser une démocratie non raciale dans des circonstances pas tellement faciles où un pays africain avec une population assez importante s'est donné le droit de déclarer n'être rien d'autre que des Africains blancs.

Senghor a fait du chemin ; nous autres avons encore la symbiose à faire. Personne n'exprime mieux le sentiment de l'accompli que lui :

... l'unité retrouvée la réconciliation du lion du taureau et de  
l'arbre

L'idée liée à l'acte l'oreille au cœur le signe au sens.

Johannesbourg, 1977

# Senghor/Frobenius : une parenté spirituelle

*Hans-Jürgen Heinrichs* (Allemagne)

184

« Chaque peuple possède sa *païdeuma*, c'est-à-dire sa faculté et sa manière originales d'être ému : d'être saisi. Cependant l'artiste — danseur, sculpteur, poète — ne se contente pas de revivre l'Autre ; il le recrée pour pouvoir mieux le vivre et le faire vivre. Il le recrée par le rythme, et il en fait ainsi une réalité supérieure, plus vraie, c'est-à-dire plus réelle que le réel factuel. »

L. S. Senghor

**Parler** de la parenté spirituelle entre Senghor et Frobenius, ces deux éminents représentants de notre siècle, et des conceptions qu'ils ont élaborées, peut nous permettre de mieux comprendre ce que nous appelons la réalité.

Lorsque j'évoque la participation émotive, le saisissement, la *païdeuma*, et même la poésie, il faut nous replacer dans le contexte idéal et historique du début de la négritude.

On considère habituellement 1936 comme l'année déterminante pour le début de la négritude. Mes recherches m'ont conduit à une nouvelle datation. Je dirai, moi, que le mouvement existait déjà au tout début des années 30 avec des articles de Frobenius traduits en français et parus dans les revues *Documents* et *Cahiers de l'art*.

L'accueil réservé fin 1936 par Senghor et Césaire aux écrits de Frobenius et, avant tout, à *L'histoire de la civilisation africaine* et au *Destin des civilisations* a sémantiquement la même valeur que celle qu'avait autrefois pour le poète martiniquais le mot « surréalisme », ou encore la musique alle-

mande, les romantiques et la lecture de la Bible pour le poète sénégalais. D'emblée, et avec un enthousiasme qui perdure, ils reconnaissent ceci : un Européen, un scientifique témoigne d'un tel respect envers leur civilisation qu'il leur offre un nouveau concept, une conception de la civilisation qui apporte une base théorique à leurs propres pensées. La culture, structure organique en croissance et dynamique, dont la valeur redonne à l'histoire africaine la dignité que le colonialisme lui a ravie.

Je soulignerai que ce moment de la participation émotive a, chez Senghor, un trait tout à fait personnel, car il a souvent réagi sous l'effet de la philosophie allemande. Tout comme Frobenius, Senghor a toujours souligné le don créateur et la capacité pour les saisissements comme étant la caractéristique d'une grande civilisation. Là encore, Frobenius et Senghor nous parlent de l'âme d'une culture, de la *païdeuma* et de la civilisation de l'universel.

185

Il nous faut imaginer la situation des années 30. Un Européen apparaît sur la scène culturelle. Il proclame — et c'est impossible, même pour les Occidentaux, de ne pas l'entendre — que l'Afrique est un continent qui possède une culture et une civilisation propres. Cette proclamation, l'ethnologue allemand Léo Frobenius la fait avec un naturel parfait ; persuadé, il l'est lui-même, et de ce fait, persuasif ; son message comporte juste ce qu'il faut de terminologie scientifique.

N'était-il pas naturel qu'il apparaisse aux pères de la négritude comme l'un des leurs, c'est-à-dire un chanteur, un poète, comme quelqu'un qui cherche l'authenticité de sa propre langue, qui ne *dit* pas seulement la vérité, comme le revendiquera plus tard René Char, mais la *vit* ?

Comme Frobenius, on a appelé les poètes de la négritude « historiens lyriques » : chroniqueurs de leur histoire (de souffrance), rapporteurs collectifs de l'histoire de leur tribu au-delà de l'expérience personnelle, annonceurs des chants d'ombre et porteurs du masque de Nègre.

Le message de Frobenius est poétique, particulièrement aux oreilles de ceux qui voudraient rendre à l'Afrique sa dignité perdue. Poétique son *ductus* l'est sûrement aussi, cette façon de parler dans laquelle les Africains se sont reconnus. Une poésie, donc, qui transcrit un humanisme africain comme Senghor le nomma lui-même.

Senghor entreprend d'élargir à l'universel le concept frobenien de

*païdeuma* : il énonce le postulat de l'existence d'une âme transculturelle, une énergie mentale qui, à partir d'une incarnation très spécifique dans l'africanité, devrait être élargie au plan collectif. Il a même défini l'africanité comme une symbiose complémentaire des valeurs de la tradition arabe et des valeurs de la négritude.

L'Afrique que décrit Frobenius, et dont la négritude et Senghor suivent les traces, est celle de l'unité dans la différence, celle qui peut exiger de s'approprier la dialectique dans son sens originel afro-égyptien, contrairement à ce que pensait Hegel. Enfin, une dialectique qui ne fait pas figure d'ennemie mais de sœur de la poésie, poésie au sens d'action et de vision simultanément.

186

L'article de Suzanne Césaire, paru en 1941 dans la revue *Tropiques* et co-initié par Aimé Césaire, peut être considéré comme un texte clé. Il permet d'expliquer la valeur extraordinaire que la théorie de Frobenius a pu prendre, au plus tard depuis 1936, auprès des intellectuels francophones et des artistes de l'Afrique et des Caraïbes. Le surréalisme ainsi que la culture allemande du XVIII<sup>e</sup>, du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles constituent pour l'élite africaine et antillaise de langue française le point de départ vers une nouvelle connaissance de soi.

Comme le dit Senghor : « Frobenius nous parlait de ce problème qui désormais était au centre de nos préoccupations : le problème de la nature, de la valeur et de la définition même de la culture négro-africaine. »

Senghor ne cessera d'envisager de nouvelles perspectives pour renforcer sa parenté spirituelle avec Frobenius, et il rappellera toujours à notre mémoire cette étape fondamentale du début du mouvement de la négritude.

Je terminerai par cette citation de Senghor : « Mais quel coup de tonnerre, soudain, que celui de Frobenius !... Toute l'histoire et toute la préhistoire de l'Afrique en furent illuminées jusque dans leurs profondeurs. Et nous portons encore, dans notre esprit et dans notre âme, les marques du maître, comme des tatouages exécutés aux cérémonies d'initiation dans le bois sacré... »

# La tolérance est le propre de l'homme

*Claudine Helft* (France)

Pour Léopold Sédar Senghor,  
en solidarité avec notre commune  
académie Mallarmé...

187

**Située** à équidistance entre l'indifférence et la hauteur, la tolérance est le point d'équilibre où le jugement se fait sagesse. Elle est la très exacte mesure entre le pôle négatif et le pôle positif, car elle ne prend tout son sens que dans le choix, c'est-à-dire l'engagement.

Se dire tolérant pour obtenir une paix facile n'est que faiblesse. La tolérance n'existe qu'active et se nourrit de preuves. Dans le monde actuel, plus que jamais, l'occasion s'en présente quotidiennement. Ces « occasions », souvent des « signes » parmi lesquels il est donné à l'homme sa chance d'être un peu plus que lui-même, plus simplement d'assumer son devoir d'humanité.

C'est à cela que s'emploient certains êtres qui sont poètes. Poète du monde entier, de cette France pour qui Léopold Sédar Senghor avoue « sa faiblesse » particulière, ou de cette Afrique si bien dite aussi par Hampaté Bâ, tant il est vrai que le dieu des poètes vote contre l'intégrisme et pour l'ouverture. Les hommes ne se plaignent que des hommes pour mieux en appeler à Dieu quelque forme que prenne leur appel ; car c'est toujours à l'encontre du fanatisme et de l'intolérance que se dirigent ceux qui croient et vers ce « mystère » que traduisent différemment poètes d'Afrique ou de France ; comme Sisyphe pousse son rocher, toujours le poète posera sa question au poème, qui jamais n'y répondra tout à fait ; c'est la voie du poète, celle de l'Absolu.

# Léopold Sédar Senghor et l'Italie

(Quelques notes)

*Marie-Josée Hoyet (France)*

Toujours miroirs. Or la Négritude et l'Antiquité. Prodigieux.

*Lettres d'hivernage*

188

La rencontre culturelle de l'Europe et de l'Afrique anciennes a, comme chacun sait, suggéré nombre d'idées force à Léopold Sédar Senghor et influencé significativement sa pensée. Aussi n'est-il pas inutile, à l'aube du III<sup>e</sup> millénaire, de rappeler quelques traits marquants de sa démarche en ce sens.

L'Antiquité gréco-romaine, et la culture latine en particulier, constitue en effet une référence constante qui s'ordonne autour de motifs innervants toute une part de l'œuvre senghorienne. Au fil des ans et des écrits, il ne manque jamais de mentionner ses anciens professeurs, d'évoquer ses études humanistes et ses dix ans d'enseignement des lettres classiques en France, ni d'émailler tout naturellement discours et conférences de citations latines et d'allusions aux auteurs qui lui sont familiers.

A partir des années 60, la vie du président-poète, qui s'était déjà rendu plusieurs fois en Italie auparavant, apparaît jalonnée de séjours à Rome — berceau de la latinité et centre de la catholicité — pour des visites, privées et officielles, politiques et culturelles, qui seront autant d'occasions de rendre hommage à la civilisation et à la langue latines.

Dès 1959, Rome avait d'ailleurs accueilli, au Capitole et à l'Institut italien pour l'Afrique, le II<sup>e</sup> Congrès des artistes et écrivains noirs — dont Senghor fut l'un des principaux promoteurs, mais auquel il ne put toutefois participer — qui réunit 33 pays et obtint un retentissement historique.

Au cours d'une visite d'État en 1962, Senghor fait au siège du Banco di Roma un discours où il définit les notions d'africanité et de latinité qu'il développe quelques jours plus tard dans l'« Éloge de la latinité » au cours d'une conférence au Capitole. Il reprendra ce thème qui lui est cher à

plusieurs reprises, et précisément en 1973, dans une autre conférence au Capitole intitulée « Le Sénégal, le latin et les humanités classiques ».

Entre-temps, il est admis au célèbre Club de Rome, qui réunit d'éminentes personnalités du monde entier, et nommé membre du Conseil pontifical pour la culture, auquel il participera dès lors assez régulièrement.

En 1980, il devient citoyen d'honneur de la Ville éternelle et son discours ainsi que celui du grand historien d'art, Giulio Carlo Argan, alors maire de Rome, seront publiés dans la première livraison de la revue *Francofonia* (1981). Docteur *honoris causa* de plusieurs universités italiennes, il sera également lauréat de différents prix décernés en Italie pour son œuvre et la portée de son message, parmi lesquels nous ne signalerons que les plus récents, comme le prix international Nonino en 1985 (qui fit l'objet d'une publication importante comprenant des traductions de Vittorio Sereni et une présentation de Mario Soldati) et le prix international Intercultura en 1987. A l'occasion de ce dernier, Senghor prononce une allocution dans laquelle il réaffirme sa foi dans le « dialogue des cultures » et « les vertus de la symbiose culturelle ». Il reprend encore une fois l'idée du pont — symbole de la collaboration entre les peuples, notamment entre le continent africain et les autres — et de l'enrichissement qui découle de tout métissage tel il avait déjà été perçu par la Rome antique. Pour Senghor, la civilisation idéale ne saurait être que métisse, et il s'agit d'exalter « les vertus complémentaires de la latinité et de la négritude » et les convergences culturelles entre gréco-latins et négro-africains.

Toutefois, si Senghor s'est inlassablement attaché à mesurer l'apport de la latinité à l'édification de la civilisation de l'universel, à exprimer la conviction que les peuples négro-africains participent à l'héritage de Rome, et à insister sur le rôle fondamental de la tradition classique dans la formulation du concept de négritude, non moins inlassablement il a évoqué la contribution du continent africain et des peuples noirs à l'élaboration de la culture méditerranéenne en général et romaine en particulier et les sources africaines de l'Antiquité y compris de l'Égypte et de la Grèce.

Soulignant la vocation africaine de la Rome antique et rappelant les empereurs, philosophes, historiens et saints que l'Afrique lui a donnés, il valorise les écrivains africains qui ont contribué à l'épanouissement de la culture romaine, comme Tertullien, le Berbère, et Térence, l'ancien esclave

noir, « le plus illustre des écrivains de couleur », tous deux nés à Carthage.

L'édition italienne, qui demeure très timide en matière de littérature africaine, a cependant réservé une place de choix au poète, comme le montrent les résultats d'une recherche bibliographique collective et d'une rencontre autour des « Écrits d'Afrique » organisée à la Maison des cultures de Rome en collaboration avec l'Université La Sapienza, du 29 au 31 mai 1997. Ainsi Senghor apparaît encore aujourd'hui comme le plus représenté, en ce qui concerne les quarante dernières années, parmi les auteurs de l'Afrique noire, francophone et non, tant par le nombre de traductions que d'études critiques. A partir des années 50, grâce au professeur Carlo Bo, qui fut le premier à faire connaître Senghor et les poètes de la négritude en Italie avec une anthologie parue en 1954, le monde universitaire commence à s'intéresser à la poésie africaine. Pour une seconde anthologie, publiée en 1957 par Alfredo Riedel, Senghor accepta même de rédiger une brève préface.

Par la suite, d'autres prendront la relève comme le professeur Graziano Benelli, qui a consacré plusieurs essais et articles à l'œuvre poétique de Senghor, ou des amis italiens du poète tels que Marcella Glisenti, qui a beaucoup contribué à faire connaître son œuvre en Italie par des traductions et des initiatives diverses.

Il ne faut pas oublier non plus le rôle de promotion de la littérature africaine joué par l'Institut culturel italien de Dakar, qui a créé en 1979 une collection d'œuvres traduites dont les parutions restèrent malheureusement limitées. L'engagement et le prestige de Senghor ont sans conteste stimulé les relations culturelles entre l'Italie et le Sénégal et permis une meilleure connaissance de l'homme politique et du penseur et une meilleure réception de son œuvre comme en témoigne la permanence de l'intérêt qu'elle a suscité et qu'elle suscite jusqu'à ce jour chez les étudiants et les chercheurs.

Par-delà les antinomies et les paradoxes, on ne peut nier que perdre l'actualité de la négritude en tant que « manifestation de l'humanisme du XX<sup>e</sup> siècle » et que tout combat qui, comme le combat senghorien, saura faire appel aux « valeurs fécondantes de la modernité » énoncées dès *Négritude et humanisme* restera résolument tourné vers l'avenir.

En collaboration avec Henri A. Senghor,  
ambassadeur honoraire, Rome

# Senghor à hauteur d'homme

*Abdou Anta Ka* (Sénégal)

**Lorsqu'** en 1974, c'était à Thiès, des enseignants vinrent me demander de leur tenir une conférence sur un thème de mon choix, ils pensaient au théâtre. Je ne fus guère surpris du rejet politique d'un de mes thèmes favoris : le poète Senghor.

En ces années 70, années difficiles — plus d'une dizaine de sociétés mixtes franco-sénégalaises avaient fait faillite —, il était aisé de comprendre pourquoi parfois l'homme politique effaçait le poète au point que ses poèmes étaient peu enseignés dans les établissements scolaires. Mais devant mon obstination — le poète Senghor ou rien du tout —, rendez-vous fut pris pour la conférence à mon corps défendant.

Hé bien ! Le miracle eut lieu après trois heures de conférence et de débats. Car Monsieur Fadiga, inspecteur de l'enseignement, m'invitait à tenir la même conférence devant d'autres enseignants. Qu'ai-je donc dit durant ces trois heures qui firent reculer l'image politique au profit du poète ?

Il est vrai que je me suis plus appesanti sur l'homme Senghor que sur ses œuvres pour le découvrir. Je me suis rendu, je ne sais plus combien de fois, dans ce qu'il nomme « le royaume de son enfance ».

En d'autres termes, j'ai visité Joal, Djilor, les tanns, son cimetière et d'autres villages encore, même ceux-là situés sur les îles du Saloum, notamment Niodjor. On oublie souvent de le dire, Senghor appartient plus aux communautés de ces îles, habitées certes par des Sérères, mais, détail important, des Sérères d'origine mandingue.

Ainsi donc, la famille de Senghor appartient-elle à ce groupes de Mandingues qui ont émigré du Gabou (Guinée-Bissau) pour s'installer

successivement en Casamance, en Gambie et dans les îles du Saloum, puis finalement à Fadiouth et Djilor. Peu de gens savent combien Senghor est fier de ses origines mandingues, et l'un de ses plus grands regrets est de ne pouvoir en parler la langue. Ce qui ne l'a pas empêché, s'inspirant de la fameuse bataille entre les siens, les Mandingues et les Peuls dans ce village de Kansala, si chanté par la kora, d'écrire ce poème d'où l'on a tiré ces vers célèbres : « Almamy, on nous tue, on ne nous déshonore pas ».

La connaissance de l'enfant qu'il fut fut aussi une de mes passions auprès de celle qui était sa seconde mère, Madame Hélène Konté Senghor, l'épouse de son frère aîné René Senghor. J'ai appris avec quelle volonté de réussir il fréquentait l'école de la mission de Ngazobil, distante d'une dizaine de kilomètres de Joal, au point que lorsque cet espace était envahi par les eaux, Senghor nageait pour se rendre à l'école. Autre révélation que Madame Senghor me fera sur le caractère de Sédar, c'est le plaisir qu'il avait de se rendre le soir sur la plage de Joal et là d'y chanter toujours la même chanson face à la mer. Quant à l'écolier, selon ses camarades de classe, il avait pour principe de relever tous les défis. Et c'est ainsi, me dira son frère, que durant des mois, mais discrètement, il apprit à se battre pour provoquer à son tour un des ses petits copains qui aurait abusé de sa faiblesse. D'autres traits de l'enfant qu'il fut me seront révélés par les habitants de Djilor. Ces derniers dont le trait commun est de garder jalousement les images de l'enfant Senghor.

Ces hommes de Djilor vous disent : c'était un berger comme on en trouve très rarement, car au lieu de suivre tranquillement les animaux dont il avait la surveillance, l'enfant Sédar aimait s'adosser sur le tronc d'un arbre et les yeux fermés rester dans cette position des heures durant. Ils disent aussi autre chose qui présente l'enfant Senghor comme un enfant pas comme les autres, qui tout en étant très proche de la communauté n'en était pas moins lointain par ses silences, ses longues promenades en compagnie de celui qu'il appelle l'oncle Toko Wali. Mais, vous diront-ils, ces hommes de Djilor, que son comportement ne les étonnait guère car, et ceci est extrêmement important, ils savaient, avant même que ne fut né Sédar, qu'il serait un homme à part, mais encore un homme de grande réputation. Comment le savaient-ils, qui le leur avait dit ? Un des grands prêtres de la religion qui, à la vue de la

mère de Senghor aurait dit : « cette femme porte dans ses flancs les germes d'un enfant dont les premiers cris traverseront les mers et les océans ».

Ainsi donc, à côté de l'école de Ngazobil, le jeune Senghor fréquentait une autre école, l'école de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, mais qui parlent à l'animal, à l'arbre.

Du reste, Senghor dira de lui-même que « ses yeux percent le mur », autrement dit qu'il était à l'aise à la fois dans le visible et dans l'invisible. Et cela grâce aux pouvoirs générés par sa naissance extraordinaire. Toutefois, il reste que ce qui m'a le plus séduit dans la personnalité de Léopold Sédar Senghor, c'est ce que son cri : « Ah ! ne suis-je pas assez divisé ! » laisse entrevoir.

193

Partagé entre l'animiste et le catholique, s'y ajoute le musulman que fut son grand-père, « Senghor-Ba » (Senghor le grand), partagé entre les ethnies sérère, mandingue et peul (par sa mère), partagé par l'Europe et l'Afrique, partagé par-delà une Africaine et une Européenne au point qu'il fera la confession suivante : « Entre Soukeyna l'Africaine, et Isabelle l'Européenne, qui est ma sœur et qui est ma sœur de lait ? »

Tant de sincérité prouve que Senghor a vécu profondément dans sa chair et dans son esprit toutes les divisions que son être a subies, divisions qui montrent de façon éclatante qu'il est à la fois Africain et Européen jusqu'au bout. De ces divisions apparaît une autre : sa faiblesse pour la France. Au demeurant, s'agissant de la France, il établira la démarcation entre l'humanisme français et les présidents directeurs généraux des compagnies commerciales qui nommaient les gouverneurs généraux des colonies.

Par ailleurs, il y a à Djilor les restants d'un wharf qui à ses yeux aura valeur de symbole, l'implacable volonté de domination de la France. Le catholique qu'il est, divisé par le profond respect qu'il a pour l'Église universelle ; mais ne s'est-il pas opposé à une décision du Vatican bannissant le penseur qu'il cite souvent : Teilhard de Chardin ?

Il n'ignorait pas que l'Église avait ordonné, entre autres, le retrait de tous les ouvrages de Teilhard de Chardin dans les librairies catholiques. Il fallait un certain courage pour s'opposer de cette manière à la décision du Vatican, et je sais personnellement que si c'était à refaire, il l'aurait fait. Partagé également entre la philosophie classique occidentale et la philosophie

africaine. Car il accusera la première d'avoir commis le plus odieux des crimes en catégorisant les espèces de la création (l'homme, le végétal et l'animal).

Détruisant ainsi les liens de communication qui existaient merveilleusement entre lesdites espèces ; mais plus loin, détruisant également par la catégorisation le lien qui existe entre l'homme et Dieu.

Toute catégorisation que la philosophie africaine rejette, déterminée qu'elle est à maintenir l'harmonie. D'une part, entre l'homme, l'animal et l'arbre ; et d'autre part, entre l'homme et Dieu. Et dans ce domaine si important de la philosophie, Senghor affirme plus encore.

194 En effet, s'il admire l'esprit de méthode et d'organisation de ceux qui sont venus « avec le compas et l'équerre », il n'en demeure pas moins qu'il souligne avec force l'absence tragique de la culture de l'autre dans les civilisations occidentales. Il a donc bien raison de dire : « Ah ! ne suis-je pas assez divisé ! » Quand après une lecture de ses pensées, de ses poèmes que je nommerai aussi ses confessions, on découvre qu'il n'a pas tout gobé de l'Europe, que son souci majeur est la défense d'un patrimoine philosophique africain dont le monde ignore encore qu'il en a besoin.

C'est ce qui me fait dire souvent, lorsque je le quitte après un entretien, c'est dommage que l'Europe ne reconnaisse pas le penseur en lui, car c'est le seul philosophe qui peut sauver l'Europe en la réconciliant avec les mondes arabo-berbère, asiatique et négro-africain.

A présent, l'Afrique a une mission, elle n'est donc pas perdue.  
Senghor est en train de naître.

# Quand Senghor le disciple se rebelle

*Cheikh Hamidou Kane (Sénégal)*

**Son** premier personnage politique, celui du rebelle rejetant la colonisation, a été suscité par ce dilemme. Dès sa naissance — avant même sa naissance ainsi que nous allons le voir —, il lui avait été donné de contempler la relation qu’entretenait le peuple Serer du Sine avec l’autorité qui détenait le pouvoir politique suprême, le roi Koumba Ndoffène Diouf. Les griots nous racontent à ce sujet une scène mémorable qui eut lieu la veille du jour où devait naître le futur président du Sénégal. Le roi rend visite au père de notre héros. Relisons la scène, relatée par les griots, telle qu’elle nous est décrite par Jacqueline Sorel (*Léopold Sédar Senghor, l’émotion et la raison*) : « Une pluie fine tombe depuis le début de l’après-midi et Basile s’empresse auprès de son hôte. Il l’introduit dans sa demeure et, tendant les rênes du cheval à sa femme Gnilane, il la prie de les attendre quelques instants. Les deux hommes vont rester une partie de la nuit à converser, tandis que l’épouse fidèle tient toujours le cheval par la bride, sous une pluie persistante. Au petit matin, le roi quitte la maison, et Gnilane met au monde un enfant. Au même instant, un grand baobab se fend sur toute sa hauteur pour laisser passer les forces spirituelles qui vont peser sur le destin du nouveau-né. »

Voyons une séquence de la même scène, racontée par le président de la République du Sénégal à Mohamed Aziza, soixante-douze ans après ces mémorables circonstances de sa naissance. « Quand le roi Koumba Ndoffène Diouf venait rendre visite à mon père, il le faisait en grand cortège, à cheval, entouré de quatre troubadours, également à cheval, qui chantaient ses louanges en s’accompagnant du tam-tam d’aisselle. Il y avait une simplicité remarquable dans tout cela et, en même temps, la solennité d’un rituel. Je me

rappelle les conversations entre les deux hommes. C'était le type même du dialogue négro-africain, avec son ton serein, ses mots choisis, ses formules de politesse... C'est ce souvenir qui m'a donné l'impression qu'il y avait une civilisation négro-africaine qui m'a marqué d'une façon indélébile. » Il ajoute : « Pour les Sénégalais, comme pour la plupart des Soudano-Sahéliens, il y a deux mots importants et qui sont à la base de notre conception de la vie : c'est le "jom", le sens de l'honneur, et la "kersa", la maîtrise de soi ou la retenue, la pudeur. Ce sont les deux sentiments exprimés par ces mots qui sont à la base de notre éthique : l'honneur et la mesure. »

196

Il n'est pas sûr que tous les dirigeants qui gouvernent l'Afrique depuis bientôt quarante ans qu'elle est indépendante aient été fidèles à ces règles de gouvernement enseignées par leur culture traditionnelle.

L'enfant qui reçut les premières leçons de l'Occident chez les pères du collège séminaire Libermann avait, quant à lui, déjà enregistré, au plus profond de sa sensibilité et de manière indélébile, le modèle négro-africain de la relation du détenteur du pouvoir avec le peuple, du « *buur* » et du « *diam buur* », faite de simplicité, de convivialité, de sérénité, de mesure et de dignité.

Gnilane, sa mère, qui le portait dans son sein, s'était acquittée de son devoir d'obéissance envers son époux, et de sa responsabilité envers la communauté serer en tenant, toute la nuit et sous la pluie, les brides du cheval du souverain, au mépris de son confort et même au risque de sa vie puisqu'elle devait accoucher dès le matin suivant. Ainsi s'était comportée, huit siècles auparavant, Sogolon Konté, la mère de Soundiata, dont la soumission au roi, son époux, le dévouement au peuple du Mandé et la longanimité face aux avanies que lui infligeaient ses co-épouses lui firent donner naissance au prestigieux empereur du Mali.

Le roi, dont Gnilane Senghor gardait la monture, venait avec simplicité saluer un de ses sujets, et le consulter sur des questions concernant la communauté, « selon le type même du dialogue négro-africain, avec son ton serein, ses mots choisis, ses formules de politesse ». A la veille de son retrait du pouvoir, faisant le bilan de l'utilité comparée des enseignements reçus du collège Libermann et des lycées avec ceux qu'il a reçus de sa culture originale, il a ce mot : « J'ai essentiellement appris l'esprit d'organisation et surtout de méthode. C'est même l'essentiel de ce que j'ai retenu de mes maîtres

de Louis-le-Grand. Autrement, avait-il conclu, je n'ai appris à être ni plus courageux, ni plus digne, ni en général plus vertueux » (*Poésie de l'action*).

Le moment fatidique qui vit se produire la première hypostase, celle du bon élève, brillant sujet de l'école occidentale, en révolté rejetant la colonisation, se situe en septembre 1937. Agé de 29 ans, Senghor venait de réussir à l'agrégation deux années auparavant, en 1935. En ce 10 septembre 1937, le premier agrégé noir prononce une conférence à la Chambre de commerce de Dakar, devant un parterre qui comprenait entre autres les plus hautes autorités coloniales de la place. Le plus tranquillement du monde, il énonça pour la première fois une profession de foi qui désormais allait le guider pour toujours : « Assimiler et ne pas être assimilé, dit-il, telle doit être l'attitude de l'Africain vis-à-vis de l'Occident. » Ne pas être assimilé ? L'*establishment* colonial présent en demeura interloqué ! Comment ce Noir, qui avait été l'enfant choyé du séminaire, des collèges, des lycées, de l'université, en un mot le pur produit de la culture de l'Occident, pouvait-il ne pas souhaiter devenir un Occidental ? Comment pouvait-il seulement tergiverser et à plus forte raison faire un autre choix ? Au vrai, la crise et l'écartèlement allaient même s'aggraver à la suite de la guerre, des épreuves endurées ensemble, de l'occupation allemande, de la captivité et des désillusionnements qui avaient succédé à la victoire commune et à la Libération. Senghor révélera, bien plus tard, que les idées et le style de vie qui prévalaient dans les milieux français où il baignait à cette époque ne pouvaient « convenir au négro-africain que j'étais : humilié parce que aliéné... Qu'on me comprenne bien, ma personne n'était pas en question, qui avait noué en France des amitiés à l'abri du temps, mais le colonisé dont l'être s'identifiait à la négritude » (*Hommage à P. Teilhard de Chardin*, 31 décembre 1963). « Nous sommes rassasiés de bonnes paroles — jusqu'à la nausée —, de sympathie méprisante », écrit-il en juillet 1945 (« Défense de l'Afrique noire », *Esprit*).

Désormais, il était mûr pour entreprendre la recherche des solutions au dilemme vécu, dans le domaine le plus approprié à cet effet, celui de la politique.

Voilà comment, bien que cela lui fût horreur, notre intellectuel, professeur et poète, finit par « tomber dans la politique », selon sa propre expression : « J'y suis arrivé par hasard, racontera-t-il. C'est pendant un séjour au

Sénégal, pour les besoins d'une recherche financée par le CNRS sur la poésie populaire serer », que le grand homme politique du Sénégal, « Lamine Guèye, qui avait besoin d'un second candidat à l'Assemblée française, m'a alors demandé, au nom de la Fédération socialiste (SFIO) du Sénégal, de me présenter... J'ai hésité pendant un mois. Je sentais, en effet, que cela allait être la fin de ma carrière universitaire et, peut-être, de ma carrière poétique... Finalement, j'ai accepté parce que les années de guerre avaient été terribles pour le Sénégal. Aux corvées et réquisitions s'étaient ajoutées des années de sécheresse. C'était la misère chez les paysans ».

198

A la fin de l'année 1945, il est donc élu député du Sénégal à l'Assemblée française. Dès l'année suivante, il indique la solution politique qu'il préconise au dilemme que nous avons identifié. Il le fait selon ce style d'homme d'action et de réflexion qui a caractérisé toute son existence. En août 1946, le nouveau parlementaire donne une interview à l'hebdomadaire *Gavroche* dans laquelle, dit-il, « j'avais assigné comme objectif majeur à notre politique ultra-marine l'accession à l'indépendance dans le cadre de la communauté "française confédérale..." » (*Poésie de l'action*, p. 113). Voici comment se terminait cette interview : « Je voudrais conclure en assurant les Blancs de notre volonté inébranlable de gagner notre indépendance et qu'il serait aussi sot que dangereux pour eux de vouloir faire marche arrière. Nous sommes prêts, s'il le fallait en dernier recours, à conquérir la liberté par tous les moyens, fussent-ils violents. Je ne pense pas que la France, qui vient d'éliminer le racisme hitlérien, puisse nous reprocher cette décision. »

Arrêtons-nous un instant sur cette première manifestation de la méthode de Senghor. Nous verrons que tous ces personnages qui ont succédé au militant indépendantiste que nous venons d'apercevoir, ceux du révolutionnaire nationaliste, du parlementaire plénipotentiaire d'un peuple colonisé auprès des assemblées constituantes et législatives métropolitaines, du Secrétaire d'État du gouvernement Edgar Faure, du président de la République du Sénégal, et l'ultime, celui de Cincinnatus se dépouillant de la toge et retournant sans tambours ni trompettes à ses jardins secrets, ont fonctionné sur le même mode. Voici comment, à la fin des années 80, Senghor a décrit sa méthode : « Moi, je ne suis pas naturellement habile : je suis habile à force d'efforts méthodiques et de travail. J'étudie les dossiers, les situations,

et je cherche les solutions les plus efficaces pour atteindre mes objectifs [...]. D'autre part, j'évite d'agir sous le coup de l'émotion. Je diffère mes décisions [...]. Face à nos objectifs lointains, nous essayons d'élaborer une stratégie, mais aussi une tactique, et c'est ici qu'il est nécessaire d'être habile, surtout lorsqu'on passe de la politique intérieure à la jungle de la politique internationale, où règnent, féroces, les grands fauves » (*Poésie de l'action*, p. 142). Dans une autre page de son entretien avec Aziza, Senghor explique comment, en usant de cette méthode, il est parvenu à faire avorter la tentative de coup d'État de Modibo Keïta en 1960. Il conclut : « C'est ainsi que, sans violence, nous avons réussi, au bout de quelques heures, à nous rendre maître de la situation. Préférant une solution pacifique, nous fîmes mettre dans un train à destination de Bamako, Monsieur Modibo Keïta et les ministres maliens. »

199

Senghor réfléchit toujours longuement en amont de l'action qu'il entreprend. Sa réflexion se nourrit de la culture, de l'expérience, de la psychologie, de l'histoire. Elle argumente, étaye et justifie la décision. Tout en étant sans équivoque (non à l'assimilation, obtenir l'indépendance au besoin par la violence), elle privilégie le principe de l'économie des moyens (assimiler ce qui est nécessaire ou utile, négocier plutôt que recourir à la violence). Au moment de passer à l'action, faire preuve de sang-froid et de mesure.

# Pourquoi étudier Senghor ?...

*Lilyan Kesteloot (Belgique)*

200 **Pourquoi** étudier Senghor ?  
Parce que c'est le premier poète francophone d'Afrique  
noire ? Parce que c'est le meilleur ? Le plus connu ? Parce que c'est un fon-  
dateur du mouvement de la négritude ? Parce qu'il fut président du Sénégal ?  
Parce que c'est le premier Noir à être reçu à l'Académie française ?

Oui, voilà beaucoup de bonnes raisons sans doute. Des raisons qui  
tiennent au personnage de Senghor, à la publicité autour de son œuvre, à son  
rôle politique et culturel incontestable.

Mais vraiment, sincèrement, pas une des ces raisons-là aujourd'hui  
ne pourraient m'inciter à prendre la plume pour parler des œuvres du poète-  
président.

Les thuriféraires ne manquent pas, et sur trois continents les thèses  
savantes s'élaborent tissant leurs toiles pour capturer ces poèmes d'une vie en  
leurs filets serrés.

Pourquoi ai-je envie de parler, moi, de Senghor ? Et d'en parler aux  
étudiants ? A ceux de l'Afrique profonde ?

N'ai-je pas rendu à César ce qui est à César et à Senghor ce qui est  
à Senghor ? Sa juste place, sa grande audience, ne les ai-je pas reconnues et  
confirmées ?

Oui mais..

Mais il y a un reste...

Je vis au Sénégal depuis vingt-cinq ans et j'éprouve le besoin d'élu-  
cider un malentendu que j'ai maintes fois perçu dans ma carrière de profes-  
seur à l'Université de Dakar... ou ailleurs. Souvent, à écouter les Africains, les

jeunes, j'ai l'impression qu'ils comprennent mal le personnage Léopold Sédar Senghor. Qu'il leur reste étranger. On l'a dit trop occidental, trop francisé ; on préfère Césaire. On ne comprend ce dernier pas davantage et même moins, avouons-le. Mais comme il s'affirme violemment anti-Blancs, on le croit plus proche, on lui fait confiance.

Ces réactions sommaires, primaires, fondées sur quoi ? Césaire est un très grand poète. Cependant on l'aime non pour sa poésie mais par sa révolte, pour son attitude fondamentale. Et on lui pardonne sa poésie trop difficile, surréaliste, abstraite, occulte, à cause de ses bonnes intentions nègres. Voilà la vérité.

Tandis que Senghor, il est suspect. Sa femme est française, il affectionne le latin et il s'en vante. Son cuisinier était alsacien. Il fait du piano et de la grammaire. Il ne mange pas avec ses doigts.

Césaire non plus, Abdou Diouf non plus, eux aussi connaissent et aiment le latin, voire le grec. Mais voilà. Ce n'est pas la même chose. Senghor est suspect.

Il faudra vraiment un jour définir les critères du brevet de négritude. Quand est-on un bon Nègre ? Quand est-on un vrai Africain ?

Tous nos intellectuels (Pathé Diagne, Aly Dieng, Doud Sine, Birago, Houtondji, Aguessy, Towa, Melone, Belinga, Mudimbe, Lopes, Obenga, Tati et même Cheik Anta Diop ou Iba Der) n'ont-ils pas fait leurs études en Europe, souvent avec latin ? N'ont-ils pas été marqués par le rationalisme cartésien, et parfois beaucoup plus profondément que Senghor ? N'écrivent-ils pas la langue française comme Senghor, n'ont-ils pas des amis français comme Senghor, des femmes françaises ou étrangères ?

Mais évidemment ils n'ont pas tous écrit « que Dieu pardonne à la France » ni prôné la réconciliation de Demba-Dupont.

Péché mortel, Président, ce fut là votre péché mortel ! Ce poème aux tirailleurs sénégalais, écrit en avril 1940 ! Car il fallait être soi-même en guerre et face à l'Allemagne hitlérienne pour comprendre cette connivence soudaine entre Noirs et Français sur le champ de bataille, ou dans les stalags.

Ne pouvaient vous comprendre que lesdits tirailleurs qui vivaient cette singulière aventure. Ou encore peut-être ces enfants de l'an 2000. Trop tôt ou pour trop peu.

Comment voulez-vous que vous comprennent ceux qui n'ont jamais touché l'acier de la mitrailleuse ? Ce pardon parut lâcheté, cette union, démission, cette prière de paix, trahison.

N'est-ce pas vrai ?

Je pense qu'une grande partie du malentendu vient de là.

Et dès lors voilà Senghor classé, jugé, condamné par ces enfants de la négritude qu'il a cependant inaugurée, et qui refusent de la reconnaître.

Définitivement suspect.

Et durant vingt ans, ce jeu de la séduction, où il fera tout, mais tout, pour les convaincre de sa bonne volonté, de sa bonne foi, de sa bonne africanité, de son sincère désir d'édifier une nation aussi indépendante que possible...

202

Durant vingt ans on se méfia de lui, on le critiquera ouvertement dans ce Sénégal qu'il avait voulu démocratique et seul pays d'Afrique francophone où la presse était restée libre.

On tirera à boulets rouges sur sa négritude devenue « idéologie du néocolonialisme », sur sa récupération du culturel par le politique, sur son inféodation à l'Occident, son mépris (caché) des cultures africaines.

Senghor cependant ne disait rien de plus en 1970 qu'en 1960, et rien de plus en 1980 qu'en 1970.

Puis vint Abdou le Grand.

Le vrai Sénégalais, le musulman, il mangeait du tiep et du tiakré, il portait le boubou, il parlait bien wolof. Et l'on s'aperçut avec étonnement que l'inféodation à l'Occident était liée à la faiblesse économique, que cela ne pouvait que s'accroître avec l'inflation et la sécheresse, qu'il fallait appeler à l'aide non seulement la France mais l'Amérique, et que c'était la Banque mondiale qui décidait de l'augmentation du prix du riz et de l'huile au Sénégal !

Ainsi, sans grammaire et sans piano, les choses allaient aussi mal. Et l'on commença à deviner que peut-être, comme le disait Christophe, alias Césaire, « l'histoire n'a-t-elle parfois qu'un seul chemin pour passer », et que les choix politiques d'un président ne dépendaient pas du plus ou moins haut degré de connaissance de sa langue maternelle.

On commença aussi à réaliser que malgré son faible revenu annuel brut et son absence de pétrole et de mines, le Sénégal avait un prestige mon-

dial et jouait un rôle de leadership parmi les pays africains tout à fait inexplicable, si ce n'est par le rayonnement de son ancien président dont le nouveau suit d'ailleurs se servir avec tact et intelligence.

Le Sénégal est toujours sur sa lancée de « capitale culturelle de l'Afrique », et malgré la crise aiguë qui le frappe, les colloques, symposiums, congrès et séminaires internationaux s'y succèdent à une cadence de deux à trois par semaine. Un vertige. Un carrousel de colloques. Le vent souffle à Dakar. Senghor en a fait le carrefour des quatre continents.

Et les Sénégalais ont un sentiment d'enfermement lorsqu'ils visitent d'autres pays d'Afrique.

Le Sénégal est aussi la capitale du livre. Une maison d'édition (NEA) y publie romans, essais, poèmes de toute l'Afrique ; la Présidence y décerne les prix d'excellence. Le Sénégal a une école de peinture moderne dont une exposition itinérante parcourt le monde et fait l'admiration des connaisseurs.

203

Le Sénégal possède la seule manufacture de tapisseries d'où sortent des merveilles vendues en Europe et aux États-Unis. Enfin la dynamique culturelle est telle que, sans arrêt et sans stimulation particulière (crédits, etc.), il y a tous les mois des pièces nouvelles en langues africaines, des semaines culturelles organisées par des pays voisins ou par des écoles locales, des expositions de peinture, des groupes musicaux, des modes vestimentaires ; et jusqu'aux sculpteurs spontanés qui travaillent en plein air sur la corniche et vendent aux passants des visages de pierre expressifs, comme d'autres vendent du poisson !

La culture est comme une machine emballée, que personne ne songe à freiner d'ailleurs, puisque dans ce pays on peut tout dire, tout écrire, tout exprimer du moment qu'on en a le courage et qu'on en a les moyens.

Bref, le Sénégal culturel est plus vivant que jamais. Et on perçoit que l'action de Senghor fut profonde et durable, que son amour pour la culture, si souvent ridiculisé, si souvent jugé comme futile, voire déraisonnable, a porté ses fruits ; que son influence, ses idées se prolongent, au-delà de sa fonction et de sa personne.

Présent ou pas, Senghor est là. Dans cette conception de la créativité nègre, dans cet élan vers expression esthétique tous azimuts, dans ce

statut d'éminente dignité attribué au producteur intellectuel (professeur, écrivain, artiste) et cela même si comme Rimbaud « ses poches sont trouées ».

N'est-ce pas le seul contrepois au matérialisme qui envahit notre continent, où l'on juge aujourd'hui les mérites d'un individu au poids de son portefeuille plutôt qu'à celui de ses études ou de sa probité ?

Senghor est là enfin dans la poésie. La sienne qui ressort dans les programmes des lycées. Celles des autres toutes imprégnées de ses réminiscences, de ses thèmes, de ses formes. Senghor a fait école, et quel est le poète africain qui peut ignorer Senghor ? Même s'il s'en détourne ou qu'il essaye...

204 Fascination de cette poésie qui a servi de modèle à tant de jeunes gens s'exerçant à maîtriser leur plume. Qui a bercé tant d'écoliers qui n'ont parfois retenu de toutes leurs classes que « Femme noire » de Senghor et « Les morts ne sont pas morts » de Birago Diop...

Voilà pourquoi il faut étudier Senghor, aujourd'hui et demain. Parce qu'il voulait « le développement pour la culture », et que son projet concernait tout le continent noir.

Enfin parce que sa poésie est un vin que l'on partage avec tous les peuples de la planète Terre.

# Senghor : l'inventaire d'un double multiple

*Bernard Magnier* (France)

**Africain** fils de Basile Diogoye et neveu de Tokô'Wally, frère de Chaka et de Leuk le lièvre, témoin du royaume d'enfance et de la nuit de Sine.

205

Lecteur de Baudelaire, proche et presque contemporain de Claudel, de Saint-John Perse et de Teilhard de Chardin, étudiant du lycée Louis-le-Grand, agrégé de grammaire, enseignant le latin.

Maçon de la négritude et « trompette » de la francophonie, poète des anthologies et des manuels scolaires.

« Frère de sang » des martyrs bantous d'*Éthiopiennes*, comme des tirailleurs sénégalais, prisonniers français (« je dis bien français ») des *Hosties noires*, voyageur des *Nocturnes*, homme et père blessé par les douloureuses absences des *Élégies majeures*.

Poète du *ndessé* et du spleen, amoureux des « roses trémières » et des « mangues mûres » recueillies dans les *Lettres d'hivernage*.

Éveilleur des « futurs flamboyants », déchireur de « rires Banania » et pourfendeur des « barbelés de la haine et de la sottise ».

Baobab qui masque la forêt des talents mais propagandiste et préfacier de nombreuses plumes épigones.

Léopold le bon élève et Sédar l'insoumis, Léopold le futur séminariste et Sédar le rebelle.

Ami de Georges Pompidou, le « plus que frère », époux de Colette, « Normande de long lignage », « aux yeux de clairière ».

Léopold le chrétien et Sédar le sérère, « Sen(g)hor » portugais, président de la République du Sénégal à Dakar et académicien français à Paris, enfant de Joal et citoyen de Verson...

Sédar est « nègre » comme Léopold est « hellène ».

Senghor est métis !

# Un moderne singulier

*Bernard Mouralis* (France)

<sup>206</sup> **Si** importante que soit pour lui la référence à l'Afrique, Senghor ne s'est pas enfermé dans une confrontation entre l'Afrique et l'Occident. Dès ses premiers textes, essais ou poèmes, il tient à situer son expérience sur le plan plus large et plus général de l'humanité. L'affirmation des caractères et des valeurs de la négritude n'a de sens que replacée dans le contexte historique des années 30, marqué par la menace que font peser sur tous les hommes le fascisme et le nazisme. Ce contexte est largement évoqué dans l'œuvre poétique, notamment dans les deux premiers recueils, *Chants d'ombre* et *Hosties noires*. Sa présence remplit une double fonction. Le motif rappelle d'abord que partout c'est le même visage de l'homme qui risque de se trouver broyé par cette barbarie qui semble ne pas avoir eu de précédent dans l'histoire. Il invite d'autre part le lecteur à se demander si la violence coloniale est de nature différente de celle qu'exercent le fascisme et le nazisme. Les morts de Tyaroye répondent ainsi aux victimes de l'agression fasciste en Éthiopie :

Prisonniers noirs je dis bien prisonniers français, est-ce donc vrai  
que la France n'est plus la France ?

Est-ce donc vrai que l'ennemi lui a dérobé son visage ?

Est-ce donc vrai que la haine des banquiers a acheté ses bras  
d'acier ?

Et votre sang n'a-t-il pas ablué la nation oublieuse de sa mission  
d'hier ?

Ces interrogations traduisent bien évidemment une volonté de sortir du particularisme ou du régionalisme dans lequel risquait de s'enfermer la négri-

tude. Elles ouvrent sur un avenir qui pourrait être ni africain ni européen, mais tout simplement humain.

Sur le plan de l'écriture poétique, l'œuvre de Senghor a souvent été perçue à travers deux aspects quelque peu contradictoires. D'un côté, on a souligné la trace de certaines influences : poésie de l'Antiquité grecque et romaine, Claudel, Saint-John Perse. De l'autre, on a insisté sur la part qui semblait revenir à l'émotion et à la sensualité dans le surgissement du verbe senghorien. Sans doute ces aspects constituent-ils des éléments qu'on ne peut pas sous-estimer. Mais, là encore, nous nous trouvons devant un autre paradoxe. En effet, l'œuvre senghorienne ne se laisse pas réduire à une simple opposition entre son côté « savant », lisible dans les traces qu'y auraient laissées les lectures occidentales du poète, et son côté spontané, primitif, sensuel. Cette œuvre est réalité savante d'un bout à l'autre, mais savante essentiellement dans sa référence constante à l'art verbal des sociétés négro-africaines.

207

Cet aspect apparaît d'abord de façon significative dans le grand nombre de termes qui renvoient à ce domaine (genres littéraires, instruments de musique, catégories d'artistes, etc.) et de façon générale à la fonction métalinguistique. Par ailleurs, il convient également d'être sensible à la façon dont Senghor manifeste, tout en écrivant en français, une conscience linguistique aiguë. Pour lui, la poésie est traduction : traduction d'une expérience, d'une émotion, bien sûr ; mais aussi choix délibéré d'une langue puisqu'il pouvait — et il l'a montré — écrire tout aussi bien en sérère ou en wolof, et que c'est, par ailleurs, dans des langues africaines qu'il a acquis sa première expérience de la poésie, comme auditeur et comme praticien. En ce sens, la poésie de Senghor est éminemment moderne puisqu'elle fait du langage et de la poésie l'objet même de la poésie.

L'itinéraire politique et intellectuel de Senghor présente enfin d'autres paradoxes qui méritent d'être soulignés. Fondateur de la négritude, il crée un système politique qui tourne complètement le dos à une quelconque idéologie de l'« authenticité » africaine. Il prône le « métissage culturel » qui doit conduire à la « civilisation de l'universel » et met en place au moment où il quitte le pouvoir un régime qui n'est pas sans rappeler le radical-socialisme de la III<sup>e</sup> République.

Parallèlement, l'entrée de Senghor dans le champ politique, au

moment de son élection en 1945 à l'Assemblée constituante, le contraint à renoncer à une carrière universitaire à laquelle il songeait, comme le montre un certain nombre de publications savantes dans le domaine de la linguistique africaine. L'universitaire disparaît mais il reste l'écrivain et le responsable politique. Il est évidemment difficile de savoir comment Senghor a vécu ce renoncement : on se souviendra seulement que ce non-universitaire a accumulé les titres de docteur *honoris causa* et inspiré un nombre impressionnant de thèses et travaux universitaires. On peut également s'interroger sur le rôle qu'il a pu jouer dans le développement de l'Université de Dakar ainsi que sur ses relations avec Cheikh Anta Diop, docteur, universitaire, mais en poste dans un organisme voué uniquement à la recherche, l'IFAN, et qui n'entrera à l'Université de Dakar qu'après sa mort en lui donnant son nom.

Alors que la participation aux luttes conduisant à l'indépendance peut contribuer à fortifier la position des écrivains ou des intellectuels dans le domaine symbolique qui est d'abord le leur, l'exercice du pouvoir leur est souvent fatal. Senghor représente à cet égard une exception notable dans la mesure où, dans son cas, le politique ne semble pas avoir nui à l'écrivain et à l'essayiste. La perte d'audience que l'on a pu constater progressivement, notamment auprès des plus jeunes, s'inscrit pour l'essentiel dans le processus de consécration qui ne consacre pas en règle générale un écrivain d'avant-garde.

Cette exception senghorienne tient sans doute d'abord à la volonté manifestée par Senghor de maintenir sa production intellectuelle et poétique en dehors des préoccupations proprement politiques. Certes, la série des essais réunis sous le titre général de *Négritude et humanisme* comporte des textes qui ont une portée politique. Mais leur caractère demeure général, prospectif très souvent, et l'auteur a écarté les textes directement en rapport avec les grandes crises politiques qu'il a eu à affronter : éclatement de la Fédération du Mali, arrestation de Mamadou Dia, événements de mai 68 au Sénégal. Quant à l'œuvre poétique, elle se poursuit parallèlement à l'action politique, développant un univers et des préoccupations qui renvoient essentiellement à la personnalité individuelle de l'auteur, comme on peut le voir dans *Lettres d'hivernage* (1972) et *Élégies majeures* (1979).

Senghor écrivain fait ainsi oublier l'homme d'État et, comme on le

constate dans la façon dont il réunit les textes dans les volumes des essais, privilégie à l'évidence les questions d'ordre littéraire et culturel et tend à effacer tout ce qui a trait à l'exercice du pouvoir, notamment dans son aspect le plus quotidien et le plus pragmatique.

Parallèlement, comme le montrent de nombreux témoignages de tous ceux qui l'ont connu, Senghor a voulu continuer d'apparaître comme un intellectuel et un écrivain et s'est efforcé d'entretenir avec les plus jeunes qui souvent le contestaient — tel, entre autres, Adotévi, l'auteur de *Négritude et négrologues* — un esprit de discussion et de dialogue dans lequel l'autorité du politique s'effaçait devant celle de l'argumentation intellectuelle. Senghor semble ainsi avoir été très conscient du danger qu'aurait représenté pour le profit symbolique de l'écrivain et du penseur qu'il voulait être une interférence entre l'autorité politique et l'autorité intellectuelle. Pascal aurait dit : entre l'ordre des corps et l'ordre des esprits.

# Les Afriques de la modernité

*André Parinaud* (France)

<sup>210</sup> **L'avenir** est inéluctable. Le malheur, lui, ne l'est pas ! Comment se préparer aux changements du troisième millénaire, qui annoncent une civilisation planétaire et globale pour l'espèce humaine ?

En un siècle, la démographie a enregistré, nous le savons, la naissance de notre quatre-vingtième milliard d'êtres humains, depuis six cent mille ans, et le passage d'un milliard à plus de cinq milliards de vivants. L'âge moyen d'espérance de vie a évolué de 35 à 76 ans. Le terrible paradoxe étant que plus de la moitié de l'humanité est aux limites de la survie et ne peut bénéficier de l'accès à la connaissance, aux sciences, aux technologies et au progrès, avec l'eau courante, les énergies, les transports, le bâtiment, les médias — qui ont permis un niveau de citoyenneté, de confort minimal, avec la santé, les loisirs, la communication, au-delà des espérances des sociétés des siècles passés.

Malgré les handicaps qu'il faudra surmonter, nous savons que rien ne sera plus comme avant avec dix milliards de Terriens, occupant la planète comme les « neurones pensants » d'un cerveau dont les satellites seront le système nerveux. Rien — ni les droits de l'homme, dont les notions de liberté et de responsabilité seront des impératifs catégoriques —, rien — ni les valeurs de la propriété et du travail qui ont dominé les ambitions et les convictions les plus profondes depuis l'origine et qui devront être remises en cause et alors que régnera la paix —, rien ne devra plus être comme avant !

Ce passage est l'occasion unique de dégager les leçons du millénaire qui s'achève et surtout de mobiliser les intelligences du monde entier pour que le troisième millénaire trouve son sens.

Le projet de ADC « nouveau millénaire » propose d'organiser, avec le parrainage actif et l'appui logistique de l'UNESCO, des forums internationaux de réflexion qui permettront de réunir, ces prochaines années, des scientifiques et des chercheurs de tous les pays.

A la différence d'autres rencontres, s'achevant sur des contacts et des déclarations d'intention, mais parfois peu suivies d'effet par la communauté internationale, ces forums seront organisés pour devenir une véritable force de propositions concrètes, et suivies d'actions culturelles mobilisant l'opinion.

ADC « nouveau millénaire » a été fondé pour concevoir et coordonner l'ensemble des projets, formalisé par la signature d'un accord entre le Directeur général de l'UNESCO, Federico Mayor Zaragoza, et la ville de Valence, accord dont le professeur Jean Dausset, prix Nobel de médecine, devait proclamer : « C'est un nouveau pari qui s'annonce. »

L'avenir du continent africain est au centre de ce programme avec « Les Afriques de la modernité ».

Le projet, avec la collaboration de l'UNESCO, mettra en évidence la variété, la richesse, la qualité des résurgences du passé métamorphosé, qui inspirent les artistes africains de tout le continent — du Maroc à l'Afrique du Sud, du Sénégal à l'Égypte, sans omettre la contribution des artistes des Caraïbes et de La Réunion. L'intention est d'établir une communication de dimension mondiale autour des nouveaux « maîtres » de l'art africain et de leur apport.

Au début de ce siècle, l'Afrique du passé — qui a influencé Picasso — a établi un réseau de collectionneurs et de musées dans le monde, avec sa valeur originale célébrée par des manifestations du plus haut niveau.

Le siècle se terminera avec une grande manifestation itinérante d'une sélection de grands artistes (peintres et sculpteurs), expression du passé africain et terrain de la métamorphose dans la dimension du devenir.

« Les Afriques de la modernité » mettront en valeur la puissante contribution des artistes africains à l'évolution et à l'affirmation de la modernité mondiale.

Les thèmes de sélection seront :

les éléments de fascination formelle des œuvres africaines ;

la dimension de « l'invisible » ;

la célébration du passé, ferment du futur.

Le programme concerne tout le continent : Cameroun, Congo, Côte d'Ivoire, Gabon, Mali, Nigéria, Sénégal, Soudan, Zaïre, mais aussi Abyssinie, Afrique du Sud, Algérie, Arabie saoudite, Égypte, Maroc, Tunisie, Zimbabwe. Tous les États du département africain.

On présentera, en final, une centaine d'artistes avec trois œuvres chacun, qui seront exposées dans les grands musées internationaux.

Notre souhait profond, en ces journées qui célèbrent l'humaniste Léopold Sédar Senghor, « l'Afrique, le monde et le siècle », est d'offrir l'hommage de ce programme africain qui illustrera le style des artistes africains que le président-poète a si remarquablement contribué à révéler et à proclamer. Nous sollicitons le parrainage du grand homme, dont André Malraux a dit : « Pour la première fois, un chef d'État prend entre ses mains périssables le destin spirituel d'un continent. »

# En relation avec le cosmos

*Gloria Saravaya* (Inde)

**Originnaire** de Pondichéry, Indienne démunie devant la découverte de sa terre, je me suis longtemps attardée sur les poèmes de Senghor auxquels je dois « l'insensé réveil » qui, à mon tour, m'a conduite à prendre le chemin du retour au pays natal. C'est donc pour exprimer ma profonde gratitude à Léopold Sédar Senghor que je me propose d'expliquer le pourquoi d'une rencontre avec le cosmos.

213

Certes, je n'ai pas appris à l'école française « l'art de tisser des paroles plaisantes au cœur et à l'oreille ». Et lire Senghor fut pour moi une initiation, un enseignement, une voie. Tout, en effet, a commencé par une question : pourquoi le long pèlerinage auprès des maîtres de la parole n'aboutit qu'au silence ?

J'ai consulté les blancs vieillards tout fleuris de sagesse  
j'ai consulté Kotye Barma et les Maîtres — de — Service  
J'ai consulté les devins du Bénin, au retour du voyage où leur  
chair est subtile

J'ai consulté le Grand Prêtre du Poéré aux États du Mogho-Naba  
J'ai consulté les Initiés du Manangètye au Sanctuaire des Serpents.  
Ils m'ont dit leur silence, la stupéfaite obscurité de leurs yeux et  
de leurs oreilles...

Mais pourquoi ces maîtres sont-ils muets, aveugles et sourds ? Et à l'égard de quoi le sont-ils ? Le geste de Senghor pour se saisir du calame ne suffit-il pas et ne rend-il pas sonore ce silence ? Senghor a ainsi été un artisan, mais aussi

un instrument qui a réussi à créer ce qui toujours existait mais incréé. Et j'y trouve une profonde analogie avec ce qu'on appelle la Parole dans la tradition indienne :

La Parole réside dans la terre tout en étant différente de la terre  
 La Parole réside dans l'eau tout en étant différente de l'eau  
 La Parole réside dans le vent tout en étant différente du vent.

selon un verset véridique des *Upanishad*.

Pour dire le silence, pour voir l'obscurité, pour entendre l'inaudible des maîtres, Senghor a consenti au sacrifice de sa voix, mais aussi de l'acte d'écrire. Cet appel et ce consentement, même s'ils nous apparaissent d'une étonnante simplicité, aujourd'hui est un exploit qui n'exclut ni les désillusions ni les détours. Et je voudrais m'associer à tous les artistes et les penseurs pour saluer L. S. Senghor qui recueille à présent ce qu'il a semé.

Senghor m'a enseigné un savoir-faire dans la quête de l'avenir sur les traces du passé. Et, pour ce témoignage, j'ai feuilleté une traduction du *Rig-Véda* et glané la même réponse :

Les racines ne produisent pas de fleurs  
 Mais il ne peut y avoir de fleurs sans racines.

Oui, écrire c'est délier la bouche des ancêtres, mais ici, c'est aussi plier les mots français au rythme et au flot d'une tout autre cadence. C'est pourquoi la relation me semble être l'assise fondamentale sans laquelle il ne saurait y avoir participation. Il m'apparaît même que je dois impérativement m'abreuver à mes sources pour être au rendez-vous des savoirs... M'abreuver comme des lamantins et non comprendre. C'est au terme de cette démarche qu'il me semble enfin commencer à apprendre à lire Senghor comme lui a appris à lire ses ancêtres.

Et je lis auprès de mes ancêtres que l'acte de création naît seulement après qu'on ait consenti à boire le breuvage sacré, le *Soma*, en Inde. Senghor, lui, s'est abreuvé auprès des anciens et il est devenu un initiateur, un prophète. On ne saurait dissocier sa démarche des sources qui l'on fait naître : parler comme les ancêtres et réécrire cette parole. Le mot français se prête tout comme un véhicule à ce transfert. Il consent à passer la rive. Il se transporte et transporte le poète, tel un cocher cosmique, ailleurs.

Alors, pour remercier Senghor et les anciens de l'Afrique, tout comme les mots de la langue française, je voudrais proposer cet hymne dédié à Indra et à Soma :

Indra-Soma, loués soient vos noms pour la lueur de l'aube  
pour le Soleil qui se lève dans toute sa splendeur  
pour avoir pourvu le Ciel d'un pilier de soutien  
et pour propulser la Terre-Mère dans toutes les directions  
de l'Univers.

# Senghor et le Portugal

*Augusto Seabra* (Portugal)

216

« Mon sang portugais s'est perdu  
dans la mer de ma négritude. »

(L. S. Senghor)

**Dans** un poème écrit à Coimbra, en 1955, où les *Saudades* résonnent avec le rythme haletant d'un chant élégiaque, dans une « voix d'ombre », remontant du fond de soi-même, Senghor évoque sa « goutte de sang portugais » et invoque à travers elle la source de son propre nom (« goutte de sang ou bien *Senhor* ») redécouverte « sous la brousse des livres » de la vieille université lusitanienne. Dans cet *incipit*, en un raccourci où perce une émotion longtemps mûrie, on peut lire en surimpression l'histoire de la rencontre et du métissage de deux peuples et de deux races que les caravelles ont rapprochés, voilà quatre siècles, en les mélangeant ensuite sur les rives de l'Atlantique, là où Joal, avec ses maisons blanchâtres, a vu naître le poète, en 1906. Et dans l'épilogue du poème, après le long envol nostalgique d'une « plainte incommensurable » jaillie du fond des âges, la confluence des corps et des esprits s'accomplit, à l'*acmé* de l'extase, dans un accouplement heureux : « L'Amour est une merveille. / Mon sang portugais s'est perdu dans la mer de ma Négritude. »

Ce que ce poème, aux accents à la fois lyriques, épiques et tragiques, laisse entendre dans ses images, métaphores et symboles à connotation mythique, Léopold Sédar Senghor l'a dit, avec l'éloquence qu'on lui connaît, dans une communication à l'Académie des sciences de Lisbonne, en 1975, après la révolution des œilletons, qu'il a intitulée *Lusitanité et négritude*.

Il y a soutenu l'existence d'« affinités » et de « complémentarité » entre la « civilisation portugaise » et la « civilisation noire », en plaidant à partir de là la cause d'une « communauté culturelle luso-afro-brésilienne » dont le Brésil était la préfiguration et qui devrait s'étendre maintenant aux ex-colonies portugaises devenues indépendantes.

En se basant sur des apports de l'ethnologie — plus précisément empruntés à la « caractérologie ethnique » —, Senghor a essayé de démontrer que depuis les origines celtibériques les Portugais sont un peuple métissé par l'apport des envahisseurs successifs, qu'ils soient germaniques, arabo-berbères ou autres, en rappelant aussi « le sang noir » africain venu des territoires de Guinée et du Congo. C'est au « croisement des routes et des races » que ce métissage a pu produire une grande civilisation, celle d'un peuple « rude et laborieux », tel le portugais.

Senghor met surtout l'accent sur le fait que les Portugais ont été des *descobridores* et non des *conquistadores*, en signalant les traces originales et créatrices de l'aventure maritime, telles les forteresses des côtes africaines, dont celle de Joal de son enfance, et en donnant du relief à l'œuvre des missionnaires et aux contributions scientifiques et techniques issues des navigateurs, il s'attarde plus longtemps sur la poésie liée aux Découvertes — des *Lusiades* de Camoens au *Message* de Pessoa — sans oublier la richesse et la variété de la littérature portugaise du Moyen Age jusqu'à la modernité.

Mais Senghor ne se borne pas à une vision littéraire du Portugal. Dans son exaltation empreinte de sympathie envers ce peuple qui a su nouer des rapports avec les Noirs africains très différents des autres colonisateurs, il dresse un portrait vivant de ses traits de caractère — l'audace, la délicatesse, la gravité, la tristesse — pour enfin les condenser dans la *Saudade*, car elle est, selon lui, « le mot le plus caractéristique du tempérament et donc de la personnalité portugaise fondamentale ». Et il fait une analyse fouillée de la polysémie de ce mot, en essayant de le rapprocher du sens de certains mots des langues noires africaines, tel en wolof le mot *maema* ou en créole guyannais le mot *limbé*.

De même, le poète qui dans son « Élégie des Saudades » avait retrouvé par la voix d'Amália Rodrigues la nostalgie de ses « amours anciens », compare le *fado* — chant du *fatum* — aux chants tristes de

l’Afrique noire, surtout de sa région sudano-sahélienne, en tant qu’expression de ce qu’il appelle un « sentiment nocturne », qui est essentiellement l’intuition du mystère caché dans l’essentiel de la vie : l’amour, la mort. Et il revient par là à la manifestation poétique de ce sentiment, qu’il retrouve aussi bien dans la poésie portugaise que dans la poésie africaine, notamment chez les poètes de la négritude.

Mais c’est surtout dans la langue portugaise que Léopold Sédar Senghor reconnaît les échos de la sensibilité africaine : « ce qui frappe, d’après lui, celui qui lui prête l’oreille c’est l’immense richesse du vocabulaire, qui a été repris, en dehors des sources européennes, à tous les continents et surtout à l’Afrique : aux Noirs africains et aux Arabo-Berbères ». Il va jusqu’à dire, en somme, que le portugais est « la moins européenne des langues romanes » surtout en tant que « langue de poètes ». Et il donne comme exemple aussi bien les éléments du signifiant — les consonnes et les voyelles, surtout les sifflantes et les nasales — que ceux du signifié, de par les connotations qui permettent d’« exprimer tous les sentiments de l’âme ou les frémissements de la chair ».

La conclusion vers laquelle tend la conclusion de Senghor, dans son argumentation réitérée, qui n’est pas seulement de l’ordre du rhétorique, se profile à l’horizon : « les Portugais ont réalisé, à la suite du métissage biologique, le métissage culturel, dans l’ancienne Lusitanie, avant d’aider à l’accomplir au Brésil et en Afrique ». Voilà la mission historique dévolue au Portugal, à travers sa langue, qui s’est répandue un peu partout dans le monde, préfigurant la « civilisation de l’universel » dont Senghor s’est fait le héraut. C’est pourquoi il se vante d’avoir introduit le portugais au Sénégal, dans l’enseignement secondaire et à l’Université de Dakar, depuis son indépendance. Leader international de la francophonie, il soutient depuis longtemps que celle-ci doit trouver une alliée dans la lusophonie, pour prolonger en Afrique l’héritage des langues néo-latines, auxquelles il a consacré sa vocation de missionnaire culturel.

Nous avons pu témoigner de la ferveur ardente que Léopold Sédar Senghor met dans sa passion pour le Portugal, qu’il associe toujours à cette mission œcuménique. C’était lors du grand Congrès sur les humanités gréco-latines et la civilisation de l’universel, qui s’est tenu sous sa présidence à

Coimbra, en 1988, dans cette université qu'il revisitait encore une fois avec une émotion mal retenue. En parlant longtemps avec lui, à l'ombre de l'*alma mater*, nous avons mieux saisi les racines profondes des *saudades* de Senghor : « *Saudades* de mes *saudades* », multipliées à l'infini, comme dans l'élegie qu'un jour il avait écrite avec la hantise du partage d'un passé commun projeté vers l'avenir, dans une rencontre de la tradition et de la modernité, comme il se plaît à dire.

En nous promenant avec Senghor dans l'enceinte du monastère de Batalha, pendant la préparation de ce congrès, nous avons pu regarder les larmes jaillir de ses yeux, sous ses lunettes. Entre de longs silences, il nous parlait hautement, dans cette voix grave et élégiaque des *saudades*, de l'art portugais, qui comme la langue et la poésie « unit harmonieusement la liberté et la règle, la tendresse et la splendeur ». Tel est, disait Senghor, précisément le dessein du métissage : celui de « résoudre les contradictions non pas par la violence de l'affrontement mais par la douceur de la symbiose ».

On voit comment l'amour du Portugal traduit chez Senghor, au-delà des circonstances biographiques ou historiques, une vision du monde où le métissage gagne la portée d'une réconciliation fraternelle, dépassant les violences les plus féroces de l'esclavage ou du racisme, qui ont jalonné le colonialisme du passé, pour laisser jaillir l'universel de l'avenir, dont la poésie a été toujours le signe avant-coureur.

# L'émotion et la raison

*Jacqueline Sorel (France)*

<sup>220</sup> « L'émotion est nègre, comme la raison est hellène » : que de malentendus autour de cette petite phrase, séparée de son contexte et toujours mal comprise. Publiée en 1939, « elle a servi de pâture à la critique et aux opposants », comme l'a rappelé Jean d'Ormesson.

Rappelons donc l'époque : 1939, la veille de la guerre. Le jeune Senghor, il avait alors 33 ans, a été reçu à l'agrégation de grammaire et il enseigne au lycée Marcellin-Berthelot de Tours. En fin de semaine, il prend le train et rejoint ses amis de la « négritude », Aimé Césaire et Léon-Gontran Damas.

L'Europe apparaît à ces jeunes gens comme un monde déshumanisé, un monstre d'insensibilité. Pour eux, la fameuse raison, base de l'enseignement cartésien, ne peut être que mutilation. L'agrégé de grammaire parle de « découper Descartes au coupe-coupe », tandis que son complice Aimé Césaire se fait un malin plaisir d'affirmer que dorénavant « 2 et 2 ne font plus 4 mais 5 ». On voit que le surréalisme est dans l'air du temps.

Et puis, au cours de ses lectures, Senghor a découvert qu'Aristote, philosophe grec fondateur de la logique, ne niait aucunement le rôle de la raison intuitive. Rimbaud, cher au cœur du poète de la négritude, a pour sa part proposé une esthétique nouvelle qui inclut les images analogiques et les rythmes instinctifs. L'Afrique retrouve un écho à ses propres préoccupations.

C'est alors que l'écrivain chrétien Daniel Rops lui demande, pour une collection de cahiers dont il a la charge, de rédiger un essai sur le thème de « l'homme de couleur ». La contribution du jeune agrégé noir doit apporter une voix africaine à cet ouvrage.

D'emblée, cette voix exprime sa différence : l'homme de couleur est un Nègre... pourquoi utiliser des circonlocutions qui traduisent un embarras et un complexe ? Les Nègres existent, ils ont un âme, une vie religieuse et sociale structurée, une conception du monde qui leur est propre, ce que va démontrer l'essayiste.

L'enfant des Sérères qui se souvient de son enfance à Djilor y rappelle que le Noir possède des formes de sociétés qui lui permettent de vivre en harmonie avec le monde visible et invisible. Ce que l'homme noir apporte, c'est l'accord de l'homme et de la création qui se définit par un ensemble de structures sociales en forme de cercles concentriques. Au passage, l'écrivain mentionne l'importance du rythme, « cette force ordinatrice qui fait le style nègre » et qui permet aux artistes d'exprimer l'essence des êtres et leur représentation spirituelle.

221

Il parle aussi de la sensibilité émotive du Noir et du rôle de la parole dans sa civilisation. Avec un peu de provocation, il écrit alors : « L'émotion est nègre, comme la raison est hellène. »

Dans cet essai, Léopold Sédar Senghor a voulu faire réagir un monde blanc, imbu de sa supériorité culturelle, et montrer aux lecteurs chrétiens que les vertus familiales et religieuses n'étaient pas leur apanage. Il n'y avait pas dans son esprit d'opposition entre l'émotion et la raison mais de simples graduations dans la sensibilité des peuples.

Quarante ans plus tard, au cours d'un entretien avec le professeur Ibrahima Baba Kaké, le président insistera sur ce point : « Je pense que toutes les civilisations ont tous les traits de la condition humaine, mais chaque civilisation met l'accent sur un ou deux traits. Les civilisations indo-européennes ont mis l'accent sur la raison discursive, les civilisations négro-africaines ont mis l'accent sur la raison intuitive. Descartes lui-même disait que la raison c'est le penser, le vouloir et le sentir... Je dis bien sentir. »

« Le penser, le vouloir, et le sentir », la formule ne s'applique-t-elle pas parfaitement à la poésie de Senghor ? Et lui-même n'est-il pas l'exemple vivant d'une vie où se mêlent indissociablement la pensée et l'action, l'émotion et la raison ?

# C'est le rite du recommencement

Véronique Tadjou (Côte d'Ivoire)

222 **Samedi** 19 octobre 1996, je me permets de donner une vision impressionniste de ce que le poète Senghor représente pour moi.

Je parle de la soirée que j'ai passée la veille avec quelques amis dans un restaurant sénégalais à Paris. Le décor était fait de pagnes et d'objets africains. Nous avons mangé du bon riz au poisson dans un plat commun, mais surtout, nous avons écouté de la musique. Il y avait un joueur de kora et la chanteuse Yandé Codou Sène, la poétesse-griotte du Sine qui a été, avec Marône Ndiaye, l'une des grands inspiratrices de la poésie de Senghor.

En écoutant cette femme d'un certain âge chanter d'une voix aussi claire et forte, j'ai compris la définition peule de la poésie : « La parole plaît au cœur et à l'oreille. » Et j'ai compris également la tâche du poète qui est de tisser des paroles, de faire avec les mots un ouvrage de beauté.

Senghor s'est toujours réclamé de ses sources africaines. La poésie sère avec son plain-chant polyphonique, ses syncopes nombreuses, ses répétitions et ses images plus analogiques que métaphoriques, traverse son œuvre. Voilà pourquoi il aime que ses poèmes soient plus psalmodiés que déclamés.

Ce qui me touche particulièrement dans sa poésie, c'est tout ce qui a trait au royaume d'enfance : « Paradis, mon enfance africaine... » (*Chants d'ombre*). C'est la clé de la poésie senghorienne. Remonter aux sources ancestrales, s'enraciner dans la culture africaine pour se projeter dans l'avenir. Le royaume d'enfance, c'est la fibre poétique, l'histoire, les rites ordonnés, la relation à la parole organisée. C'est l'époque où chaque chose avait sa place.

Senghor n'a appris le français que vers l'âge de sept ans. Joal était le

commencement. Le retour à la terre natale marquera le cercle sacré. La boucle sera bouclée.

Je m'en souviens encore, je devais avoir treize ans et l'une de mes plus grandes joies était de me caler dans un fauteuil avec un recueil de poèmes. Rimbaud, Prévert, Césaire, Senghor. Le rythme des mots m'enchantait, la beauté des images me faisait rêver.

Je suis une Abidjanaise, un produit de la ville. Peut-être est-ce pour cela que j'ai été toujours sensible à la poésie de Senghor qui me disait une Afrique comme je la voulais, comme je la souhaitais, belle et palpitante. Mais aussi, une Afrique empreinte de nostalgie, du souvenir d'empires et de fastes anciens.

« Nous sommes les hommes de la danse, dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol dur. »

Le sol de l'Afrique. Son sol ingrat parfois. Mais la terre que nous malmenons, triturons, dépouillons, brutalisons. Elle est notre force et notre espoir. C'est de là que nous vient notre énergie.

« Dont les pieds reprennent vigueur... »

L'enracinement. L'espoir est à portée de la main. La puissance est encore en nous. C'est le rite du recommencement.

Pour moi, il y a plusieurs Senghor :

Le Senghor de l'enfance que l'on découvre en même temps que l'on s'ouvre à la vie et qui offre les images les plus belles, celles que l'on veut entendre afin que l'imagination se libère et aille fouiller au fond de l'esprit des réponses fougueuses.

Le Senghor des moments sereins et de la pure poésie où ce qui compte c'est la cadence du rythme et la beauté du rêve comme un voyage silencieux au cœur du temps. C'est une pause, un répit, une respiration. L'âge ne compte plus. Il suffit d'écouter son âme.

Et puis, comme je l'ai découvert beaucoup plus tard, il y a le Senghor douloureux. Celui de la mort et du chagrin. Le poète blessé, touché, meurtri. Mais revêtu d'un courage inégalable. Et la douleur devient éternelle.

Je me réclame de la négritude. Nous sommes tous nés de Senghor

et de Césaire. Comment pourrait-il en être autrement puisque je me suis nourrie de cette poésie, de son ferment, de son rêve d'avenir ? C'est elle qui m'a montré le chemin de l'espoir et de la revendication.

Aujourd'hui, nous ne nous battons plus avec les mêmes armes. L'ennemi n'est pas en face, mais dans nos rangs. Et pourtant ce sera la force d'avoir cru qui nous donnera la pure envie d'espérer, qui nous donnera l'énergie de pouvoir faire.

# Une magistrale leçon de sagesse

*Claude Wauthier* (France)

Le poète a été aussi le chef de l'État du Sénégal et sans doute peut-on se poser la question : un hommage au « président-poète » (ou au « poète-président ») peut-il séparer les deux fonctions, celle de l'homme d'État et celle de l'écrivain ? D'autant moins sans doute que le message poétique de Léopold Senghor est aussi un message politique. Et qu'outre ses poèmes, il est l'auteur d'essais sur les problèmes politiques, économiques et sociaux dont le moindre n'est pas son ouvrage, datant de 1961, *Nation et voie africaine du socialisme*, où il affirme que le marxisme est aussi un humanisme. Cet ouvrage a été réédité et inclus dans l'un des cinq volumes réunissant ses essais et ses discours et formant un recueil qui a pour titre le mot clé pour aborder la compréhension de son œuvre : *Liberté*. Le simple intitulé de chacun de ces cinq volumes en explicite le contenu et l'ampleur de sa réflexion : Liberté I - *Négritude et humanisme*, Liberté II - *Nation et voie africaine du socialisme*, Liberté III - *Négritude et civilisation de l'universel*, Liberté IV - *Socialisme et planification*, Liberté V - *Le dialogue des cultures*.

Cette « liberté », c'est d'abord celle qui devait affranchir l'Afrique noire de la domination coloniale, et pour laquelle Senghor a lutté, en homme qui sait le poids de l'histoire, à l'intérieur du système colonial français. Il a siégé en effet à la Chambre des députés française, et a même été brièvement ministre dans un des gouvernements de la IV<sup>e</sup> République. Senghor ne voulait pas d'une indépendance « contre la France », pas plus d'ailleurs que la plupart des autres chefs d'État de l'ancienne communauté franco-africaine imaginée par le général de Gaulle. L'ex-métropole devait pour lui demeurer une alliée. Il avait noué avec elle trop de liens, affectifs, culturels et autres,

pour la répudier. N'avait-il pas été le camarade de khâgne de Georges Pompidou au lycée Louis-le-Grand à Paris, le premier Noir d'Afrique agrégé de l'Université française, auquel un gouverneur général progressiste fit rendre les honneurs militaires en 1937 à son retour à Dakar, et enfin soldat de l'armée française, prisonnier de guerre dans un stalag de l'Allemagne hitlérienne ? Pour autant, sa sollicitude envers la France n'allait pas toujours de soi : elle était le résultat d'un combat intérieur qu'exprime si admirablement son poème « Prière de paix » :

Et voilà que le serpent de la haine lève sa tête dans mon cœur, ce  
serpent que j'avait cru mort  
Tue-le Seigneur, car il me faut poursuivre mon chemin, et je veux  
prier singulièrement pour la France.  
Seigneur, parmi les nations blanches, place la France à la droite du  
Père [...]  
Oui Seigneur, pardonne à la France qui dit bien la voie droite et  
chemine par des sentiers obliques  
Qui m'invite à sa table et me dit d'apporter mon pain, qui me  
donne de la main droite et de la main gauche enlève la  
moitié  
Oui Seigneur, pardonne à la France qui hait les occupants et  
m'impose l'occupation si gravement.

226

Cette « Prière de paix » date de 1945 : elle annonce en quelque sorte le parcours politique ultérieur du futur président du Sénégal indépendant. Elle est l'acte de foi d'un catholique né dans un pays plus que majoritairement musulman, celui aussi d'un intellectuel noir viscéralement attaché à sa terre natale, mais façonné par l'université française, pétri de culture grecque et latine, et enfin celui d'un chrétien qui s'interroge sur le marxisme qu'il ne veut pas rejeter en bloc. La théorie de l'aliénation du prolétariat, estime Senghor dans *Nation et voie africaine du socialisme*, est animée par une morale, celle au nom de laquelle Marx a condamné le travail des enfants et la traite des noirs. « L'apport positif de Marx, conclut-il sur ce point, c'est sa vision de l'homme qui rappelle celle de Pascal. » Senghor rejoint ainsi Teilhard de Chardin qui (dans *Le phénomène humain*) voulait opérer « la synthèse du

Dieu (chrétien) de l'en-haut et du Dieu (marxiste) de l'en-avant ». Toujours dans *Nation et voie africaine du socialisme*, le « président-poète » écrit encore que « malgré les apparences, l'athéisme n'est pas nécessaire à la part positive de l'œuvre de Marx », et souligne que pour lui « le Dieu chrétien, c'est aussi le Dieu musulman ».

La tâche qu'il s'était assignée consistait donc à résoudre des contradictions, des oppositions, des incompatibilités au moins apparentes. Sa réflexion l'amènera à trouver une issue dans le métissage des cultures qu'il a prôné avec persévérance tout en exaltant la négritude, cette négritude dont il a été avec Aimé Césaire et Léon Damas l'un des pères fondateurs. Attitude qui ne lui a pas valu que des éloges : Frantz Fanon a récusé la négritude, Wole Soyinka, prix Nobel de littérature, s'en est moqué, et quelques auteurs de moindre renom ont accusé Senghor de vouloir subordonner l'émotion nègre à la raison hellène (ou cartésienne).

L'homme et son œuvre ont remarquablement survécu à ces critiques et les voix de ses détracteurs se sont tues devant un comportement exemplaire. C'est Senghor qui a le premier réintroduit progressivement le multipartisme en Afrique noire francophone, en tentant avec succès l'expérience au Sénégal, à une époque où le parti unique était la règle générale sur le continent. Il a été aussi de ceux, avec les présidents Hamani Diori du Niger et Habib Bourguiba de Tunisie, qui ont porté la francophonie sur ses fonts baptismaux. Et puis, en 1980, invoquant son âge, il a abandonné la présidence de la République du Sénégal : une magistrale leçon de sagesse.

Après avoir quitté le palais présidentiel dakarois, l'enfant sérère né à Joal en 1906 qui était devenu le « président-poète » s'est retiré en Normandie, le pays de son épouse. Était-ce pour conjurer les tentations d'un retour à la politique sénégalaise ? Quoi qu'il en soit, les honneurs l'ont poursuivi dans sa retraite et en 1984 il a été accueilli à l'Académie française. Sa carrière a ainsi fait que l'écrivain a fini par prévaloir sur l'homme d'État.

A black and white photograph of a beach. The foreground shows the wet sand of the beach, with small ripples and reflections. A wave is breaking onto the shore, creating a white, frothy foam that spreads across the sand. The background shows the ocean with gentle waves and a slightly hazy horizon. The overall mood is serene and natural.

*Les poètes*

# Le chant perdu au pays retrouvé (Extraits)

*Noureddine Aba (Algérie)*

*A Léopold Sédar Senghor  
de la part de Madeleine Aba  
et selon un vœu du poète...*

Tu te dis, camarade, comme je me dis :  
de ces nations qui se sont créées  
depuis que le monde existe, que reste-t-il ?  
Tout a disparu ou a changé  
le seul vestige qui ait survécu  
à ces naufrages successifs  
c'est l'homme.

Tu te dis, comme je me dis :  
sa présence a étoilé la nuit des temps  
et son savoir projette déjà sa lumière  
sur les siècles futurs,  
c'est lui et lui seul qui a magnifié  
qui sublime encore ce nœud gordien  
qui lie, par-delà les horizons les distances,  
le Blanc, le Noir, le Rouge, le Jaune  
de couleurs, de goûts, de continents différents  
mais d'âmes et de passions semblables,  
à ce point semblables  
que chacun peut se dire  
Bouddha, le Christ, Mahomet,  
Galilée, Platon, Socrate,  
Averroès, Inb Khaldûn, Pasteur, Voltaire,  
Beethoven, Tolstoï,  
sont aussi bien à moi qu'aux autres  
comme sont aussi bien à toi qu'à moi  
la sagesse hindoue

la pensée hellène  
la fantaisie tzigane  
le rythme noir  
le chant andalou.  
Oui, camarade, tu te le dis  
comme je me le dis :  
le péché, la tare, la lèpre  
ce n'est pas ce que nous sommes  
ce n'est pas ce que nous faisons  
c'est ce que nous pensons les uns des autres  
et qui nous fait oublier,  
toi, que le miroir où tu te regardes  
te renvoie ma propre image,  
moi, que je réalise  
lorsque tu t'accomplis,  
les autres, que nous sommes tous  
les anneaux d'une même chaîne.  
Tu te dis, comme je me dis, camarade,  
que le juste combat est celui  
que nous menons en temps de paix,  
chacun de son côté,  
chaque jour, à la même heure,  
pour avoir droit autant à la dignité  
qu'à la liberté,  
autant à la liberté  
qu'au pain,  
autant au pain  
qu'à l'amour,  
autant à l'amour  
qu'au rêve.  
Camarade, tu te dis comme je me dis  
que les fusils sont inutiles  
puisque la preuve est faite  
que le mépris et l'ignorance  
tuent aussi bien sinon mieux que les balles,

que c'est donc contre cela  
qu'ensemble nous devrions lutter.  
Tu te dis comme je me dis  
que pour appréhender ce monstre  
qui dort en chacun de nous  
il faut que ta révolte à la mienne  
soit soudée...

Et pour que rien ne s'oublie,  
je l'écris de ma propre main :  
Arabe et Algérien, oui, je le proclame  
mais Arabe et Algérien partie intégrante  
de la grande communauté humaine,  
Arabe et Algérien, oui,  
mais je proclame en eux  
l'homme qui se connaît en tant que tel  
et reconnaît pour être lui-même  
l'homme de quelque origine qu'il soit  
car son origine et la mienne se confondent  
comme les vagues de la mer,  
nos racines s'étreignent  
comme la mer étreint la terre  
et pour que tout soit dit, j'ajoute :  
que ce ne sont pas les origines qui font l'homme  
mais l'homme qui donne aux origines  
sa valeur, sa richesse,  
que ce n'est pas le pays qui fait l'homme  
mais l'homme qui donne au pays  
son prestige et sa lumière et son esprit,  
que c'est lui, la qualité de son amour,  
la force de sa foi,  
qui sont la tige ligneuse et vivace  
qui donne naissance aux rameaux  
qui portent cet espoir  
de fraternité unique  
à l'écoute de l'Univers...

*Francis Bebey (Cameroun)*

# Si j'étais...

234

Si j'étais pêcheur  
je prendrais des paniers pleins  
de poissons d'avril  
que j'étalerais sur tout un mois  
ou deux ou trois  
on n'en mange jamais assez dans l'an

Si j'étais pêcheur  
je pêcherais des mois entiers  
d'avrils de nacre  
frétilant d'humour et de malice

La pomme  
la pomme c'est rond c'est plat  
c'est comme un paradis menteur

La pomme  
moi je n'en veux pas

je ne suis pas un pêcheur originel

Si j'étais peintre  
cela m'amuserait beaucoup  
d'être peintre

je mettrais plein de rouge  
dans les verres  
je festoierais en technicolor  
en pinceau et en fusain  
j'animerais la toile  
du pouvoir magique  
qui prend l'argent des snobs  
et laisse la conscience tranquille

Si j'étais peintre  
comme cela m'amuserait d'être peintre !  
je resterais vivant toute la vie  
et très connu  
et exposé devant la foule admirative  
même avant ma mort

235

Si j'étais peintre et très connu  
et très exposé et très vendu et admiré  
si j'étais peintre, si je vivais de peindre,  
mais j'en mourrais !

Si j'étais ci  
Si j'étais ça  
peut-être apprendrais-je alors à n'être  
que moi : simplement un homme,  
pétri de facéties et d'angoisses mal réglées  
sans talents dérisoires et assommants  
ni patati ni patata

Mais si j'étais... président de la République  
je ne sais si un jour je quitterais  
le pouvoir en pleine gloire  
juste pour ouvrir à la dignité  
les portes du palais grands battants ouverts

# Voyage au Sénégal

*Tahar Bekri (Tunisie)*

*Poèmes à L. S. Senghor*

*à la mémoire de Tchicaya U Tam'si*

236

Dans les brumes jaunes, il sillonnait  
les limbes de ses souvenirs, marcheur  
inconsolable, les rapaces suspendus à ses paupières,  
milans contre mouettes, la mer, toujours  
la mer coupable de tant d'envols.

Baobab centenaire, il abritait des pains  
pour des cris séditieux, les feuilles rares,  
les yeux sur les rameaux effilés, ce bois  
ne brûle point, disait-il, le tronc mort  
ne peut être dédié au brasier, il faudra  
toute la saison sèche pour renaître.

Au loin, sur la cime des pierres, canons  
et bougainvillées, l'île aux mille couleurs  
pansait sa peau, le sel dissous dans la plaie  
et la coupe pleine, il implorait les rochers,  
témoignez du sang qui soude vos pores.

Les chaînes lourdes de son calvaire, lune  
endolorie, il chassait les ombres de la curée,  
dans la demeure âpre, les chiens poudreux  
ameutaient ses stupeurs, les murs éprouvés  
et les pas dans les vents grondeurs.

Il ouvrait la porte du non retour, ses lianes,  
enlaçaient les pleurs de Gorée à Port-au-Prince,  
pesée après pesée, les cales cupides guidaient

les navires d'enfer, frère des captifs, il épurait  
la mer, toujours la mer, coupable de tant de lumière.

Comme un raphia, il invitait les pirogues,  
chargé de l'ultime rumeur, les palmes sous  
l'étreinte du ciel, toutes les écailles,  
les perles pour les royaumes de l'éphémère,  
l'étope noire et le tambour victorieux.

Et le soleil volait ses rames, marin de  
l'insondable, il palpait le cœur de la mer,  
toujours la mer coupable de tant de naufrages,  
ici les filets couvrent les tombes des pêcheurs,  
là le sable peuple les rêves du cimetière.

237

Reviennent les couleurs de la terre,  
l'ancêtre noire nourrissait les cernes  
sous l'œil comme un rébus, les caravanes  
dépliaient l'or sur l'étoffe du songe  
au bord de l'oubli.

C'était à Saint-Louis, les murs réveillaient  
leur sanguine pâleur, bagnes écaillés, palmes  
essuyant au vent sa torpeur les rues criaient  
aux pierres, soyez étincelles ou stèles en fureur,  
au fond de l'opprobre, le soleil, écarlate.

De siècle en siècle, il remontait le cours  
des fleuves inapaisés, sel serrant sel, la peau  
à la lisière de la nuit, et s'embrasent les souvenirs  
de fer, le sable fier consolait la mer,  
la mer toujours la mer ravissant la rumeur.

Épurée la danse sur la langue de mer,  
l'iguane traversait les routes par les matins  
où les sèves convient la lumière, cours,  
il y a l'ardente terre dans les bras du fleuve,  
l'île aura tous les embruns pour se parer.

# L'amour

*Tabar Benjelloun (Maroc)*

*à Léopold Sédar Senghor*

238

Comment regarder l'amour dans les yeux des autres sans déranger  
les étoiles ?

Comment le cueillir comme un don voué à l'absence, à la douleur ?

La pudeur est une caresse lente des choses.

Un homme et une femme, assis sur le sable de la nostalgie.

Des mots tombent de l'arbre comme des fruits,

Comme le soir qui enveloppe et les rend étrangers à eux-mêmes.

Des mains qui se frôlent.

Des yeux qui se baissent.

Le soleil se penche sur l'amour et parfume la peau avec de la  
cannelle et du gingembre.

Un sourire de biais

Comme une phrase murmurée dans l'oreille d'un enfant

Comme un verre d'eau fraîche bu sur la porte de la maison de  
l'amour.

Paris, juin 1997

# Trois poèmes pour un ancêtre

*Breyten Breytenbach* (Afrique du Sud)

à Léopold Sédar Senghor

Île nuit

239

il nous faut encore penser la nuit du monde  
et la terreur est intense  
comme quand malgré la moustiquaire  
on gît tremblant une fièvre obscure dans le corps

la procession bouche voilée  
dans la cour pleure la mort de l'enfant  
grains entre les doigts exorcisme et répons  
comme l'appel battant de l'oiseau  
dans les gorges fraîches

déjà en terre le corps une ombre  
pourriture parmi les rats  
si longue la nuit  
le vieillard en sa toge veille  
un bol de braise  
dans le couloir au ventilateur poussif  
pour remuer le ciel

et les chiens glissent d'ordure en obscur  
et s'égrène un chapelet d'étoiles aiguës  
nous avons encore sens à donner la nuit du monde

le vent un message glacé venu du désert  
 chatoie sur une mer de marées de saisons de frissons  
 demain la poussière s'entassera sur le rebord des fenêtres  
 comme le marmonnement insensé des traces d'oiseaux  
 et la terreur est intense

Gorée, Sénégal

## Blues pour Mister Jimmy

240

L'harmattan pousse sur Gorée une silhouette grise et voilée  
 les palmiers ébouriffés grincent dans le vent,  
 un bateau voiles toutes blanches contre l'azur  
 les étages sans bords du partage des eaux  
 où le ciel et les vagues s'arrosent en permanence

Et le cœur défunt  
 avec une peine aiguë  
 un *de profundis* aux lèvres

« Bonne rade, climat accueillant,  
 les cordes chantent, les maisons se vident  
 sur un bourdonnement de caves,  
 l'océan repose sur le meilleur des mondes,  
 les flamboyants flamboient, requins et vautours parlent  
 encore des fêtes passées »

Juste sous la mémoire se balancent  
 et fleurissent les nombreux cadavres gonflés à bleu  
 comme le barrage érodé  
 de la côte africaine

2 octobre 1988

dans la ville mystérieuse aux trois cent trente-trois  
saints la plus vieille mosquée a poussé  
de terre en cône ocres  
(les dunes accrochent un silence blanc sur l'oasis aveugle)

dans la mosquée mystérieuse quatre-vingt-treize piliers  
de torchis soutiennent un verger de poutres :  
des rais de lumières filtrent jusqu'aux couloirs blanc poudreux  
où les croyants sur leur natte s'agenouillent pour la prière

les noms de Dieu ne brillent pas sur les murs :  
il n'y a ici qu'humble passation de grain à fil  
entre fécondation et pollen  
que la poussière de l'homme ne se lie pas  
trop intimement à la terre  
dans un coït colonnaire

241

dans un mur derrière une natte  
pour se protéger des regards orgueilleux  
se cache la porte secrète  
fermée depuis une éternité  
sur l'éternité

le savoir secret prétend : si cette porte  
est jamais déverrouillée  
ce sera la fin du monde et de tous les temps  
et des secrets et du silence

du feu mémoires radicales du désert  
du ciel et de l'enfer  
seront à jamais engloutis  
n'auront jamais existé :

comme est plein de mystère le paradis

# Pour dire merci à Senghor

*Jean Brière (Haïti)*

242

Avant que la nuit tombe,  
que derrière les vieux marécages herbeux  
de mon regard, lotus,  
chavire la lumière,  
Je veux dire : MERCI.

Avant le brisement de ma voix  
dans l'ultime ressac,  
cette houle purulente refoulée toute la vie,  
qui brusquement monte,  
verticale à votre cou,  
inonde votre gorge et vous assomme du dernier croup  
proliférant dans chaque battement,  
chaque globule,  
marée sur la mémoire,  
marée sur la conscience,  
marée dans le souffle haletant,  
marée où viennent éclater,  
uniques survivances de rêves,  
derniers effluves de roses mourantes,  
les scintillements de vertige  
des bulles de profondeurs marines,  
troupeau de flores à nageoires,  
vibratiles pollens de faunes en fleurs,  
je veux dire : MERCI.

Je veux dire MERCI pour Dakar trop blanche,  
hier un furoncle bleu au bout du Cap-Vert,  
élevée tout en pierres sur la carte du présent ;  
Pour Gorée, la douloureuse,  
    mon escale et ma patrie,  
mon ombilic et mon déracinement ;  
Gorée où des enfants jouent à la marelle  
sur la terre battue des calvaires  
négrier ensablé, où geint une guitare,  
    Je veux dire : MERCI.

243

Pour les horizons rêvés,  
les horizons approchés,  
    les horizons reculés  
en mirages renouvelés de voilures  
    et de sennes sidérales,  
    Je veux dire : MERCI.

Pour le pain, le toit, le soleil partagés,  
pour les longs crépuscules sur la Corniche,  
capitonant de pourpre les nostalgies  
et d'odeurs marines les hantises,  
le sourire neigeux de la nubile noire  
flottant dans l'harmattan,  
épaule nue ou satinée de noir,  
figure de proue lessivée dans l'aurore et l'océan  
des nuits  
dessinée pour une pirogue royale  
qui grandit encore dans le bois tendre,  
    Je veux dire : MERCI.

Pour la paix offerte,  
l'offrande du havre,  
la route des ténèbres  
et le bout de chemin du jour,  
le miracle du sang coagulé  
et des larmes converties en vin ;

Pour le cad ajouré rêvant sur l'épaule du couchant,  
les caïlcédrats bénissant du ciel  
l'îlot d'empire de la Reine Sybeth de Siganar,  
les Bois Sacrés et la paillote de boue rose  
du Roi pourpre d'Oussouye ;  
Je veux dire : MERCI.

244

Pour le chant des piroguiers,  
et leur stature de bergers de la mer  
chavirés dans l'eau,  
parmi les colliers de charmes ;

Pour la Casamance en coquillages,  
l'hémorragie bleue et horizontale du Fleuve,  
les broderies en sinople de feuilles sur l'azur,

Pour les palétuviers et les mangroves  
où nichent des oiseaux vaporeux  
Les bustes opulents  
à qui les rizières  
offrent des gerbes de jade,  
les dents de neige qui ne remettent qu'au soleil,  
les femmes vêtues de vent de couleurs,  
la blancheur solide élue par des lèvres hautaines  
pour la corolle charnelle du sourire

Je veux dire : MERCI.

Pour ma mère égrenant son rosaire à la chandelle,  
dans le village de montagne  
où la pluie, la nuit et le vent  
tissent le silence,  
de la matière impondérable du rêve,  
ma mère priant pour celui  
qui a donné à son fils un pan de son manteau  
Je veux dire : MERCI !

Pour la Sicap,  
le riz cassé,  
l'agape des Almadies,  
Le linceul scellé d'éternité des mégalithes.  
Pour le dit sentencieux  
et l'inédit du germe,  
l'opulence de la gerbe,  
semeurs et glaneuses même ment dépendants  
de la matière première de la vie,

Je veux dire : MERCI.

# L'appel de Gorée

Charles Carrère (Sénégal)

*A lire pour saluer Senghor*

246

larme de lave au baiser de la mer  
l'océan tisse et dé-tisse tes cheveux  
signare au balcon  
comme aux temps jadis des conquistadores  
ocre poussière de temps  
falaise de larmes  
couleurs lavées de mon sang  
goélettes blanches phalènes de mer aux  
senteurs d'épices  
dans l'air de souffrance nos visages de douleur  
masque bambara  
cuivre du Bénin  
statuette baoulé  
débris de cœur  
soleil glacé Gorée s'éloigne  
ensemencer le nouveau monde  
du sel fertile de ma liberté  
sur les vagues le bois sacré des forêts  
le tam-tam n'est que le ressac cadencé de mon angoisse  
pourtant  
la mer était douce  
mais les vents désunis

sang de Gorée  
semé d'embruns de corail dans les mers du Sud  
sang nègre couleurs étalées des Caraïbes  
il féconde sang perdu  
de la crête des vagues à la racines des mornes  
il féconde  
les villes de Londres Bristol Glasgow  
Manchester Nantes Roanne  
il féconde pollen éclaté de parfum  
de café d'indigo de rhum de vanille  
il féconde les plantations de canne de coton  
d'une puanteur de clou de girofle de noix de muscade  
de mon dos lacère aux narines du monde  
pourtant  
la mer était douce  
mais les vents désunis

247

à présent je peins d'amour les douleurs d'autrefois  
sourire à ma misère visage de lumière  
la caresse du large les siècles confisqués  
à présent Gorée-Saint-Domingue  
Gorée-Jamaïque Gorée-Porto-Rico Gorée-Cuba  
appelle ses enfants de Loango-Cabinda-Molembo  
Ambriz-Loméla  
salut à Antonio Médina du Mali  
salut à Juan Francisco du Sénégal  
Gabriel Conception Valdès du Bénin José White du Congo  
Charly Harlem du Mozambique  
et merci à tous pour l'ensemencement merci pour la moisson  
de Séville à Lisbonne de Nantes à Bordeaux de Rotterdam  
à Amsterdam aucune rue qui ne soit de votre nom  
aucune banque qui ne soit de votre sueur  
aucune fleur qui ne soit de votre sang  
aucune larme qui ne soit de vos yeux

et aucun homme qui ne soit votre frère  
pourtant  
la mer était douce  
mais les vents désunis.

l'empire de mon exil s'étend  
de l'ancien au nouveau monde  
mon exil a bâti l'Amérique de mes bras de forçats  
et redressé l'Europe de mon front avili  
mixé l'humaine civilisation des races fraternelles  
et trop souffert de la haine pour vivre de cette haine  
monte l'amour en une étoile multiple  
nouer le ciel la mer la terre en un baiser d'extase  
un ardent soupir que ma lyre diffuse  
un air de jazz que mon luth lance  
un long silence de mon âme blessée  
une larme de l'aurore au jour qui s'annonce  
pour aimer chanter semer espérer  
la mer est douce  
et les vents réunis

# A Léopold Sédar Senghor

*Georges-Emmanuel Clancier (France)*

*« L'âme d'un village battait à l'horizon.*

*Était-ce des vivants ou des morts ? »*

Frère,  
Grand frère sombre  
Que ton chant de fleuve  
Vers les horizons libres dans la lumière  
Nous entraîne  
Que ton hymne d'océan  
Dans la nuit où le rêve est lumière  
nous élève.

Frère  
Grand frère en majesté solaire  
Mon enfance lointaine  
Bercée des légendes paysannes  
Parmi fougères prairies et blés  
Taillis buissons et châtaigniers  
A Joal enlacée à la tienne dans l'ombre  
Immense et verte des baobabs  
J'ai cru naguère la retrouver  
En ce village où tu rêvais où tu jouais  
Fidèle enfant des Reines Noires de ta lignée  
Quand l'univers avait visage et voix des Mères  
Sous la clarté dorée de leur regard  
Dans la psalmodie de leurs antiques refrains  
Lorsque le temps était pareil aux temps magiques  
Où voisinaient sans peur sans haine hommes et lions

Oui frère  
 Grand frère des langages stellaires  
 Mon enfance à ta mémoire entrelacée  
 A Joal dans l'humble joie de ton village  
 J'ai cru soudain la retrouver qui m'attendait  
 Depuis ce frôlement d'aile invisible  
 Le souffle de toute enfance au crépuscule d'aube  
 Sous les palmes blottie  
 Je l'écoute encore je l'entends qui respire  
 Au plus profond de tes chants majeurs  
 Sésame d'un eden que tu donnes en partage  
 Orphée nouvel Orphée de ce siècle métis

Mais Joal tendre allégresse tendre promesse  
 Ah ! je me souviens comme je la gardais au cœur  
 Quand nous fûmes à Gorée l'île aux couleurs  
 D'une Cythère africaine hélas à jamais meurtrie  
 De martyre innombrable des martyrs par milliers  
 Traqués vendus parqués enchaînés embarqués  
 Sur des navires négriers de la torture et de la mort  
 Oh ! sous la beauté l'innocence bleue des rivages  
 Le lieu purulent de la honte ancienne demeure  
 et crie

Quel fil d'infamie ainsi s'étire  
 Depuis cette fosse où gisait l'esclave en partance  
 Jusqu'à nos goulags et nos auschwitz à peine éteints ?

O frère  
 Grand frère d'espérance  
 Puisse ton chant d'Afrique et d'Europe épousées  
 Son long bruissement de fleuve souverain  
 Son hymne d'océan et de ciel  
 Puisse-t-il nous laver du crime universel  
 Par l'homme contre l'homme sans fin perpétré  
 Que Joal en chacun de nous par ta parole  
 Renaisse et nous donne la grâce enfin  
 De l'enfance retrouvée.

1 4 9 2

*Claude Couffon (France)*

*A Léopold Sédar Senghor,  
dans le souvenir du cher  
Miguel Angel Asturias,  
affectueusement.*

L'erreur  
vainquait la mer  
elle marchait sur l'eau comme le Christ  
haute figure de sa proue  
elle imposait l'illusion jaune  
d'un paradis  
gardé par l'homme végétal  
immuable sur le rivage du temps

L'erreur  
vainquait la terre  
elle foulait du fer de ses chevaux  
les tempes libres de l'espace  
elle domptait sonore l'innommé  
elle châtiât  
en son errance  
le droit d'errer pour le pied nu

L'erreur  
vainquait le ciel  
elle confondait l'âme avec la peau  
le vert  
avec le noir  
la vie avec la faim le désespoir  
l'erreur vainquait hier aujourd'hui et demain.

# Chants des eaux dormantes

*Maurice Couquiaud (France)*

*Inédits pour Léopold Sédar Senghor*

252

L'eau se montre si féminine que j'ai parfois l'impression d'être infidèle en y plongeant. Elle est si changeante que chacune de ses présences porte un nom différent. Il faudrait ajouter un prénom à chaque instant de la source, de la rivière, du torrent, de la nappe, de la mer ou des larmes... imaginer la conscience du lac, de l'étang, de la mare ou de la flaque, prête à confesser sa vie au soleil, à la lune ou aux étoiles qui s'y reflètent.

Les eaux semblent parfois dormir, mais elles inventent... Elles nous font croire à leur sommeil pour attirer les rêves qu'elles enchantent.

La réalité est une fleur pour ceux qui la cueillent, de la vase pour ceux qui la remuent.

En vieillissant, la surface oublie souvent sa nature transparente parce qu'elle entretient de ses dons sensibles l'imaginaire grouillant de ses eaux dormantes. Les feuilles qui tombent sans façon sur elle deviennent lentement la nourriture d'un temps caché, l'humus invisible au fond de l'avenir troublé.

Le canal assoupi passe encore d'un village à l'autre, mais il ne doit plus rien aux hommes qu'il a remboursés depuis longtemps. Il coule aujourd'hui sans bouger sur la ligne des arbres affûtés par les reflets du vent. Il semble vivre d'herbes lentes jusqu'au soupir de la prochaine écluse.

Rien ne paraît plus vivant qu'un arbre mort quand un jeté-battu le suspend au soleil dans un dernier élan. Il semble flotter en vainqueur sur une calme évidence caressée par le courant. Invité par les remous lointains, il hésite à quitter le méandre pour suivre des valse englouties.

253

Ici, la correspondance de l'eau semble arrêter le ciel entre les roseaux. Elle peut également faire au poète le service des nuages et de leurs formes inconnues, quand il accepte d'oublier que les rives ne sont pas l'horizon.

# Retour au foyer

*Bernard Dadié (Côte d'Ivoire)*

*Aux artisans du premier Festival mondial*

*des arts nègres*

*Léopold Sédar Senghor*

*Alioune Diop*

254

Cinq siècles  
de voyages et d'enrichissement  
de mort et de résurrection

Cinq siècles  
pour veiller aux croisées du monde  
à toutes les gestations de l'univers.

Homme du Saint-Esprit,  
j'ai, dans tous les dialectes, prié les dieux lares des continents  
sans jamais oublier d'avoir été grand prêtre dans le temps  
messager de la bonne nouvelle  
tisserand qui liait le ciel et la terre.

Chez nous, point de tombeau de marbre  
de verrou à la Vie

Je suis la nuit des promesses  
C'est pourquoi j'ai gardé

L'ESPOIR  
de redonner force  
à toutes les mains mortes  
d'en faire une guirlande pour notre globe  
*l'arc-en-ciel de la Réconciliation.*

Je me souviens d'avoir été  
    placé.  
                    machine.  
                            eunuque  
                                    signet  
  fou de cour  
  monnaie  
  
d'avoir changé de couleur  
    avec les saisons et les modes.

J'ai perdu mes titres de noblesse dans l'aventure.

255

Quel parchemin brandir  
lorsque j'ignore le mot de passe ?  
Les sages tiennent un autre langage  
afin que ne s'éteigne la Flamme  
car pour fleurir les nouvelles têtes royales  
tous les troupeaux sont décimés  
et les peuples meurent de faim.

Cinq siècles

Je n'ai pas pu changer cependant  
et c'est aujourd'hui l'assomption des tams-tams  
le retour au foyer déserté d'hier  
le repas à prendre en commun  
la prière redite ensemble sous le vieux baobab  
à notre dieu de plein air,

de plénitude

sans bouclier et sans vieille garde.

Apportez-moi donc  
    le kaolin et l'huile de palme de la première lune,  
    le poulet blanc et l'igname de la première récolte,  
    l'œuf de la première ponte.  
Les dieux aiment les prémices,  
et j'ai été grand prêtre.



Je porte encore les stigmates de la servitude  
de la mort  
Je tâtonne dans la nuit blanche  
dans le jour noir

Je vous reviens cependant pour la fête, la rencontre,  
le nouveau foyer  
apportant à l'autel du monde,  
mes chants et mes espoirs.

Hommes  
Frères que divisent  
les vallons et les cours d'eau  
les berceaux et les tombes  
un accent  
de langue

257

Revoici le vieux pèlerin  
qui depuis l'aube court le monde  
pour ramasser les miettes de rires et de rêves.

Pour replacer l'homme  
sur son socle,  
lui redonner valeur  
intrinsèque  
essuyer  
les larmes des fiancées et des mères  
Replantez-moi encore  
à tous les carrefours  
pour conjurer le mauvais sort

Car JE VEUX que  
les hommes chantent et dansent  
à la lueur des toutes les étoiles.

24 août 1965

# Six poèmes pour Senghor

*Moncef Ghacem* (Tunisie)

258

## Lumière

Non, pas les larmes de Gorée ni les vacarmes contre la cale des  
déportés !...

Mais la lumière qui est noire et le Noir qui est Soleil, absolument,  
dit la Beauté au Poète qui le répète aux éléments.

Le vent lape l'écume et les pelures océaniques. De paradis  
orpheline, la terre supporte l'insatiable bruit des  
criquets pèlerins. Ses chairs ravagées, ouvertes aux  
voracités apocalyptiques.

Tremble notre pays et regrette, notre humble vie, l'union magique  
de la Beauté nègre avec notre chant désertique !...

Ah ! quand le feu de l'impossible genèse, pour purifier ta langue,  
Poète, et que tu t'abandonnes au rythme de l'ultime  
élan ?...

## Appel

Je les appelle dans l'aube de Carthage, quand s'éclabousse d'eau la  
pelle d'une première étrave. Ce sont mes frères noirs,  
sans qui le sel de la parole ne peut atteindre le désir, en  
mon corps qui roucoule.

Senghor a pour nom la lumière, la clef du cœur et du mystère.

Tchicaya noue la soie grège autour de ton cou gracile, ô ma sœur  
riveraine qui te réveille dans le regard de l'épi virginal.

Massa Makan Diabaté devance le récit de mon affection, vers la  
fidèle hirondelle de mon imaginative maison.

J'avance parmi eux, vivants et morts, à l'Assemblée de tous les  
lieux. Nous buvons de la main de la Dame, le soleil  
africain au faîte de l'arbre juvénile.

259

Et toi, Maunick, bateau mi-mer mi-île, tu m'emmènes outre les  
déferlements et les fracas d'invisibles villes, vers les  
ramures ignées de l'instant où ma vie se joue sur un air  
d'Om.

Ce sont mes frères noirs. Je les appelle dans l'aube fertile  
qu'irrigue leur douceur de mages, lorsque les fruits du  
Chant roulent des mains de l'abordage...

## Kébili-l'ancien

Abdelwahab Guennich, des Souds, haut lignage des Soudans,  
menuisier à Kébili, rue de Baghdad, sur les flancs de sable où  
s'amoncelle le temps,  
je suis ton hôte à Kébili-l'ancien dont les fragiles portes  
accueillent, maternels,  
les oiseaux de l'oasis et le mot du partage.  
Je remue, à midi, leurs dattes séchées dans la fournaise dallée  
de leur patio,  
sur leur vasque-plateau.  
J'entends le chant de l'éloge à Sidi Abdelkader.  
Dans leur zaouïa, les femmes des Souds récitent le désespoir  
des faibles.

Pour mes enfants, tu étends, en tapis magique, ton sourire sur  
 la dune bergère de l'oasis.  
 A Kébili-l'ancien, nous t'attendons depuis cinq ans, Abdelwahab  
 Guennich.  
 Nous gardons la récolte automnale, dans ta première maison.  
 Dans la vasque du patio, repas des oiseaux nocturnes,  
 les dattes ont séché sur leur noyaux durs.  
 Sidi Abdelkader au chant des désespérés demeure ouvert,  
 Noria d'eau sur le sable,  
 Les femmes des Souds l'égrènent...

260

## Myriam

C'est une barque,  
 la seule qui porte un nom africain.  
 Du quai vide, il la regarde,  
 comme l'on prie  
 dans les airs de nouba,  
 dans les psalmodies soufies.  
 Et il reprend la danse et il tournoie  
 par-dessus l'embarcadère et tous ses mâts,  
 éperdue d'amour  
 pour la barque  
 Myriam Makéba.

## Mewall

S'il meurt de soif l'olivier  
 S'il meurt de vent le cyprès  
 S'il meurt de grêle le figuier  
 S'il meurt de blanc l'amandier  
 Je mourrai de l'œil de l'arbre seul  
 Je mourrai d'une danse de roses dans le port de l'été  
 Je mourrai sur le départ d'aube des phalènes  
 Je mourrai d'une floraison de lumière du grenadier

## Tirailleur

L'île ravaude ses filets dérivants, pour bonites et germons. La  
marguerite dore le tapis du cimetière. Perchée sur  
l'ombre de la mer, la voleuse des nouveau-nés hulule.  
De la porte havane fume le remords d'une prise d'hier.  
Sur le bras du cap, on ahane. On hisse, à bord de  
l'esquif, l'abîme en ses pétales...

Aux ordures du centurion de la caserne mobile, l'arme en  
bandoulière, le tirailleur sénégalais barre la rue de la  
jeune colère. Le chant des piroguiers décasque et rame  
le silence de ce lion sarakollé. Mais quelle murène  
d'algue mouvante, à l'affût, en son poing armé ?...

261

L'enfant qui, dans la bouche de la crique, pêchait, échange avec le  
tirailleur des bribes de verset. Le nom prophétique  
remonte des eaux matinales, donnant l'éloge du sourire  
au jour confiant. Sur la natte du patio, la vieille théière  
conte l'amitié. De la jarre ancestrale, ont sort les  
caroubes de l'année.

Et dans le sel et dans l'étincelle, en ses reflets printaniers, la mer  
donne sa voix d'offrande à la vie de l'enfant...

Sidi Bou Saïd, 15 mars 1997

# Carrefour

*Arthur Haulot (Belgique)*

*A Léopold Sédar Senghor,  
merci pour ce superbe pont que votre poésie a créé  
entre l'Afrique et l'Europe.*

262

Viennent les temps étranges où s'éteignent les fêtes  
où les derniers éclats des soleils affadis  
s'épuisent sous le poids des malédictions  
C'est le temps où les hommes d'ultime trahison  
ont perdu la salive de leur dernier serment  
le temps où les enfants renoncent à l'espoir  
où les mères défont les derniers nœuds du jour  
où les clameurs des peuples abrutis de terreur  
remplissent les déserts des plus grandes cités  
C'est l'instant ou jamais de prendre la parole  
l'abriter en son poing contre les vents du Nord  
la nourrir de son sang de sa peur de sa force  
lui donner l'humble poids du plus petit oiseau  
le prix du vent tenu sous-jaçant la bourrasque  
l'illusion d'un éclat au plus sombre des nuits  
C'est l'instant sans mesure sans trace ni pardon  
attendu espéré nié noué de haine  
délavé dépouillé désincarné surpris  
où toute honte bue et tous dieux refusés  
l'homme reprend le monde et la terre et la vie  
pour tout recommencer

1966

# Poèmes d'Afrique noire

*Jean-Clarence Lambert (France)*

*En hommage à L. S. Senghor*

Lui, attentif à l'étendard ocellé d'une aile, à la fontaine d'un palmier. Elle, l'Égyptienne, la Sulamite, lune rouge sur l'île noire. La mer monte, flaire déjà sa couche solennelle, lèche ses orteils d'herbe, la recouvre tout entière, ruisselant comme un vin violet. Houle, bientôt l'emporteront de plus profondes vagues, de plus sombres, somptueuses. Demeurera son désir précieux, ton miroir.

263

Nue, noire, si tu te couches sous l'aile rouge du crépuscule — si tu rêves au trésor inquiet des insectes, à la danse lente des grands mangliers — fruits lourds et colombes bleues, si tes seins se gonflent de suc ténébreux : c'est au profit du vent et de l'oiseau du vent lorsqu'il plane, s'étend, se rassemble en tourbillons verts. Puis il ira frôler une lyre de gazelle, ta servante, ta guetteuse. Et viendra la nuit de moire, de lèvres humides, de délices masquées, ô reine, ô souveraine !

Masques de coquillages, débris d'étoiles, sages pollens, palmes — nous célébrerons l'anniversaire de l'Arbre au sang fidèle, cousant de fils verts et rouges l'été des collines. O Abondante, ô Noire, ô patiente Bienfaitrice, il veille la paresse de ton ventre oint d'huile splendide, tes seins fleuris de colliers lourds comme les nôtres : avides de couleurs profondes, de parfums. L'arbre de la fête fertile, invincible saison, l'arbre de l'été.

# Paroles pour un ami

*Édouard J. Maunick* (Maurice)

264

... que vaut le verbe sans la voix /  
la clameur quel désert sans les mots /.  
TU es ici au bord du grand âge  
quand la parole octobre  
et couronne l'hivernage /  
je n'ai que cette lettre /  
et c'est diamant de la mer  
émigré des orages océans /  
et c'est fête ciselée /  
bonjour largué du lagon insulé

ton pays natal au cahier sonore/  
j'en parle à Césaire le bien frère /  
je dis / Sédar est d'une terre  
désertée par la pluie  
où la pluie reviendra  
à force de forer profond /  
la source est dans le sang /  
le sang sénégal / le sang sahel /  
la pluie / pour bannir le sec /  
le cri du vivant / hurlé ondée /  
c'est que l'homme appelle / oui /  
il est debout / il l'est

sonore / la traversée  
de Kayar à Keur Sega /  
les baobabs d'octobre  
plus verts que l'agave /  
et TOI au bord de l'âge /  
les yeux grands ouverts sur  
le cratère des mondes en colère /  
en délire / l'ouïe collée à  
la rumeur d'ici et de partout  
TOI à jamais vigile

265

sonore / le chemin  
pêle-mêle Tambacounda /  
Sangomar / Podor / et  
Sangalkam / sonore / Sebikotane /  
récitation pour mémoire  
du temps présent / complice /  
pour valider mon sang métis /  
celui de ton fils du dis proche /  
nous deux de liens dravidiens

je viens en ces lieux / puiser  
printemps à chaque bourrasque  
du corps vivant qu'il faut  
porter / à bout d'aorte / porter /  
sans rien trahir de l'ÎLE /  
ma boussole soudain musicienne /  
orgue / sitar / séga / nié silence /  
ohé ! / ma trinité sauvage et douce

sonore / le pays tien /  
mes rumeurs païennes en mascaret /  
pour que cyclonent mes racines /  
comme TOI / à Joal face à Fadiouth

et / c'est TOI / la déchirure  
 des sourires b a / n a / n i a /  
 dès lors que je n'ai plus dit  
 merci grand missié / bon dié béni u !

parole d'eau claire  
 du temps recommencé /  
 qu'importe le sommeil des coraux /  
 il nous faut brûler mille fanaux /  
 pour baliser les ports cadenassés

266

... que vaut le verbe sans la voix  
 la clameur / quel désert sans les mots /  
 TU es ici au bord du grand âge /  
 entre dire aigu et dru silence /  
 un don de magie les défie...

Dakar, octobre 1986

sonore / aujourd'hui comme hier / comme  
 demain où la barque de kaïcedrat lisse  
 glisse de rive Joal en rive Fadiouth /  
 dans la même ensoleillée nonchalance /  
 et l'homme / lanceur de nouveau tramail /  
 chante de tout son corps d'athlète noir /  
 ahan dans l'odeur alizée / chante l'hostie  
 de messe nourricière / woï ! / double écho  
 exaucée / parole à TA parole pareille / woï !

que vaut le temps sans la mémoire /  
 celle de mon père que tu sais familier /  
 sans l'avoir salué de près ou de loin /  
 mais de qui tu me requiers vive fidélité /

que je demeure à hauteur de sa parole /  
m'as-tu confié / au seuil d'*Ensoleillé vif* \*

que vaut le temps sans mémorable mémoire /  
celle de ton fils aux traits de cuivre /  
et / parce que le sort lui a refusé le voyage  
dans l'Ile-Arc-en ciel / son rêve tant rêvé /  
voici / nous écrivons la mer comme jamais  
elle ne fut écrite / en mille soleils abyssaux  
en élégies frappées au sceau indélébile  
de la rumeur de mille et mille enfants  
à venir / ils viendront et reviendront  
fonder leur royaume / le TIEN / de même roc /  
de même feu / de même rob / de même fable !

267

Prétoira, octobre 1996

\* Édouard J. Maunick, *Ensoleillé vif*,  
préface, « La négritude métisse »,  
de Léopold Sédar Senghor,  
Paris/Dakar, Saint-Germain-des-Prés/  
Nouvelles Éditions Africaines, 1976.

# Eaux fortes (Extrait)

*Federico Mayor* (Espagne)

*A Léopold Sédar Senghor*

*« ... j'écris pour que le roi prenne un conseil, qu'il connaisse dorénavant  
la puissance de ma parole... »  
Ferdowsi, Livre des Rois, 990*

268

Élevons la voix  
et nos forces.

Nous venons sans armes  
ni argent.

A coups de bâillons  
ou de dons  
et d'honneurs  
ils cherchent à nous museler.

Mais chaque fois  
nous serons plus nombreux  
à dire bien fort  
et bien haut  
sur la place publique  
en des langues multiples  
en langage clair  
des nouveaux poèmes.

Et notre chant montera  
jusqu'aux oreilles  
des plus puissants.

Salobrena-Tanger, 13 août 1990

Viendra  
le jour\*  
où  
de ce que  
je possède  
je serai  
dépossédé  
(ce que je suis  
restera  
bien protégé  
dans l'espace  
immense  
du rêve  
dont je vis).  
Peu à peu  
le corps  
flétri,  
fruit mûr  
et meurtri.  
Verra-ton  
décimé  
mon lot  
de multiples  
invisibles  
migratrices  
illusions  
révoltées ?  
Pourra-t-on  
museler  
mes protestations  
incessantes  
et me tirer  
et me descendre  
à terre ?

Pourra-t-on  
me laisser  
enfin  
sans rien ?  
Je garderai  
mes ailes.  
Des ailes  
faites  
de fil de l'air  
et brins de vent.  
Des ailes invulnérables,  
fichées,  
soudées  
au centre  
même  
de ma vie.  
Des ailes  
qu'on ne pourra  
m'arracher  
tant que le sang  
circulera  
dans mes veines.  
Des ailes d'air.  
D'air et de vent  
qui m'élèveront  
toujours  
à nouveau.  
Qui m'élèveront  
à nouveau  
un jour  
de dernier vol  
— vol éternel ?  
obstinées,  
indomptables,  
mes ailes.

\* « Viendra le jour » (inédit,  
traduit par Claude Couffon)

*Shams Nadir* (Tunisie)

# Carthage parle à Joal

270

Quand sonne l'heure au secret de la conque  
De nouveau, verdit le Sahara  
Comme aux temps de la gloire caspienne.  
Et convergent les caravanes.

De Sijilmassa, grand emporium des sables  
De Tombouctou, jardin éclos autour de l'Arbre  
De Tassili, ivre de ses fresques.

Alors Carthage parle à Joal...  
Et la rumeur des vagues à Popenguine  
Retrouve son écho au rivage des Syrtes.

Longtemps nos paroles croisées ont tatoué la mer  
Comme, en leur envol souverain,  
Les colombes de nos pensées calligraphiaient le ciel

Nos chants emmêlés ont fait lever l'Harmattan  
Et, dans la plume des moissons,  
Dériver, cavale de pollen germiné,  
Les légions pacifiques du Poème.

Feu et neige sur la coiffe du Kilimandjaro  
Poisson d'or sur les eaux mères du Congo

Antilope cabrée aux flancs des dunes blondes  
Étoile évanescence parlant au nom du jasmin  
Le Poème.

Racine du baobab, chevelure du palmier  
Question du Sphinx sculptée à l'abrupt des falaises  
Respiration des marées, portulan des nuages  
Le Poème, en ses métamorphoses.

Il dit, le poème :  
Qu'un seul arbre peut être ciel  
Une seule aurore, naissance  
Et que l'amour est la raison du monde.

271

Il dit, le poème :  
Continue ton chant, Coryphée  
Pour donner la mesure au chœur qui t'accompagne  
Car si tu cesses d'appivoiser la mer  
Qui, jamais, pourra nous conjurer  
Contre la montée des eaux ?  
Qui, jamais, nous offrira son Arche  
Contre le Déluge ?

# Au poète essentiel

*Jean-Jacques Nkollo (Cameroun)*

*A Léopold Sédar Senghor*

272

Au poète essentiel dont le souffle  
de feu  
de brousse  
d'ébène  
brisa  
et les chaînes  
et les silences  
et les conventions  
et les soumissions  
et les indolences  
reçois nos mains pleines,  
remplies de la fierté retrouvée.

Au poète essentiel qui entonna avec Césaire  
avec Rabé  
avec Alioune  
avec Damas  
avec Dubois :  
et les utiles embrasements  
et les farouches restaurations  
et les rites inaltérables du Guelwâr  
nous saluons les clairs fondateurs.

Au poète essentiel briseur de jeux imbéciles  
nos chapeaux dressés  
comme des haies  
le long des routes heureuses  
racontent l'espérance debout.

# Sur l'autre pré

*Jean-Claude Renard (France)*

*Pour le poète Senghor*

Cette nuit-là,  
dans l'eau du songe,  
j'ai vu, parmi les hautes herbes de Guinée,  
rire un mandrill au museau rouge et sa femelle  
au museau bleu.

Cette nuit-là  
dans le miroir,  
j'ai vu, tout blanc de feu l'image de son corps,  
une salamandre éblouie se changer en caméléon.

Cette nuit-là,  
sur l'autre pré,  
j'ai vu, du fond du sang qui purifie chaque île,  
se poser entre les agneaux un ange sans nom ni visage.

# Poème

*Robert Sabatier (France)*

*A Léopold Sédar Senghor*

274

N'enterrez pas le monde  
Car il resurgirait  
Dans les sèves futures.

Ma langue est une olive  
Que je presse pour toi.  
Une huile qui coule.

Si tu cueilles la soif,  
J'inventerai le fruit  
Pour éveiller la source.

Si je suis page vide,  
Écris-moi sur ton corps.  
Tu seras mon poème,

Nous voguerons sur l'aube  
Et je serai ta barque,  
Ta voilure et le vent.

Si tu gardes le pouvoir  
De me faire silence.  
Berceuse de l'amour,  
Je suis ton instrument.

Si le poète meurt,  
L'Univers aura froid.

# Deux poèmes dédiés à Senghor

*Aco Šopov (Macédoine)*

## Sur ces rives il n'est de paix ni de repos

275

Sa tête, racine dans la terre noire d'Afrique,  
s'abreuve du suc des légendes et des contes.  
Sa pensée, feuillage luxuriant  
par-dessus la terre ridée par la soif.

Une étoile n'en finit pas de hanter le rêve,  
arrachée de son esprit et de son cœur  
le mène au repos  
sur les rivages de l'éternité.

Or elle que sur ces rivages il n'est de paix ni de repos.

## Des eaux claires ruissellent dans ton poème

D'où cette fraîcheur dans tes poèmes,  
Dyali,  
qui rend ta parole succulente et parfumée de mangue ?

C'est le règne du sec. Les sept longues années  
longent les routes comme des vaches altérées,  
et le soleil lui-même languit après la pluie.

Dans ton poème seul, ruissellent des eaux claires  
et ta parole bruissante arrose fraîche,  
la terre fatiguée d'être sèche et lourde.

# Don Quichotte

*Noureini Tidjani-Serpos (Bénin)*

276

Senghor est le Chevalier à la Triste Figure  
Chevauchant utopie et rêves inaccessibles  
Le regard fixé sur l'horizon.  
Son cheval renâcle et hennit  
Sa monture aurait voulu s'arrêter pour brouter  
Et boire dans l'auge un peu d'eau.  
Mais l'appel du large qui habite Senghor  
Ne souffre aucun attermoiment.  
Il faut que Senghor atteigne  
La queue de l'arc-en-ciel.  
La légende le lui a dit  
Ses rejets sont d'or et de diamants  
Et il en a besoin  
Pour recouvrir les misères de son continent.  
Senghor le Don Quichotte a toujours tort  
Face aux autres qui sont détenteurs  
De tout ce qui est beau et vrai  
Ce sont les docteurs de la « loi »  
L'erreur n'est jamais leur lot  
Ils sont aussi modestes que Dieu  
Puisque l'immensité de leurs paroles  
A servi à bâtir le monde.  
Senghor est le Chevalier à la Triste Figure  
Les yeux brûlants de malaria

Revendiquant hautement sa différence  
Et le droit de ne suivre aucun Panurge  
Senghor avance toujours vers l'inconnu  
A la recherche  
De la diversité et de l'inachèvement.  
Senghor le Don Quichotte, le corps habillé de rêves,  
Le cerveau paré de paillettes  
De ce que les autres appellent folie douce,  
Chevauche vers l'infini  
Au galop d'un canasson atteint de pelade.  
Senghor n'a cure de la faim et de la soif.  
Dans son sac qu'il n'ouvre jamais  
Il a gardé l'ombre de ceux qu'il aime.  
Senghor est le Chevalier à la Triste Figure  
Farouchement jaloux de ses espaces de libertés  
Renâclant à être comme les autres  
A faire comme les autres  
A se dissoudre dans la personnalité des autres.  
Senghor le Don Quichotte avance  
Vers sa mission impossible  
Refusant de mourir idiot.  
Au loin, à l'horizon toujours recommencé  
il voit une silhouette.  
Est-ce mirage, chimère  
ou l'étoile polaire indiquant le Sud ?  
Senghor est le Chevalier à la Triste Figure  
Il n'a aucun tort à redresser  
Aucune leçon à donner  
Car d'avance il est condamné  
Pour les fautes qu'il n'a pas commises,  
Pour les paroles qu'il n'a pas prononcées  
Pour les pas de danse qu'il n'a pas esquissés.  
Senghor est le Chevalier à la Triste Figure  
Et il connaît le poids insupportable

D'être toujours seul  
A courir vers la queue de l'arc-en-ciel.  
Seul avec sa compagne  
Qui a nom solitude  
Et qui, elle au moins,  
Ne l'accuse pas  
En répétant à l'infini  
Le discours des autres  
Qui veulent dresser pour lui  
Le plan de sa vie et de son continent.

A Léopold Senghor pour  
ce poème qui célèbre  
le soleil et un oiseau perdu  
*André Velter* (France)

Je n'ai rien dit

279

A peine improvisé sur l'art de conjurer le sort.

Ouvrir la voie, ouvrir la vue.  
Sortir du clan, sortir du cadre.  
Perdre son nom, perdre sa norme.  
Aimer ses rêves, aimer ses risques.  
Mettre le feu au temps.  
Regarder droit devant.  
Mettre l'espace à table.  
Filer avec ou sans.

A l'air libre, à l'air libre, à l'air libre.

Je suis un homme du plein midi  
qui ne vénère que le soleil,  
homme-silex avec une ombre très petite  
et une âme de feu. Oui, de feu.

# Harmoniques

Éric Vincent (France)

... Une chanson pour le poète Senghor

280

Faut trois notes pour faire un accord  
Trois accords pour une chanson  
Un peu de terre d'air et de feu  
Sept couleurs pour un arc-en-ciel  
S'il faut de tout pour faire un monde  
Si des différences naît l'harmonie  
Nos solitudes se confondent  
A l'épicentre de la vie.

« Je suis noire et je suis belle  
Oh ! filles de Jérusalem... »  
Joyau d'ébène sur argent  
Marqueté sur la peau du temps  
Tu m'éclaires d'inconnues Sylphide  
Es-tu l'Afrique ou bien son mythe  
Quand on me parle de l'Atlantide  
Un tam-tam me remue les tripes.

Faut trois notes pour faire un accord  
Trois accords pour une chanson  
Un peu de terre d'eau et de feu  
Sept couleurs pour un arc-en-ciel  
S'il faut de tout pour faire un monde  
Si des différences naît l'harmonie

Nos solitudes se confondent

A l'épicentre de la vie.

Moi, je tourne autour de la terre  
D'île en île comme un vagabond  
Assoiffé de rencontres j'erre  
Et je cherche au fil des liaisons  
L'autre qui saura sans mystère  
Raviver mon feu de passions  
Éclaboussant de sa lumière  
Le tas de cendre de ma raison.

Faut trois notes pour faire un accord

Trois accords pour une chanson

Un peu de terre d'eau et de feu

Sept couleurs pour un arc-en-ciel

S'il faut de tout pour faire un monde

Si des différences naît l'harmonie

Nos solitudes se confondent.

Bipède, cette manie perverse  
De te tapoter le bide  
Te fait voir un monde à l'envers  
Et ton progrès mène au suicide  
Rien ne va plus dans cette foire  
Les jeux sont faits la boule vacille  
Des paumés débarquent par milliards  
Sous un nuage de dioxine.

Faut trois notes pour faire un accord

Trois accords pour une chanson

Un peu de terre d'eau et de feu

Sept couleurs pour un arc-en-ciel

S'il faut de tout pour faire un monde

Si des différences naît l'harmonie

Ma solitude se confond

Là tout au centre de ta vie.

# *Les auteurs*

282

Noureddine Aba

Poète et dramaturge algérien. Membre du Haut Conseil de la francophonie.

Stanislas D. Adotevi

Professeur et critique béninois.

Francis Bebey

Poète, écrivain camerounais. Musicien auteur-compositeur.

Tahar Bekri

Poète tunisien.

Mohamed Benaïssa

Ambassadeur du Maroc à Washington. Secrétaire général du Forum culturel afro-arabe (Forum d'Asilah).

Tahar Benjelloun

Poète écrivain marocain. Prix Goncourt. Membre du Haut Conseil de la francophonie.

Alain Bosquet

Poète, écrivain et critique français. Grands prix de l'Académie française du roman et de la poésie. Grand prix de la Société des gens de lettres.

Boutros Boutros-Ghali

Ancien ministre égyptien. Ancien Secrétaire général de l'ONU.

Breyten Breytenbach

Poète, écrivain et artiste sud-africain.

Jean Brière

Poète haïtien ayant longtemps vécu au Sénégal.

Charles Carrère

Poète sénégalais.

Aimé Césaire

Poète, écrivain et dramaturge martiniquais.

- Jacques Chevrier  
Centre international d'études francophones (CIEF/Sorbonne) et critique français.
- Jacques Chirac  
Président de la République française. Président du Haut Conseil de la francophonie.
- Georges-Emmanuel Clancier  
Poète écrivain français. Membre de l'académie Mallarmé.
- Claude Couffon  
Poète, anthologiste et critique français. Traducteur et spécialiste de littérature de langue espagnole.
- Maurice Couquiaud  
Poète français. Directeur de la revue *Phréatique*.
- Esther B. de Crespo-Toral  
Pontificia Universidad Católica del Ecuador. Professeur de littérature française contemporaine et de littérature d'expression française.
- Bernard Dadié  
Poète, écrivain et dramaturge ivoirien.
- Marc Delouze  
Poète français. Créateur et animateur des Parvis poétiques.
- René Depestre  
Poète écrivain haïtien. Prix Renaudot.
- Élisabeth des Portes  
Française. Secrétaire générale de l'ICOM (Conseil international des musées).
- Jean-Michel Devesa  
Professeur et critique français.
- Mamousse Diagne  
Sénégalais. Agrégé de philosophie UCAD.
- Yahya Diallo  
Sénégalais. Chercheur à l'Institut fondamental d'Afrique noire.
- Abdou Diouf  
Président de la République du Sénégal. Grand prix de la francophonie.
- Bara Diouf  
Journaliste sénégalais. Directeur du *Soleil*.
- Jacques Diouf  
Sénégalais. Directeur général de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture.
- Mame Sow Diouf  
Sénégalaise. Maître de conférences de grec à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar.

- Maurice Druon  
Écrivain français. Secrétaire perpétuel de l'Académie française.
- André Eorty  
Québécois. Professeur à l'Université Laval et critique
- Stelio Farandjis  
Français. Secrétaire général du Haut Conseil de la francophonie.
- Philippe Gaillard  
Journaliste français. A travaillé quelques années au cabinet du président Senghor.
- Makhily Gassama  
Critique sénégalais. Ancien Ministre de la culture.
- Moncef Ghachem  
Poète, critique et journaliste tunisien.
- Édouard Glissant  
Poète, écrivain et essayiste martiniquais. Prix Renaudot.
- Denise Godwin  
Sud-Africaine. Professeur de littérature française et francophone, Rand Afrikaans University.
- Nadine Gordimer  
Écrivain sud-africaine. Prix Nobel de littérature.
- Hassan II  
Sa Majesté Hassan, roi du Maroc.
- Arthur Haulot  
Poète, écrivain belge. Secrétaire général des Biennales internationales de poésie.
- Hans-Jurgen Heinrichs  
Critique allemand de littérature africaine.
- Claudine Helft  
Poète français. Membre de l'académie Mallarmé.
- Charles Helou  
Ancien président du Liban. Correspondant privilégié du Haut Conseil de la francophonie.
- Marie-Josée Hoyet  
Française. Critique et traductrice en italien de la poésie francophone.  
Correspondante de la revue italienne *Pagine*, publiée à Milan.
- Paulin Joachim  
Poète et journaliste béninois.
- Jean-Louis Joubert  
Professeur et critique français. Spécialiste de la littérature francophone de l'océan Indien.

Abdou Anta Ka

Écrivain sénégalais.

Cheikh Amidou Kane

Écrivain sénégalais, auteur du célèbre roman *L'aventure ambiguë*.

Lilyan Kesteloot

Professeur, critique attaché à l'Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN).

Alpha Oumar Konaré

Président de la République du Mali.

Ahmadou Kourouma

Écrivain de Côte d'Ivoire, auteur du célèbre roman *Le soleil des indépendances*.

Torben Krogh

Danois. Président de la Conférence générale de l'UNESCO, 1995-1997.

285

Werner Lambersy

Poète belge. Attaché au Centre Wallonie/Bruxelles de Paris.

Fernando Lambert

Québécois. Professeur et critique à l'Université Laval.

Jean-Clarence Lambert

Poète et critique français. Grand prix de poésie de la Société des Gens de Lettres.

Henri Lopes

Écrivain congolais. Grand prix de la francophonie. Membre du Haut Conseil de la francophonie.

Michel Lunardini

Prêtre français. Responsable de « Action Sahel Nord/Sud ».

Amadou Ly

Critique sénégalais de littérature africaine.

Bernard Magnier

Journaliste français. Critique littéraire.

Édouard J. Maunick

Poète, écrivain, journaliste mauricien. Prix Apollinaire. Membre du Haut Conseil de la francophonie et de l'académie Mallarmé.

Federico Mayor

Poète espagnol. Directeur général de l'UNESCO.

Bernard Mouralis

Professeur et critique français.

Shams Nadir

Poète écrivain tunisien. Recteur de l'Université euro-arabe itinérante.

- Alassane Ndaw  
Professeur et critique sénégalais.
- Paul Ndong  
Sénégalais. Maire de Joal/Fadiouth, Sénégal.
- Jean-Jacques Nkollo  
Poète camerounais vivant dans la banlieue parisienne.
- Jean Orizet  
Poète et critique français. Président du PEN français. Président de l'académie Mallarmé. Grand prix de poésie de l'Académie française.
- André Parinaud  
Historien et critique d'art. Délégué général de l'ADC 3<sup>e</sup> millénaire/UNESCO.
- 286 Joël Planque  
Professeur français, voisin normand de L. S. Senghor près de Verson.
- Jean-Claude Raoult  
Maire de Verson.
- Pierre Renaud  
Poète, écrivain, journaliste mauricien. S'est longtemps entretenu avec L. S. Senghor lors d'une visite du président sénégalais à l'île Maurice, en mai 1973.
- Jean-Claude Renard  
Poète français, membre de l'académie Mallarmé. Grand prix de poésie de l'Académie française et prix Goncourt de poésie.
- Jean-Louis Roy  
Écrivain québécois. Secrétaire général de l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT). Membre du Haut Conseil de la francophonie.
- Robert Sabatier  
Poète, écrivain et anthologiste français. Membre des académies Goncourt et Mallarmé.
- Amadou Lamine Sall  
Poète sénégalais. Président fondateur de la Maison africaine de la poésie internationale (MAPI).
- Gloria Saravaya  
Inde. Professeur et critique à l'Université de Goa.
- Maurice Schumann  
Sénateur français. Membre de l'Académie française. Vice-président du Haut Conseil de la francophonie.
- Augusto Seabra  
Poète, critique et traducteur portugais. Ambassadeur du Portugal à Bucarest.

Alioune Sene

Ambassadeur. Ancien Ministre de la culture du gouvernement sénégalais.

Amsatou Sow Sidibe

Juriste sénégalaise. Professeur à la Faculté des sciences juridiques et économiques, Université Cheikh Anta Diop, Dakar.

Aco Šopov

Poète macédonien. Ancien ambassadeur à Dakar.

Jacqueline Sorel

Française. Ancienne responsable de la collection des Archives sonores de la littérature africaine de l'océan Indien.

Véronique Tadjou

Écrivain ivoirienne.

287

Moustapha Tambaou

Sénégalais. Directeur de la revue *Éthiopiennes*, Fondation Léopold Sédar Senghor.

Jean-Baptiste Tati-Loutard

Poète congolais. Ancien Ministre de la culture de la République du Congo.

Marie-Léontine Tchibinda

Poétesse du Congo.

Nouréini Tijani-Serpos

Poète écrivain béninois. Délégué permanent du Bénin auprès de l'UNESCO. Président du Conseil exécutif de l'UNESCO, 1995-1997.

André Velter

Poète français. Prix Apollinaire. Membre de l'académie Mallarmé.

Éric Vincent

Chanteur auteur-compositeur-interprète français.

Claude Wauthier

Écrivain, politologue, journaliste à l'Agence France Presse.